**l'autobus**

**du paradis**

C.S. Lewis



*cerf*





**DU MÊME AUTEUR**

**AUX ÉDITIONS DU CERF**

***Etre ou ne pas être,* coll. « Foi vivante » n° 78.**

***Si Dieu écoutait,* coll. « Foi vivante » n° 128.**

***Apprendre la mort,* coll. «L’Évangile au XXe siècle».**

**C. S. LEWIS**

L’AUTOBUS

DU PARADIS

Traduit de l’anglais

par Jacques Winandy, O.S.B.

et Dominique Barrios-Delgado

LES ÉDITIONS DU CERF

29, boulevard Latour-Maubourg

Paris

1980

© C. S. LEWIS 1946 pour l’original anglais, qui a paru sous le titre

*The Great Divorce* aux Éditions Collins à Glasgow.

ISBN 0 00 622 847'X

© Les Éditions du Cerf 1980 pour la traduction française.

ISBN 2 - 204 - 01555 -5

*Non, il n’y a pas d’échappatoire ! Il*

*ri existe pas de ciel qui aurait quelque*

*chose de l’enfer, aucun compromis qui*

*nous permettrait de garder du domaine*

*du diable ceci ou cela. Satan doit être,*

*tout poils et tout plumes, jeté dehors !*

George MacDonald

*les rayons d’une circonférence, et où toutes, à condition*

*de les suivre assez longtemps, conduiraient toujours plus*

*près du centre et, finalement, y aboutiraient. Les chemins*

*de ce monde sont plutôt de ceux qui bifurquent au bout de*

*quelques kilomètres, pour bifurquer de nouveau un peu*

*plus loin, nous forçant, chaque fois, à prendre une*

*décision.*

*Même sur le simple plan biologique, la vie ne*

*ressemble pas à une rivière, mais à un arbre. Elle ne se*

*meut pas vers T unité, elle s’en éloigne, au contraire, et*

*plus les créatures croissent en perfection, plus elles se*

*distinguent les unes des autres. Au fur et à mesure qu'il*

*grandit, le bien devient toujours plus différent, non*

*seulement du mal, mais de tout autre bien.*

*Je ne veux pas dire par là que quiconque se trompe de*

*route est voué à la perdition, mais seulement qu'il ne*

*peut trouver le salut qu'en reprenant le bon chemin. On*

*ne rectifie pas une addition manquée en lui ajoutant*

*d'autres sommes, mais en revenant en arrière jusquà ce*

*qu'on ait détecté l'erreur. On peut réparer le mal, mais*

*on ne peut pas le développer jusqu'à en faire un bien ; et*

*ce n est pas le temps qui le guérira. Le charme doit être*

*dénoué, brin par brin, « avec les gémissements de regret*

*que provoque tout ce qui retranche»\*. C'est toujours*

*\* ceci* ou *cela ».*

*Si nous nous cramponnons à l'Enfer (ou même à la*

*Terre), nous ne verrons pas le Ciel. Si nous choisissons*

*le Ciel, il ne nous sera plus possible de garder de l'Enfer*

*la moindre parcelle, pas même celle à laquelle nous*

*aurons tenu le plus.*

*Je suis, bien sûr, persuadé que quiconque parvient au*

*Ciel y retrouve ce qu’il a abandonné, fût-ce l’œil qu’il*

10

*s'est arraché ou la main qu'il s'est coupée, et que*

*l'essentiel de ce qu'il avait cherché, même dans ses*

*désirs les plus dépravés, est là, de la façon la plus*

*imprévue, en attente de lui dans le « Haut Pays ». En ce*

*sens-là, ils pourront dire, ceux, et ceux-là seuls, qui*

*seront arrivés au terme du voyage, que le bien est toutes*

*choses et que le Ciel est partout. Mais pour nous qui*

*sommes encore à l'autre bout de la route, il serait vain*

*d'anticiper cette vision rétrospective. Si nous tentons de*

*le faire, nous risquons fort d'inverser les termes et de*

*tomber dans l'erreur de ceux qui disent que tout est bon*

*et qu'on trouve partout le Ciel.*

*Mais, me demanderez-vous, qu'en est-il de la Terre?*

*Eh bien, je pense que, en fin de compte, on s'apercevra*

*que la Terre ne constitue pas un lieu tout à fait à part. Si*

*on l'a préférée au Ciel, elle se révélera n'avoir été d'un*

*bout à l'autre qu'un coin de l'Enfer ; si, au contraire, on*

*l'a mise à la seconde place, on verra qu'elle a eu, dès le*

*début, quelque chose du paradis.*

*Deux mots encore à propos de ce petit livre. Ce sera*

*d'abord pour confesser ma dette à l'égard d'un écrivain*

*dont j'ai oublié le nom, mais dont j'ai lu jadis un article*

*dans un magazine américain à sensation, consacré à ce*

*qu'on appelle aujourd'hui science-fiction. C'est à lui que*

*je suis redevable de l'idée d'une matière céleste absolu­*

*ment rigide et incassable. Cette idée, toutefois, mon*

*auteur l'a utilisée dans un dessein fort différent, et*

*d'ailleurs des plus ingénieux. Son héros voyage à rebours*

*dans le passé, et il y trouve, comme il se doit, ou bien des*

*gouttes de pluie qui le percent comme le feraient des*

*balles, ou bien des sandwichs dans lesquels il lui est*

11

*impossible de mordre. Rien, en effet, de ce qui est passé*

*ne peut être changé.*

*Cette idée, je l'ai appliquée, avec assurément moins*

*d’originalité mais, f espère, autant d'à-propos, à ce qui*

*est éternel. S'il arrive à l'auteur dont je parle de tomber*

*sur les lignes que j'écris en ce moment, je lui demande*

*d'agréer mes remerciements.*

*Je voudrais en deuxième lieu inviter mes lecteurs à ne*

*jamais perdre de vue que ce livre est une œuvre*

*d'imagination. Il renferme, bien entendu, une morale ; ou*

*du moins j'ai voulu lui en donner une. Mais la*

*description qu'il fait de la vie après la mort est purement*

*fantaisiste; ce n'est pas une réflexion spéculative, pas*

*même une conjecture sur ce qui nous attend dans*

*l'au-delà. Exciter une curiosité matérielle à l'égard des*

*particularités du monde futur est bien la dernière des*

*choses que je souhaiterais.*

Avril 1945

C.S. Lewis

Il me semblait faire la queue à l’arrêt du bus, sur le

trottoir d’une longue rue d’aspect misérable. Le soir

tombait, et il pleuvait.

J’avais erré des heures durant dans des rues toutes

pareilles, sous une pluie qui ne cessait pas de tomber, et

toujours au crépuscule. Le temps semblait s’être arrêté

juste à ce moment gris et morne où quelques boutiques

seulement ont allumé leurs lampes et où il ne fait pas

encore assez sombre pour que leurs vitrines mettent une

note de gaieté. De même que la nuit ne se décidait pas à

tomber, de même ma promenade ne m’avait à aucun

moment conduit jusque dans les beaux quartiers de la

ville. Partout où j’étais allé, je n’avais trouvé que

meublés mal tenus, petits marchands de tabac, bouquinis­

tes du genre de ceux qui vendent *Les Œuvres d'Aristote,*

panneaux d’où les affiches pendaient en lambeaux,

entrepôts sans fenêtres, gares de marchandises sans

trains.

Je n’avais encore rencontré personne. Mis à part le

petit attroupement qui s’était formé à l’arrêt du bus, la

ville paraissait vide. Et c’est pourquoi, sans doute, je pris

place au bout de la file.

13

La chance me sourit, car je venais à peine d’arriver

qu’une petite femme bougonne qui se trouvait devant moi

dit avec aigreur à un homme qui semblait

l’accompagner: «Très bien! je n’irai pas du tout!

Voilà ! » Et elle quitta la file.

« Ne va pas t’imaginer, répliqua l’homme d’une voix

digne, que je tiens le moins du monde à prendre ce bus.

J’ai voulu te faire plaisir : c’est tout; et cela pour avoir la

paix. Ce que je désire, moi, n’a évidemment aucune

importance : je le comprends très bien. » Et, joignant

l’action à la parole, il s’éloigna, lui aussi.

« Eh bien, me dis-je, voilà deux places de gagnées. »

Je me trouvais maintenant derrière un tout petit homme

dont le visage s’assombrit quand il me vit et qui me lança

un regard hostile. Puis, à haute voix et sans aucune

retenue il dit à celui qui le précédait : « Cette sorte de

chose fait qu’on y regarde à deux fois avant de prendre le

bus».

«Quelle sorte de chose?», demanda l’autre, un solide

gaillard, bâti en hercule. « Eh ! répondit le petit homme,

je veux dire que ce n’est guère le genre de compagnie que

j’ai l’habitude de fréquenter. »

« Oh, oh ! répliqua le Colosse, et, me regardant : « Ne

tolérez pas son impertinence, Monsieur! Vous n’avez pas

peur de lui, j’espère ! » Et comme je n’esquissais pas le

moindre geste, il s’en prit soudain au petit homme et

s’écria: «Nous ne sommes pas assez bons pour toi,

n’est-ce pas ? Voilà pour ton insolence ! » Et d’un coup au

visage il l’envoya rouler dans le ruisseau.

« Laissez-le là ! laissez-le là ! cria-t-il. Je suis un

homme sans histoires, moi ! Voilà ce que je suis ! Et j’ai

bien mes droits, moi aussi ! »

14

Le petit homme ne paraissait pas disposé à reprendre sa

place. Bientôt il s’esquiva et je me rapprochai, prudem­

ment toutefois, du Colosse, me réjouissant à part moi

d’avoir encore progressé d’un pas dans la file.

Une minute plus tard, ce furent deux jeunes gens qui

s’en allèrent bras-dessus bras-dessous. Tous deux en

blue-jeans, tous deux également sveltes et faisant enten­

dre les mêmes gloussements avec la même voix de

fausset. Garçon? Fille? Lequel était l’un, lequel l’autre?

Il m’eût été impossible de le dire ; mais, pour le moment,

il était clair qu’ils préféraient le plaisir d’être ensemble à

la chance de trouver une place dans le bus.

« Nous n’y entrerons jamais tous», gémit une voix de

femme. Celle qui parlait ainsi se trouvait au quatrième

rang avant moi. « Donnez-moi cinq shillings, fit une autre

voix, et je veux bien changer de place avec vous. »

J’entendis la monnaie sonner, puis ce fut un cri de

détresse, tandis que les rires fusaient autour de la pauvre

femme. Elle avait quitté sa place pour conclure le

marché, mais aussitôt les rangs s’étaient resserrés et il lui

était devenu impossible d’y rentrer.

Et voilà comment, d’incident en incident, la file avait

été réduite à des proportions raisonnables, longtemps

d’ailleurs avant que le bus ne fît son apparition.

On le vit enfin. C’était un superbe véhicule, étincelant

de lumière dorée et vivement coloré. Le Chauffeur

lui-même semblait rayonner. Il tenait le volant d’une

seule main et agitait l’autre devant son visage comme s’il

avait voulu en chasser la vapeur lourde qu’avait provo­

quée la pluie.

Un murmure s’éleva de notre petit groupe dès qu’il fut

en vue. «Il a tout l’air de se donner du bon temps, le

15

gars... Diablement satisfait de lui-même, dirait-on !... Ne

pourrait-il donc pas être plus naturel? Monsieur pense

trop de bien de lui-même pour daigner nous regarder...

Qu’est-ce qu’il s’imagine?... Toutes ces dorures et ce

cramoisi, j’appelle ça un pur gaspillage. Que ne

dépensent-ils une partie au moins de cet argent pour

aménager leurs locaux ! Nom d’un chien ! J’ai le poing

qui me démange ! »

Rien dans l’attitude du Chauffeur ne justifiait ces

réflexions désobligeantes. Il émanait seulement de sa

personne quelque chose qui en imposait ; et il était visible

qu’il ne songeait à rien d’autre qu’à bien s’acquitter de sa

tâche.

Dès que le bus se fut arrêté, mes compagnons se

: précipitèrent comme des volailles affolées. Pourtant il y

avait bien assez de place pour tout le monde. Je fus le

dernier à monter, et je pus constater que le véhicule

n’était qu’à moitié rempli. Aussi me fut-il loisible de

choisir à l’aise la dernière banquette. Un garçon aux

cheveux en bataille vint pourtant me rejoindre et s’assit à

côté de moi. Au même moment, le bus se remit en

marche.

«J’ai pensé, me dit mon voisin, que cela ne vous

gênerait pas que je vienne me joindre à vous. J’ai cru

remarquer que vous aviez la même opinion que moi sur la

présente compagnie. Pourquoi diable ont-ils voulu à tout

prix venir, je me le demande. Ce qu’ils trouveront là-bas

ne leur plaira pas du tout, et ils auraient beaucoup mieux

fait de rester chez eux. Il n’en va pas de même pour vous

et pour moi.

— Aiment-ils cet endroit ? dis-je.

— Autant que n’importe quoi, répondit-il. Ils ont le

16

cinéma, les marchands de frites, la publicité, tout ce

qu’ils veulent. Leur manque de vie intellectuelle est

effrayant; mais de cela ils n’ont cure. Dès que je suis

arrivé ici, je me suis rendu compte qu’il y avait eu une

erreur. J’aurais dû prendre le premier bus et m’en aller.

Mais je m’étais imaginé que j’arriverais à réveiller

quelque peu ces gens-là. J’ai trouvé quelques camarades

que j’avais connus autrefois, et j’ai essayé de former un

petit cercle, mais tous semblent avoir sombré dans la

banalité de leur milieu. Déjà auparavant, j’avais eu

quelques doutes au sujet d’un homme comme Cyril

Blellow. J’ai toujours pensé que son style était faux ; mais

au moins il était intelligent, et on pouvait toujours

attendre de lui une critique valable, même si pour la ’ ;

créativité, il ne valait pas grand chose. A présent, on

dirait qu’il ne lui reste rien que sa suffisance. La dernière

fois que j’ai voulu lui lire quelque chose de ma

composition... Mais attendez donc! Je voudrais seule­

ment que vous jetiez un coup d’œil là-dessus. »

Réalisant avec un frisson que ce qu’il sortait de sa

poche était une épaisse liasse de feuilles dactylogra­

phiées, je marmottai quelque chose comme : «Je n’ai pas

mes lunettes » ; puis soudain, je m’écriai : « Diable ! nous

avons quitté le sol ! »

Et c’était vrai. Les toits .humides de la ville étaient déjà

à plusieurs centaines de mètres au-dessous de nous, à

demi perdus dans la pluie et le brouillard, et le spectacle

qu’ils offraient s’étendait sans discontinuité à perte de

vue.

Je ne fus pas longtemps livré à la merci du poète

chevelu. Un autre passager vint en effet interrompre notre

conversation; mais auparavant, celle-ci avait assez duré

pour m’apprendre sur le compte de mon interlocuteur une

foule de choses.

La vie l’avait singulièrement mal traité. Ses parents ne

l’avaient jamais tenu en grande estime, et aucune des cinq

écoles qu’il avait fréquentées n’avait fait l’effort de

s’adapter à son talent, à son caractère. Pis encore : il

avait été exactement le genre de garçon à l’égard duquel

notre système scolaire se révèle plein d’injustices, voire

d’absurdités. Ce ne fut pas, cependant, avant ses études

universitaires qu’il commença à déceler dans notre

système économique la cause de ses insuccès. Le

capitalisme ne fait pas seulement des ouvriers des

esclaves; il corrompt aussi le goût et abâtardit l’intelli­

gence. D’où les déficiences de notre système d’éducation

et l’incapacité où il est de dépister les génies.

Cette découverte avait fait de lui un communiste. Mais

quand vint la guerre et qu’il vit la Russie s’allier à des

Etats capitalistes, il sentit davantage encore son isolement

et devint objecteur de conscience. Les indignités dont il

18

souffrit à cette époque de sa carrière le remplirent, il

devait le confesser lui-même, d’une grande amertume. Il

crut qu’il servirait mieux la cause en partant pour

l’Amérique. Mais ce fut à ce moment que l’Amérique,

elle aussi, entra en guerre. La Suède, il le vit alors

clairement, pourrait bien être le refuge d’un art vraiment

neuf, d’un art rompant radicalement avec la tradition.

Mais, hélas ! les divers organes d’un régime d’oppression

avaient mis des entraves à son désir de gagner ce pays.

Il avait eu des ennuis d’argent. D’abord à cause de son

père, qui n’avait jamais réussi à se défaire d’une odieuse

suffisance, d’un contentement de soi digne de l’ère

victorienne. Il ne recevait de lui que des sommes d’argent

ridiculement dérisoires.

Et puis il avait eu des déboires avec une fille. Il l’avait

crue d’abord civilisée, adulte. Mais bientôt il avait

découvert en elle des tas de préjugés bourgeois, mêlés à

des tendances nettement monogamiques. Jalousie, posses­

sivité : deux défauts qui lui déplaisaient souverainement.

En fin de compte, elle s’était montrée franchement

mesquine en matière d’argent. Ce fut pour lui la goutte

qui fit déborder le vase. Il s’était jeté sous un train.

J’eus un tressaillement, mais il n’y prit pas garde.

Depuis lors, à l’entendre, la mauvaise fortune s’était

acharnée contre lui. On l’avait envoyé dans la ville que

nous venions de quitter. Mais, naturellement, ç’avait été

une erreur. Au retour, j’allais, m’assura-t-il, retrouver

tous les autres passagers. Lui, non. Il allait rester

«là-bas». Il avait l’absolue certitude qu’il y trouverait

enfin un environnement où son esprit finement critique

ne serait plus la proie d’une hostilité systématique, et où

ses talents seraient reconnus et appréciés. En attendant, et

19

puisque je n’avais pas mes lunettes, il allait me lire le

passage devant lequel Cyril Blellow avait révélé son

manque total de sensibilité.

Ce fut à ce moment que nous fûmes interrompus. Une

des nombreuses disputes qui avaient jusque là couvé dans

le bus éclata soudainement, et ce fut la bagarre. Les

couteaux sortirent, des coups de pistolet furent tirés ; mais

tout cela resta étrangement inoffensif. Quand la fièvre se

calma, je pus constater que je n’avais subi aucun

dommage. Je me retrouvai seulement sur une autre

banquette, avec un nouveau compagnon à mes côtés.

C’était un homme à l’air intelligent, doté d’un gros nez et

d’un chapeau melon.

Je regardai au dehors. Nous nous trouvions maintenant

si haut que tout, au-dessous de nous, paraissait sans

forme. Je ne voyais ni champs, ni rivières, ni montagnes,

et j’avais l’impression que la ville à l’aspect maussade

remplissait encore tout notre champ de vision.

« C’est incroyable, cette ville immense, me hasardai-je

à dire. Je n’y comprends rien. Ce que j’en ai vu m’a paru

désespérément vide. Est-ce qu’il y avait autrefois une

population beaucoup plus nombreuse ?

— Pas du tout ! fit mon voisin. Le fait est, simple­

ment, que ses habitants sont terriblement querelleurs.

Quand un nouveau arrive, il ne se passe pas vingt-quatre

heures sans qu’une dispute éclate entre lui et son voisin.

Avant qu’une semaine soit écoulée, la querelle s’est

envenimée au point que notre homme décide d’aller

chercher fortune ailleurs. La plupart du temps, il trouve la

rue voisine vide de ses habitants, parce que tous se sont

bagarrés et ont, eux aussi, décidé de s’en aller. Il s’y

20

installe donc. Mais, même alors, il n’a pas de chance, car

de nouvelles querelles ne peuvent manquer d’éclater. Et

ainsi, de déménagement en déménagement, il parvient

aux confins de la ville et se construit une nouvelle

maison. Il faut dire que c’est facile. On n’a qu’à *penser* à

une maison et elle est là ! Voilà pourquoi la ville

s’agrandit sans cesse.

— En laissant de plus en plus de rues vides?

— Exactement ! Et le temps lui-même a, là-bas,

quelque chose de bizarre. L’endroit où nous avons pris le

bus se trouve à des centaines de kilomètres du centre

administratif, où se présentent d’abord tous les nouveaux

arrivants, ceux qui viennent de la Terre. Tous ceux que

vous avez rencontrés vivent près de l’arrêt du bus. Mais il

leur a fallu des siècles, selon notre façon à nous de

compter, pour y arriver, de déménagement en déménage­

ment.

— Et qu’en est-il des premiers arrivants? Je veux

dire : il y a bien des gens qui ont dû venir de la Terre il y

a plus longtemps encore.

— Oui, oui ! Il y en a. Ils n’ont fait depuis lors que

changer de place, changer sans cesse, s’éloignant toujours

plus les uns des autres. Ils habitent si loin, maintenant,

qu’ils ne peuvent même pas songer à se rendre l’arrêt du

bus. Les distances sont astronomiques. Là où j’habite, il

y a une petite élévation de terrain, et il y a un type qui a

un télescope. Avec ça, on peut voir les lumières des

maisons isolées où vivent ces vieillards, à des millions de

kilomètres. Des millions de kilomètres par rapport à nous

et aussi entre chacun d’eux. De temps en temps,

ils s’éloignent encore davantage. C’est d’ailleurs là une

des déceptions. Je pensais qu’on pourrait rencontrer

21

quelques personnages historiques intéressants. Mais c’est

impossible : ils sont trop loin.

— Pourraient-ils arriver à temps à l’arrêt du bus, s’ils

se décidaient à sortir de chez eux ?

— Théoriquement, oui. Mais ce sont des distances

qu’il faudrait compter en années-lumière. D’ailleurs, ces

vieux fous n’en ont plus envie. Pas plus Tamerlan que

Gengis Khân, Jules César que Henri V.

— Ils n’en ont plus envie ?

— Non, pas du tout ! Le plus proche de nous est

Napoléon. Nous le savons parce que deux types sont allés

le voir. Naturellement, ils avaient entrepris le voyage

longtemps avant mon arrivée; mais j’étais là quand ils

sont revenus. Cela leur avait pris environ quinze mille ans

de notre temps. Tiens ! voilà justement la maison : une

petite lueur, là-bas, à peine plus grande qu’une pointe

d’épingle, et rien alentour jusqu’à des millions de

kilomètres.

— Ils sont donc allés là-bas ?

— Oui. Il s’est construit une immense demeure, toute

en style Empire, avec des rangées de fenêtres illuminées ;

mais on n’en voit, de chez moi, qu’une faible lueur.

— Ils ont vu Napoléon ?

— Ils l’ont vu. Us se sont dressés sur la pointe des \

pieds et ont regardé par une des fenêtres. Napoléon était

là. .

— Que faisait-il ?

— Il arpentait indéfiniment la salle : gauche-droite,

gauche-droite, sans jamais s’arrêter. Les deux types l’ont

observé pendant une année environ, et ils ne l’ont jamais

vu se reposer. Tout en marchant, il marmonnait sans

cesse : « C’est la faute de Soult ! C’est la faute de Ney !

22

C’est la faute de Joséphine ! C’est la faute des Russes ;

C’est la faute des Anglais ! » Comme ça, tout le temps.

Jamais il ne s’arrêtait. Un petit gros. Il avait l’air fatigué.

Mais on aurait dit qu’il ne pouvait pas se tenir

tranquille. »

Les vibrations qui secouaient le bus me faisaient

comprendre qu’il était toujours en mouvement, mais on

ne voyait plus rien, maintenant, à travers les vitres ; il n’y

avait aucun point de repère, rien que le vide, un vide

triste et morne en bas comme en haut.

Je repris la conversation : « Donc, la ville va continuer

à s’étendre indéfiniment.

— C’est exact, dit l’Homme Intelligent. A moins que

quelqu’un n’arrive à remédier à ce développement

insensé.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien — ceci entre nous —, c’est précisément à

cela que je travaille en ce moment. Quel est, en fait, le

point qui fait difficulté ? Ce n’est pas que les gens soient

querelleurs. C’est humain, cela, et il en a toujours été

ainsi, même sur la Terre. L’ennui, c’est qu’ils n’ont

aucun besoin. Ils peuvent obtenir tout ce qu’ils veulent —

pas toujours de très bonne qualité, bien sûr — rien qu’en

l’imaginant. C’est pourquoi ce n’est pas un problème

pour eux de déménager ou de bâtir une nouvelle maison.

En d’autres termes, il n’y a rien, dans l’économie de cette

ville, qui puisse servir de base à une vie communautaire.

S’ils avaient besoin de *vrais* magasins, ils devraient

forcément rester dans le voisinage des magasins. S’ils

avaient besoin de *vraies* maisons, ils devraient se tenir à

proximité des entreprises de construction et des mar­

23

chands de matériaux. C’est la nécessité qui permet à la

société d’exister. Et c’est là que j’interviens. Ce n’est pas

pour raison de santé que j’ai entrepris ce voyage. Pour le

moment, en tout cas, je ne crois pas que cela me

conviendrait, là-haut. Mais si je puis revenir en emportant

quelques *vrais* articles de commerce : n’importe quoi,

pourvu qu’on puisse réellement mordre dedans, ou en

boire, ou s’asseoir dessus ; si je puis faire cela, dès mon

retour dans notre ville il y aura de la demande. J’ouvrirai

un petit commerce, et tout de suite des gens viendront

s’établir dans le voisinage. Centralisation, mon cher ami !

Il suffirait de deux des rues à présent inhabitées pour

loger des gens qui sont maintenant éparpillés sur plus

d’un million de kilomètres carrés. Je ferai un joli petit

bénéfice, et, en même temps, je serai regardé comme un

bienfaiteur public.

—Voulez-vous dire que s’ils *devaient* vivre ensemble

ils arriveraient à moins se disputer ?

— Cela, je n’en sais rien. Je pense pourtant pouvoir

dire qu’ils se tiendraient un peu plus tranquilles. Il serait

possible, d’ailleurs, de créer une force de police et

d’imposer quelque discipline. De toute façon — il baissa

la voix —, cela vaudrait mieux, croyez-le bien. Tout le

monde est d’accord là-dessus. La sécurité réside dans le

nombre.

— Sécurité par rapport à quoi ? », me risquai-je à dire.

Mais, d’un coup de coude, mon compagnon m’imposa

silence. Je changeai alors de question :

« Voyons ! dis-je, s’ils peuvent obtenir tout ce qu’ils

veulent rien qu’en y pensant, pourquoi le désir leur

viendrait-il de se procurer de *vraies* choses, comme vous

les appelez ?

— Comment ! mais bien sûr qu’ils en auront envie ! Ils

aimeront par exemple, avoir des maisons qui les mettront

à l’abri de la pluie.

— Ce n’est donc pas le cas maintenant?

— Mais non ! Comment le pourraient-elles, ces mai­

sons ?

— Pourquoi diantre les construire, alors ? »

L’Homme Intelligent approcha sa tête de la mienne.

« Question de sécurité, me souffla-t-il à l’oreille. Tout au

moins, sentiment de sécurité. Tout va bien pour le

moment; mais, plus tard... vous comprenez!

— Quoi ? dis-je, en baissant involontairement le ton.

Mon interlocuteur remua les lèvres comme s’il s’atten­

dait à ce que je lise sur elles sa pensée. J’approchai

l’oreille de sa bouche. « Parlez plus haut», dis-je. «Il va

faire nuit d’un moment à l’autre», murmura-t-il.

— Voulez-vous dire que le crépuscule va réellement

faire place à la nuit ? »

Il opina de la tête.

« Et qu’est-ce que cela peut bien faire? dis-je encore.

— Eh bien, personne ne tient à se trouver dehors

quand cela arrive.

— Et pourquoi donc ? »

Sa réponse fut susurrée de telle sorte que je dus lui

demander plusieurs fois de répéter. Quand il l’eut fait, je

repris, un peu ennuyé, mais sans penser à baisser le ton :

« Ils » : de qui parlez-vous donc ? Et pourquoi avez-

vous peur de ce qu’ils vont vous faire? Pourquoi

sortiraient-ils quand il fait sombre? Et quelle protection

une maison imaginaire pourrait-elle vous fournir en cas

de danger ? »

25

« Hé ! vous, là-bas, cria alors le Colosse. Qu’est-ce que

c’est que toutes ces histoires ? Cessez de chuchoter, vous

deux, si vous ne voulez pas vous faire rosser! Des

fieffées commères, voilà comment j’appelle ces gens-là!

Et toi, Ikey, tâche de la fermer, compris? »

« Bien dit, grommelèrent les voyageurs. C’est scanda­

leux. On devrait les poursuivre en justice. Et d’abord,

comment ont-ils donc pu monter dans le bus ? »

Un gros homme, rasé de frais, qui était assis devant

moi se pencha alors en arrière et m’adressa la parole

d’une voix aimable et cultivée. « Excusez-moi, fit-il, mais

je n’ai pu m’empêcher d’entendre une partie de votre

conversation. C’est une chose étonnante que ces supersti­

tions d’un autre âge puissent encore avoir cours. Que

dites-vous? Mon Dieu oui ! il n’y a pas d’autre mot pour

qualifier ce que vous venez d’entendre. En fait, absolu­

ment rien n’indique que ce crépuscule doive jamais faire

place à la nuit. Il y a eu à ce sujet une véritable révolution

dans les milieux bien informés. Je m’étonne que vous

n’en sachiez rien. Tous ces fantômes imaginaires qui

faisaient peur à nos ancêtres sont peu à peu balayés du

champ de nos esprits. Ce que nous apercevons maintenant

dans cette lumière douce, atténuée, c’est la promesse de

l’aube : une nation tout entière qui, progressivement,

passe de l’ombre à la lumière. Passage lent, impercepti­

ble, naturellement !

*Et ce n’est pas seulement par les fenêtres placées à*

*l’est que la lumière pénètre, quand vient le jour\*, <*

« J’ajoute que cette passion pour les *vraies* marchandi­

ses dont parle notre ami, ce n’est, il faut le dire, que du

matérialisme. C’est rétro, c’est plat, c’est terrestre, une

vraie nostalgie de la matière. Nous autres, nous regardons

26

cette cité spirituelle — car, en dépit de ses défauts, elle

est spirituelle —, nous la regardons, dis-je, comme une

sorte d’école élémentaire, dans laquelle les fonctions

créatrices de l’homme, maintenant libérées des entraves

de la matière, commencent à essayer leurs ailes. Sublime,

n’est-ce pas ?... »

Quelques heures plus tard, un changement se produisit.

La lumière se fit plus forte dans le bus. La lueur

indistincte qu’on apercevait à travers les vitres perdit peu

à peu son aspect gris sale pour passer au nacré, puis au

bleu pâle, et enfin à un bleu si éclatant qu’il faisait mal

aux yeux. Nous paraissions flotter dans une pure vacuité.

On ne voyait ni terre, ni soleil, ni étoiles ; l’abîme

seulement, un abîme étincelant.

J’abaissai la vitre placée près de mon siège. Une

fraîcheur délicieuse entra un moment, mais : « Que

diantre faites-vous là ! » me cria l’Homme Intelligent; et,

sans ménagement, il se pencha vers moi et remonta la

glace d’un coup sec.

«Vous voulez nous faire attraper la mort?» ajouta-t-il

d’un ton rogue.

« Flanque-lui une beigne ! » cria le Colosse.

Je jetai dans le bus un regard circulaire. Bien que les

fenêtres fussent closes et bientôt embuées, la lumière était

vive, presque cruelle. Devant les visages et les formes qui

m’entouraient, je ne pus empêcher un mouvement de

recul. Regards fixes, figures figées, où se lisait, non un

avenir possible mais tout ce qui ne l’était plus. Visages

décharnés ou bouffis, yeux brillants d’une férocité

qu’augmentait la bêtise ou noyés dans un rêve dont ils ne

pouvaient plus sortir; tous, d’une manière ou d’une autre,

27

altérés ou éteints. On avait l’impression que tout ce

monde pourrait bien tomber en morceaux si la lumière

augmentait d’intensité.

Tout à coup, je me vis moi-même dans le miroir fixé à

l’arrière du bus.

Et la lumière devint encore plus vive.

Une falaise énorme s’était profilée devant nous. Elle

plongeait verticalement si bas que je ne pouvais voir où

elle se terminait. Elle était sombre et lisse. Nous ne

faisions toujours que monter. Finalement, le sommet de

la falaise devint visible. Il ressemblait à un fil d’émeraude

aussi tendu qu’une corde de violon. Nous franchissons

cette ligne de faîte, et nous voilà maintenant volant

au-dessus d’une plaine herbue que traverse une large

rivière. Nous perdons de la hauteur. Les sommets des

arbres les plus hauts ne sont plus qu’à vingt pieds

au-dessous de nous. Et, tout à coup, le bus s’arrête.

Chacun bondit de son siège, et on n’entend plus que

jurons, invectives, coups de poings, tempête de vociféra­

tions, bousculade folle de gens pressés de sortir. Un

moment encore, et tous sont dehors. Demeuré seul dans

le bus, j’entends venir à moi par la porte entrouverte le

chant joyeux d’une alouette.

Je sortis à mon tour, et je fus saisi par l’impression que

font la lumière et la fraîcheur d’un matin d’été, très tôt,

juste avant que le soleil se lève. Il y avait pourtant une

certaine différence. J’avais la sensation de me trouver

29

dans un espace élargi, agrandi, ou mieux, dans un *autre*

espace que ce que j’avais connu auparavant. C’était

comme si le ciel était plus haut et la plaine plus largement

ouverte qu’ils ne pourraient l’être sur cette petite balle

qu’est notre Terre. Je me sentais « dehors », en un certain

sens. Je veux dire : hors de ce qui fait du système solaire

lui-même un espace clos. Cela me donnait un sentiment

de liberté, mais aussi celui d\*’être exposé à un danger; et

ce sentiment m’accompagna tout le temps qui suivit.

L’impossibilité de communiquer cette impression, ou

même simplement d’amener mon lecteur à s’en souvenir

tandis que j’avancerai dans mon récit, fait que je

désespère de lui faire comprendre la qualité réelle de ce

que j’ai vu et entendu.

Mon attention fut d’abord attirée par les autres

passagers. Ils étaient restés groupés non loin de l’autobus.

Quelques-uns pourtant se hasardaient à faire quelques pas

prudents. J’eus le souffle coupé quand je les vis.

Maintenant qu’ils m’apparaissaient en pleine lumière, je

les voyais transparents — totalement transparents quand

rien n’arrêtait la lumière, légèrement opaques s’ils se

tenaient à l’ombre d’un arbre. Ce n’étaient plus que des

fantômes, des ombres à forme humaine se détachant sur

la luminosité de l’air. On pouvait faire attention à eux ou,

aussi bien, les ignorer, comme on peut voir ou ne pas voir la

poussière sur une vitre. Je remarquai que l’herbe ne

s’inclinait pas sous leurs pas et que même les gouttes de

rosée n’en étaient pas dérangées.

Mais soudain mon esprit sembla s’adapter, à moins que

ce ne fussent mes yeux, et le phénomène tout entier se

renversa. Les hommes, les femmes, redevenaient tels

qu’ils avaient été auparavant, tels, en somme, que je les

30

avais connus. C’était la lumière, l’herbe, les arbres, qui

étaient différents, faits d’une autre substance. Ils étaient

d’une densité telle que les hommes, en comparaison,

semblaient des fantômes.

Mû par une pensée soudaine, je me penchai pour

cueillir une pâquerette qui poussait là. La tige ne voulut

pas se rompre. J’essayai de la tordre; je n’y parvins pas.

Je tirai de toutes mes forces, au point que la sueur me

coula du front et que j’y laissai un peu de la peau de mes

mains. La petite fleur était aussi dure, je ne dis pas que

du bois ou de l’acier, mais que du diamant.

Une feuille gisait dans l’herbe tout auprès, une feuille

de hêtre jeune et tendre. J’essayai de la ramasser.

J’arrivai, je crois, à la soulever un peu, mais mon cœur

faiblit sous l’effort et je dus la laisser tomber : elle était

plus lourde qu’un sac de charbon.

Tandis que, tout haletant, je reprenais à grand peine

mon souffle, regardant la pâquerette, je remarquai que je

pouvais voir l’herbe, non seulement entre mes pieds,

mais à travers eux. Moi aussi j’étais un fantôme ! Qui me

donnera les mots qu’il faut pour traduire la terreur que

m’inspira cette découverte? «Fichtre! pensai-je, j’y suis

pour de bon, cette fois ! »

-« Je n’aime pas ça ! je n’aime pas ça ! geignit une voix

de femme. Cela me donne le cafard ! » Un des fantômes

avait bondi derrière moi et était rentré dans le bus. On ne

le revit plus.

Les autres semblaient incertains. «Pardon, Monsieur,

dit le Colosse en s’adressant au Chauffeur. Quand

devons-nous être de retour ?

— Vous n’avez pas besoin de revenir si vous ne le

31

désirez pas. Restez aussi longtemps que vous le vou­

drez. »

Il y eut un silence embarrassé.

«C’est tout simplement ridicule», me souffla

quelqu’un à l’oreille. Celui qui me parlait ainsi était un

des spectres les plus calmes et les plus respectables. Il

s’était glissé auprès de moi.

« L’organisation, continua-t-il, laisse visiblement à

désirer. Cela a-t-il du bon sens de laisser ces individus

traîner ici toute la journée ? Regardez-les : ils n’éprouvent

aucun plaisir. Ils seraient beaucoup mieux chez eux. Ils

ne savent même pas quoi faire.

— Je ne le sais pas très bien moi-même, dis-je. Que

faisons-nous, finalement?

— Moi, je suis attendu. On va venir d’un moment à

l’autre. Je n’ai pas à m’inquiéter; mais il est plutôt

déplaisant de voir dès le premier jour l’endroit encombré

par une foule de touristes. Après tout, ce qu’on cherche

en venant ici, c’est surtout à les éviter. »

L’homme respectable s’éclipsa et je me mis à regarder

autour de moi. Il avait fait allusion à une «foule». Or

devant moi s’étendait un désert si vaste que j’avais peine

à discerner le groupe des fantômes à l’avant-plan. La

couleur verte et la lumière les avait presque avalés. Mais

dans le lointain, j’apercevais quelque chose qui pouvait

aussi bien être une accumulation de nuages qu’une chaîne

de montagnes. De temps en temps, il me semblait y

distinguer des forêts en pente, des vallées qui se perdaient

dans l’infini, des villes, même, perchées sur des sommets

inaccessibles. A d’autres moments, tout redevenait indis­

tinct.

La hauteur de cette masse était si énorme qu’à l’état de

32

veille je n’aurais pu en aucune manière l’embrasser du

regard.

Au sommet, la lumière semblait se préparer à jaillir.

Elle tombait jusque dans la plaine et traçait derrière les

arbres de longues traînées d’ombre. Mais les heures

avaient beau s’écouler, aucun changement ne se produi­

sait. Promesse ou menace, le lever du soleil se faisait

toujours attendre.

Il se passa un long moment, puis je vis des gens venir

vers nous. Comme ils brillaient tous d’une vie lumière, je

les aperçus alors qu’ils se trouvaient fort loin encore,

mais d’abord, je ne me rendis pas compte qu’il

s’agissait de gens. Peu à peu, ils se rapprochèrent. La

terre tremblait sous leurs pas, tandis que leurs pieds

s’enfonçaient fermement dans le gazon humide. Un fin

brouillard s’élevait de celui-ci et une odeur douce en

sortait à mesure qu’ils y marchaient. Les uns étaient nus,

les autres vêtus de longues robes; mais les premiers ne

semblaient pas moins parés que les autres, et chez ces

derniers le vêtement qui les couvrait ne dissimulait

aucunement leur puissante musculature et la douceur

nacrée de leur peau. Quelques-uns d’entre eux portaient

la barbe ; mais on aurait été bien en peine de donner un

âge à aucun.

Chez nous aussi, on entrevoit parfois chez quelqu’un

un rien qui dément son âge : expression de gravité sur le

visage d’un jeune enfant, joie enfantine dans les yeux

d’un vieillard. Ici, il y avait de cela chez tous. Ils

s’avançaient d’un pas ferme, et cela ne me disait rien de

bon. Deux de mes compagnons poussèrent un cri en les

voyant et coururent se réfugier dans le bus. Les autres et

moi-même, nous nous serrâmes les uns contre les autres.

33

Plus les Etres Opaques approchaient, plus je remar­

quais qu’ils se mouvaient avec ordre et détermination. On

eût dit que chacun d’eux avait repéré son homme parmi le

groupe d’ombres que nous formions. « Il va se passer des

scènes attendrissantes, me dis-je. Il ne convient pas que

j’y assiste. » Et je m’éclipsai, sous le vague prétexte

d’explorer le pays.

Il y avait à ma droite un bouquet de cèdres de taille

imposante. Il me parut attirant et j’y pénétrai. Mais se

déplacer était difficile. L’herbe était dure, je l’ai dit,

comme le diamant. Pour mes pieds sans substance, c’était

comme si j’avais marché sur un sol rocheux et plein

d’aspérités. J’en souffrais un peu comme la sirène dans le

conte d’Andersen.

Un oiseau passa devant moi. Je l’enviai, car lui, du

moins, était du pays et avait la même réalité que le

gazon. Sous son poids, les fleurs s’inclinaient, et il

pouvait s’asperger de rosée.

Presque tout de suite, je fus suivi par celui que j’ai

appelé le Colosse, je devrais plutôt dire le Spectre

Colosse. Lui-même était suivi par un des êtres rayonnants

de lumière.

35

« Ne me connais-tu pas ? » lui cria ce dernier.

Ce fut plus fort que moi : je me retournai et prêtai

attention.

L’Etre Opaque était de ceux qui portaient une robe.

L’expression de son visage était si enjouée, si pleine de

jeunesse, qu’elle me donna envie de danser.

« Eh bien ! voilà qui est fort ! s’exclama le spectre. Je

n’aurais jamais cru... C’est renversant ! Ce n’est pas bien,

tu sais, Len ! Et ce pauvre Jack? Peut-on savoir? Tu as

l’air rudement content de toi; mais, je le répète : Qu’en

est-il de ce pauvre Jack ?

— Il est ici, dit l’autre. Tu le verras bientôt, si tu

restes.

— Mais tu l’as descendu !

— C’est vrai : je l’ai tué. Mais tout est bien,

maintenant.

— Tout est bien? Pour toi, peut-être. Mais pour ce

pauvre type ? Il est bel et bien mort et enterré.

— Il ne l’est pas. Je te l’ai dit : tu le verras bientôt. Il

te fait dire toutes ses amitiés.

— Ce que je voudrais bien comprendre, c’est com­

ment tu es ici, heureux comme un roi, toi, un foutu

assassin, tandis que moi j’ai passé des années à traîner

dans les rues, là, en bas, et à vivre dans un vrai taudis.

— C’est, de fait, un peu difficile à comprendre. Mais

tout cela est terminé, maintenant. Tu seras bientôt

satisfait. Pour le moment, inutile de t’en faire à ce

propos.

— Inutile de m’en faire? N’as-tu pas honte de parler

ainsi ? N’as-tu pas honte de toi-même ?

— Non. Du moins, pas comme tu veux dire. Je ne fais

plus attention à moi-même. J’ai renoncé à moi-même. Il

36

fallait que je le fasse, après le crime. C’est l’effet qu’il a

eu sur moi. Et c’est ainsi que tout a commencé.

— Personnellement, dit le Colosse avec une emphase

qui contredisait le sens habituel du terme, personnelle­

ment, j’aurais pensé que toi et moi nous devrions nous

trouver l’un à la place de l’autre. C’est là mon avis

personnel.

— Probablement, ce sera bientôt comme cela, reprit

l’autre. Tâche seulement de ne plus y penser.

— Regarde-moi, dit le spectre en se frappant la

poitrine (mais le coup ne fit aucun bruit). Regarde-moi !

J’ai marché droit toute ma vie. Je ne dis pas que j’aie été

un homme religieux, ni que j’aie été sans défauts, loin de

là! Mais j’ai fait de mon mieux à l’égard de tout le

monde. Voilà le type que j’ai été, moi. Je n’ai jamais rien

réclamé sans avoir le droit de le faire. Si je voulais boire

un verre, je le payais, et si je touchais mon salaire, c’est

que j’avais fait mon travail. Voilà le genre d’homme que

j’étais ! Je n’ai pas peur de le dire !

— Tu ferais mieux de ne pas continuer sur ce ton pour

le moment.

— Qui est-ce qui continue ? Je ne discute pas, moi ! Je

te dis seulement quelle sorte d’homme je suis. Je ne

réclame pas autre chose que ce qui m’est dû. Tu crois

peut-être que tu peux me traiter de haut parce que,

maintenant, tu es habillé comme tu ne l’as jamais été

quand tu étais sous mes ordres, et que moi, je ne suis

qu’un pauvre homme. Mais, bon sang ! J’ai mes droits,

moi, aussi bien que toi !

— Oh non, les choses ne vont pas si mal que ça. Si

moi, j’avais obtenu ce qui m’était dû, je ne serais pas ici.

37

Ne crois pas que tu obtiendras ce qui t’est dû, toi non

plus. Tu trouveras ici beaucoup mieux. N’aie pas peur !

— C’est là justement ce que je dis : je n’ai pas obtenu

ce qu’on me doit. J’ai toujours fait de mon mieux ; je n’ai

jamais rien fait de mal. Et je ne vois pas pourquoi je

devrais être mis au-dessous d’un foutu assassin comme

toi.

— Qui sait où tu seras? Sois joyeux, seulement, et

viens avec moi.

— Pourquoi t’obstines-tu à discuter? Je ne fais que te

dire quelle sorte de type je suis. Je ne veux qu’une

chose : qu’on reconnaisse mes droits. Je ne mendie pas

votre sacrée charité.

— C’est pourtant ce qu’il faut faire ! Tout de suite !

Implore la Sacrée Charité ! Ici, on peut tout demander,

mais on ne peut rien acheter.

— Tout cela, c’est peut-être bon pour toi. S’ils veulent

garder un foutu assassin comme toi parce qu’il a fait une

drôle de tête au dernier moment, c’est leur affaire. Mais

laisse-moi te dire que je n’ai pas envie de prendre le

même bateau que toi. D’ailleurs, pourquoi devrais-je le

faire? La charité, je n’en veux pas. Je suis un homme

bien, moi, et si j’avais obtenu ce qui m’est dû, il y a

longtemps que je serais ici. Cela, tu peux le leur dire. »

L’autre secoua la tête. « Tu n’y arriveras jamais comme

ça, dit-il. Tes pieds ne deviendront jamais assez durs pour

fouler l’herbe que nous avons ici. Tu serais à bout de

forces avant d’arriver au pied des montagnes. Et puis, tu

sais, ce n’est pas tout à fait vrai. » Une lueur de gaité

dansa dans ses yeux. s

«Qu’est-ce qui n’est pas vrai? interrogea l’autre d’un

ton rogue.

38

— Que tu étais un homme bien et que tu as fait de ton

mieux ! Cela n’est vrai de personne. Dieu merci ! cela n’a

aucune importance. Pas besoin d’entrer maintenant dans

tous ces détails !

— Toi, suffoqua le Colosse, tu as le culot de me dire

que je n’étais pas un type bien !

— Bien sûr. Est-ce que je dois entrer dans les détails ?

Je vais te dire une chose. Tuer le vieux Jack, ce n’est pas

le pire de ce que j’ai fait. Cela n’a duré qu’un instant, et

j’étais à moitié fou quand je l’ai fait. Mais je t’ai

assassiné, toi, dans mon cœur, des années durant, et cela

délibérément. Il m’est arrivé de passer des nuits entières à

imaginer ce que je te ferais si j’en avais l’occasion. C’est

là justement pourquoi on m’a envoyé à toi : pour te

demander pardon et être ton serviteur aussi longtemps

qu’il t’en faudra un; et même plus longtemps si cela te

plaît. J’étais le plus mauvais de ceux qui travaillaient sous

tes ordres ; mais les autres pensaient comme moi. Tu nous

menais la vie dure, tu sais ! Et tu la menais dure à ta

femme et à tes enfants.

— Mêle-toi de tes affaires, jeune homme ! Ça ne te

regarde pas. Je ne suis pas disposé à accepter tes

insolences à propos de ma vie privée !

— Il n’y a pas de vie privée/

— Je vais te dire autre chose : tu peux décamper ! Je

n’ai pas besoin de toi ! Je ne suis peut-être qu’un pauvre

homme, mais je n’accepte pas de devenir copain avec un

criminel, encore moins de recevoir des leçons de lui. Tu

dis que je vous ai mené la vie dure, à toi et à tes pareils.

Si je t’avais de nouveau chez moi, je saurais bien te

montrer ce que c’est que de travailler !

— Viens me le montrer, dit l’autre avec un rire dans la

39

voix. Ce sera gai, de partir ensemble pour la montagne,

mais le travail ne manquera pas.

— Tu ne t’imagines quand même pas que je vais aller

avec toi ?

— Ne dis pas non. Tu ne parviendras jamais là-haut

tout seul. Et c’est moi qu’on a envoyé vers toi pour t’y

conduire.

— Voilà donc l’astuce ! » s’écria le spectre, apparem­

ment amer, et pourtant il y avait une sorte d’accent de

triomphe dans sa voix : on l’avait pressé de venir, il

pouvait refuser; et cela semblait lui donner un avantage

sur son interlocuteur. « Je me disais bien qu’il y avait

derrière tout cela une satanée manigance. Vous n’êtes

tous qu’une clique, une sacrée clique. Dis-leur que je ne

viendrai pas. Que Dieu me damne si je pars avec toi ! Je

suis venu ici pour faire valoir mes droits, tu le sais bien,

et non pas pour quémander la charité en pleurnichant et en

m’accrochant à tes jupes. S’ils sont trop délicats pour

m’accueillir sans toi, je retourne chez moi. »

On le sentait presque heureux de pouvoir, en quelque

sorte, menacer.

« Voilà ce que je vais faire, répéta-t-il. Je vais retourner

chez moi. Je ne suis pas venu ici pour me faire traiter

comme un chien. Je m’en vais : voilà ce que je fais. Au

diable votre maudite bande ! »

Finalement, il se décida à partir, toujours grommelant,

mais non sans pousser quelques gémissements tandis qu’il

se frayait un chemin dans l’herbe drue et rude.

Il y eut un moment de silence sous les cèdres. Puis on

entendit un bruit sourd : Paf, plouf! paf, plouf! et deux

lions entrèrent en bondissant dans la clairière. Leurs

pattes robustes semblaient chaussées de velours. Les yeux

fixés l’un sur l’autre, ils se mirent à simuler, par jeu, un

combat. Leurs crinières ruisselaient d’eau comme s’ils

sortaient d’un bain; et, de fait, j’entendais, tout proche,

le murmure d’une rivière qui devait couler juste derrière les

arbres. Point du tout enchanté de cette compagnie, je me

hâtai de m’éloigner et me mis en quête de la dite rivière.

Bientôt je l’atteignis, non sansavoirdû, pour cela, m’ouvrir

un passage dans d’épais buissons tout fleuris : il y en avait

jusque sur ses bords.

La surface de l’eau n’était pas plus ridée que celle de la

Tamise, mais le courant en était aussi fort que celui d’un

torrent de montagne. L’eau était d’une couleur vert pâle

quand elle passait sous les arbres ; mais, même alors, elle

restait tellement claire que j’aurais pu compter les galets

qui couvraient le fond.

Non loin de moi, j’aperçus un autre des Etres

Etincelants. Il était nu, et son corps était d’une blancheur

presque aveuglante. Il conversait avec le spectre à la voix

41

cultivée qui m’avait adressé la parole dans le bus.

Celui-ci semblait maintenant porter des guêtres.

«Je suis enchanté de te voir, mon garçon, disait-il à

F Esprit Lumineux. Je parlais à ton pauvre père l’autre

jour, et je me demandais où tu pouvais bien être.

— Vous ne l’avez pas amené ?

— Eh bien, non ! Il habite très loin de l’arrêt du bus,

et, pour être tout à fait franc, il est devenu depuis peu un

rien bizarre, un rien difficile. Pour tout dire, il semble

parfois perdre les pédales. Tu le sais mieux qu’un autre :

il n’a jamais eu envie de faire beaucoup d’efforts.

Rappelle-toi comment il s’assoupissait chaque fois que

nous nous mettions, toi et moi, à parler de choses

sérieuses. Ah ! Dick, je n’oublierai jamais certaines de

nos conversations. J’espère toutefois que tu as un peu

changé d’avis maintenant. Vers la fin, avoue-le, tu étais

devenu passablement étroit d’esprit. Mais je suis sûr que

tu en es revenu.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! n’est-il pas évident que tu ne raisonnais

plus très juste, en ce temps-là? N’en étais-tu pas arrivé à

croire littéralement au Ciel et à l’Enfer?

— Mais n’avais-je pas raison d’y croire?

— En un certain sens, oui, d’accord ! A condition de

prendre les choses sur le plan spirituel. Moi aussi, mon

garçon, j’attends encore le Royaume ! Mais je ne mêle à

cette espérance ni superstition ni mythologie.

— Pardon ! Où vous imaginez-vous donc avoir été ?

— Ah, je comprends ! Tu veux parler de cette ville

grise, où l’on vit de l’espoir de voir arriver le matin (nous

devons tous vivre d’espoir, n’est-ce pas ?), et où il y a de

l’espace pour un progrès indéfini; et tu veux dire que

42

c’est là, en un sens, que se trouve le Ciel, si seulement on

a des yeux pour voir. L’idée est belle, je l’avoue.

— Ce n’est pas là du tout, mais pas du tout, ce que je

veux dire ! Est-il possible que vous ne sachiez pas où

vous avez été ?

— Maintenant que tu m’en parles, je me rends compte

que nous ne lui avons jamais donné de nom, à cette ville.

Comment donc l’appelez-vous, vous autres?

— Nous l’appelons Enfer.

— Il ne faut pas parler crûment de ces choses-là, mon

cher. Je ne suis peut-être pas très orthodoxe, dans le sens

que tu donnes à ce mot, mais mon sentiment très net est

que de telles questions doivent être discutées avec

simplicité, sérieux et respect.

— Parler de l’Enfer avec respect ! Je répète ce que j’ai

dit : vous avez été en Enfer. Toutefois, si vous n’y

retournez pas, vous pouvez l’appeler Purgatoire.

— Vas-y, mon garçon, vas-y ! C’est bien toi, cela ! Tu

vas sûrement me dire, maintenant, pourquoi, à ton avis,

j’ai été envoyé là-bas. Sois tranquille, je ne me fâcherai

pas !

— Mais ne le savez-vous donc pas ? Vous avez été mis

là parce que vous étiez un apostat.

— Parles-tu sérieusement, Dick ?

— Très sérieusement !

— Je ne m’attendais vraiment pas à celle-là. Crois-tu

sincèrement qu’on puisse être puni pour avoir professé

loyalement certaines opinions? Même si l’on suppose,

pour les besoins de la cause, que ces opinions étaient

erronées.

— Estimez-vous donc qu’il n’existe pas de péchés de

l’intelligence?

43

— Il y en a, Dick, il y en a ! Citons les préjugés

indéracinables, la malhonnêteté intellectuelle, la pusilla­

nimité, l’immobilisme. Mais des opinions sincères,

soutenues avec courage, ne sont sûrement pas des péchés.

— C’est vrai : toutes nos conversations d’autrefois

allaient dans ce sens. Jusqu’au jour où, vers la fin de ma

vie, je tombai, comme vous le disiez tout à l’heure, dans

l’étroitesse d’esprit. Tout cela dépend de ce qu’on appelle

des opinions sincères.

— Les miennes l’étaient, en tout cas. Et plus que

sincères, héroïques, et je les ai affirmées hardiment.

Quand, par exemple, la doctrine reçue de la résurrection a

cessé de s’imposer à l’esprit critique dont Dieu m’avait

pourvu, je l’ai rejetée ouvertement. C’est alors que j’ai

prêché mon fameux sermon, un vrai défi lancé à tout le

chapitre. J’avais pris tous les risques.

— Fameux risque, en vérité ! Que pouvait-il arriver

d’autre que ce qui est effectivement arrivé : la célébrité,

des livres qui se vendent bien, des invitations à prendre la

parole un peu partout et, finalement, l’épiscopat?

— Dick, mon cher, ce n’est pas digne de toi de parler

ainsi ! Que prétends-tu donc insinuer?

— Je n’insinue rien du tout. Ce qu’il y a, c’est que

maintenant *je sais.* Soyons francs ! Nos opinions d’alors

n’étaient pas sincèrement nôtres. Nous étions entrés en

contact avec certains courants de pensée, et nous nous y

étions plongés, simplement parce qu’ils nous paraissaient

modernes et avaient du succès. A l’Université, vous le

savez bien, c’est d’une façon quasi automatique que nous

nous sommes mis à écrire le genre de dissertations qui

devaient nous valoir de bonnes notes et à dire de ces

choses que l’on applaudit. Quand donc, au cours de notre

44

vie, avons-nous osé regarder en face, seuls avec nous-

mêmes, la vraie question, celle qui commande tout le

reste : est-ce que, en définitive, le surnaturel ne serait pas

une réalité? Quand avons-nous réellement lutté contre

l’effritement de notre foi?

— Si tu veux par là esquisser la genèse de la

théologie libérale dans son ensemble, je répondrai que

tu la calomnies. Veux-tu dire que des hommes tels que...

— Je n’ai que faire de ces généralités ; et personne ici

ne m’intéresse que vous et moi. Pour l’amour de

vous-même, souvenez-vous ! Vous savez bien que l’un et

l’autre nous trichions. Nous ne voulions pas vraiment

regarder la vérité en face. Nous avions peur de professer

une doctrine du salut qui parût simpliste, peur de rompre

avec l’esprit de notre temps, peur de nous couvrir de

ridicule, peur, surtout, de nourrir de vraies craintes et de

vraies espérances spirituelles.

— Je suis loin de nier que des jeunes gens puissent

commettre des erreurs, se laisser influencer par des

modes. Cependant, la question n’est pas de savoir

comment les opinions se forment, mais si elles sont

probes, loyales, exprimées avec sincérité.

— Naturellement ! Nous étant laissé aller à la dérive,

ne luttant plus, ne priant plus, laissant libre cours à toutes

nos pulsions, nous sommes parvenus à ce point où la foi

n’existait plus pour nous. De la même façon qu’un jaloux

en arrive à croire les pires calomnies sur son meilleur

ami, ou qu’un ivrogne en vient à penser qu’un petit verre

de plus ne lui fera pas de mal. De telles croyances sont

sincères en ce sens qu’elles se présentent comme des faits

psychologiques dans l’esprit d’un homme. Si c’est cela

que vous entendez en parlant de sincérité, oui, je

45

l’accorde, nos opinions étaient sincères. Mais les erreurs

qui sont, dans ce cas, sincères, ne sont pas pour autant

exemptes de culpabilité.

— Dans un instant, tu vas légitimer l’inquisition !

— Pourquoi ? Sous prétexte que le Moyen Age a erré

dans une direction, s’ensuit-il qu’on ne se trompe pas en

prenant la direction opposée ?

— Voilà qui est intéressant s’écria le Spectre Episco­

pal ! C’est, de fait, un point de vue qui peut se défendre.

Oui, certainement; c’est un point de vue. Entre-temps...

— Il n’y a pas d’« entre-temps ». Tout cela, c’est de

l’histoire ancienne. Nous ne jouons plus. Si j’ai parlé du

passé — du vôtre et du mien —, c’est seulement pour

vous en détourner à jamais. Une bonne torsion du

poignet, et hop ! — la dent est arrachée. Vous pouvez

tout reprendre au point de départ, comme si rien ne s’était

passé; blanc comme neige. C’est vrai, vous savez. Il est

en moi, Lui, pour vous, et il a ce pouvoir. J’ai fait un

long voyage pour venir à votre rencontre. Vous avez su

ce qu’est l’Enfer; maintenant, le Ciel est en vue.

Etes-vous disposé à vous repentir, tout de suite, et à

croire ?

— Je ne suis pas sûr d’avoir bien saisi ce à quoi tu

veux en venir.

— Je ne veux venir à rien, dit l’Esprit. Je vous

demande de vous repentir et de croire.

— Mais, mon garçon, je suis déjà croyant. Nous ne

sommes peut-être pas d’accord sur tous les points ; mais

tu me juges mal si tu ne comprends pas que ma religion

est réelle et qu’elle est pour moi quelque chose de

précieux.

46

— Bien ! dit l’autre; et comme s’il changeait son plan

d’action : Voulez-vous me faire confiance?

— De quelle façon ?

— Voulez-vous venir avec moi jusqu’aux montagnes ?

Cela vous fera mal, d’abord. Il faudra que vos pieds

s’endurcissent. La réalité est rude aux pieds des ombres.

Mais... Voulez-vous venir?

— C’est à voir. Je suis tout prêt à examiner cette

possibilité. Mais, naturellement, je voudrais d’abord

obtenir certaines assurances. Garantis-moi que là où tu

vas me conduire, je trouverai un champ plus vaste où

exercer mes aptitudes, où faire valoir les talents que Dieu

m’a confiés ; et puis, un climat de libre recherche. En un

mot, tout ce que suppose la civilisation et qu’exige...

disons, la vie de l’esprit.

— Eh bien, non ! Je ne puis rien vous promettre de

semblable. Pas de champ où exercer vos aptitudes. On

n’a pas besoin de vous là-bas ; et, quant à vos talents, tout

ce que vous aurez à faire, ce sera de demander pardon de

les avoir si mal employés. Nul climat de recherche non

plus, car c’est là-bas le lieu des réponses, non des

questions, et vous verrez la face de Dieu.

— Tout cela est bien beau, mais demande à être

interprété. Personnellement, je considère qu’il n’existe

pas de réponse capable de clore une discussion. Le vent

frais de la\* recherche ne doit jamais cesser de souffler dans

notre esprit. *Soumettez tout à un contrôle\*.* Mieux vaut

voyager avec un grand espoir au cœur que d’arriver,

platement, au terme.

— Si ce que vous dites était vrai et reconnu comme

tel, comment pourrait-on jamais voyager avec l’espoir au

cœur? Il n’y aurait rien à espérer.

47

— Mais toi-même tu dois bien sentir qu’il y a quelque

chose d’étouffant dans l’idée de finalité. Ce qui en

résulte, mon garçon, c’est l’immobilisme. Et qu’y a-t-il

de plus destructeur pour l’âme que l’immobilisme?

— Vous croyez cela, parce que, jusqu’à présent, vous

n’avez eu de la vérité qu’une expérience purement

cérébrale. Mais je vous propose de vous conduire là où

vous pourrez la savourer comme un miel délicieux, vous

laisser embrasser par elle comme par une fiancée. Votre

soif sera enfin étanchée.

— Oui, sans doute... A vrai dire, je n’ai pas

conscience d’avoir soif d’une vérité toute faite, d’une

vérité qui mettrait fin à toute activité intellectuelle. Or

c’est bien cela que tu veux dire, n’est-ce pas? Ou bien

cette vérité laissera-t-elle pour moi la porte ouverte au

libre jeu de l’esprit? Qu’en dis-tu, Dick? Je me sens

obligé d’insister là-dessus.

— Libre jeu, oui, de la même manière qu’un homme

est libre de boire quand il boit. Mais il n’est plus libre,

alors, de rester altéré. »

Le spectre sembla prendre le temps de réfléchir, puis :

«Je n’arrive pas à tirer quoi que ce soit de cette idée,

murmura-t-il.

— Ecoutez, répliqua l’Esprit Lumineux. Vous avez été

un enfant. Vous saviez, alors, pourquoi la recherche était

faite. Quand vous posiez des questions, c’était pour

recevoir des réponses; et vous étiez tout heureux quand

vous les aviez obtenues. Redevenez cet enfant ! Redevenez-

le tout de suite !

— Pardon ! *Quand je suis devenu homme, fai fait*

*disparaître ce qui était de l’enfant!\**

— Vous vous trompez du tout au tout ! La soif est faite

48

pour l’eau qui désaltère, la recherche pour la vérité. Ce

que vous appelez le libre jeu de l’esprit n’a pas plus de

rapport avec la fin pour laquelle l’intelligence vous a été

donnée que la masturbation n’en a avec le mariage.

— Si nous ne savons pas rester respectueux, gardons-

nous du moins de devenir obscènes ! L’idée qu’à mon âge

je devrais retourner à la curiosité naïve de mon enfance

me paraît complètement saugrenue. Quoi qu’il en soit,

cette façon de concevoir la pensée en termes de questions

et de réponses ne vaut que pour les réalités concrètes.

Avec les problèmes religieux ou philosophiques, nous

nous trouvons sûrement à un niveau différent.

— Ici, nous ne savons rien de la religion. Nous ne

connaissons que le Christ ! Pas question non plus de

spéculation philosophique ! Venez voir ! Je vous conduirai

à la Réalité étemelle, à Celui qui est le Père de toute réalité.

— Je ne puis que m’opposer de toutes mes forces à

une représentation qui fait de Dieu une « réalité ». Dire de

lui qu’il est la Valeur suprême serait sans doute une

définition plus adéquate. C’est à peine si...

— Ne croyez-vous même pas à son existence ?

— A son existence? Qu’est-ce que c’est, d’abord,

l’Existence? Tu vas sans doute encore me parler d’une

réalité statique, toute faite, d’une réalité qui serait «là»,

et que nos esprits devraient, simplement, accueillir en s’y

conformant. Ce n’est pas de cette manière qu’on peut

cerner le mystère. S’il existait un être tel que tu le décris

— ne m’interromps pas, je t’en prie ! —, franchement, il

n’aurait pour moi aucun intérêt. Au point de vue

*religieux,* il n’aurait aucune signification. Dieu est à mes

yeux quelque chose de purement spirituel ; il est l’esprit

de douceur, de clarté, de tolérance; de service, aussi. Tu

49

entends, mon cher Dick, de service ! C’est là une chose

que nous ne devrions jamais oublier.

— Si la soif de l’intelligence est réellement morte en

vous...» L’Etre Lumineux s’interrompit comme pour

peser ce qu’il allait dire. Puis, tout à coup : « Etes-vous

du moins encore capable de désire le bonheur ?

— Le bonheur, mon cher Dick — tu le verras mieux

en vieillissant —, le bonheur se trouve sur la route du

devoir. Cela me rappelle... Grand Dieu ! j’allais l’oublier!

Je ne puis évidemment t’accompagner. Je dois être de

retour vendredi prochain pour lire une communication à

la Société de théologie. Mais oui, il y a une intense vie

intellectuelle, là-bas ! Pas toujours de très haute qualité, il

faut l’avouer ! On y observe un certain manque de fermeté

dans la pensée, une légère confusion dans les esprits.

C’est justement en cela que je pense pouvoir leur être

utile. Il s’y rencontre aussi des jalousies regrettables. Je

ne sais pourquoi, on dirait que les gens sont moins

capables qu’autrefois de maîtriser leur humeur. De toute

façon, on ne doit pas trop attendre de l’humaine nature.

Je sens que je peux faire du bon travail parmi eux.

« Mais tu ne m’as pas demandé de quoi traitait ma

communication ! Eh bien, voici ! Je pars de ce texte de

l’épître aux Ephésiens qui parle de croître jusqu’à la

pleine stature du Christ, et j’en tire une idée dont je suis

sûr qu’elle t’intéressera. Je montre comment on oublie

trop facilement que Jésus (ici le spectre inclina la tête)

était relativement jeune quand il est mort. S’il avait vécu

plus longtemps, on peut penser qu’il aurait amendé

certaines de ses opinions de jeunesse en prenant de l’âge,

— ce qu’il aurait d’ailleurs pu faire, s’il avait montré un

peu plus de tact et de patience. Je demanderai donc à mon

50

auditoire de réfléchir à ce qu’auraient pu être, chez lui,

les opinions de l’âge mûr. Question des plus intéressan­

tes, n’est-ce pas? Pense donc! Combien le christianisme

aurait été différent, si seulement son fondateur était

parvenu à sa pleine stature !

« Je terminerai en faisant remarquer combien cette mise

en cause accentue la portée de la crucifixion. On mesure

alors, plus qu’on ne l’avait jamais fait jusqu’à présent,

quel désastre elle a représenté pour l’humanité, quel

tragique gâchis... Tant de promesses restées sans lende­

main ! Oh! dois-tu vraiment t’en aller? Eh bien! moi

aussi, il faut que j’y aille. Au revoir, mon garçon! Ç’a

été pour moi un grand plaisir de te revoir. Stimulant et

encourageant ! Au revoir, cher ami, au revoir ! »

Là-dessus, le spectre s’inclina légèrement et fit à son

interlocuteur un sourire plein d’onction, ou du moins ce

qui pouvait le mieux en tenir lieu sur des lèvres sans

substance. Puis il se retourna et partit en fredonnant l’air

*Cité de Dieu, immense et lointaine.*

Mais je ne gardai pas longtemps les yeux fixés sur lui.

Une nouvelle idée m’était venue. « Si, me dis-je, l’herbe

est ici dure comme pierre, l’eau ne le serait-elle pas assez,

elle aussi, pour me permettre de marcher dessus?

Je mis un pied sur la rivière, et mon pied n’enfonça

pas. Alors je m’enhardis et tentai d’aller plus loin. Mais

aussitôt je tombai la tête la première et récoltai quelques

ecchymoses. J’avais oublié que, si ferme qu’il fût sous

mes pieds, le courant n’en était pas moins rapide. Quand

je me relevai, je pus constater que je me trouvais à

quelque trente mètres plus bas. Mais cela ne m’empêcha

pas de refaire le chemin en sens inverse. Je dus seulement

marcher très vite, tout en ne progressant que lentement.

51

Douce et fraîche, la surface de l’eau brillante était un

délice pour mes pieds ! Je marchai dessus pendant près

d’une heure, sans avancer pour autant de plus de deux

cents mètres. Puis il devint difficile de progresser

davantage, tant le courant se faisait rapide. De gros

flocons et des îlots d’écume se dirigeaient vers moi en

tourbillonnant, et, quand je n’arrivais pas à les éviter, ils

me meurtrissaient les jambes. La surface de l’eau

devenait inégale : il s’y formait des creux et des bosses

qui donnaient aux galets du fond des figures grotesques.

Je finis par perdre l’équilibre, et je dus remonter sur la

rive à quatre pattes. Comme celle-ci était faite en cet

endroit de larges pierres plates, je pus continuer ma route

sans trop me faire mal aux pieds. De la forêt sortait une

clameur immense et douce. Quelques heures plus tard, au

détour d’un méandre, j’eus l’explication du bruit que

j’entendais.

Devant moi, une vaste pente Verdoyante dessinait un

large amphithéâtre, enfermant un lac aux eaux écuman-

tes. Une chute s’y déversait en bondissant sur des rochers

multicolores. Une fois de plus, je constatai qu’il s’était

passé dans mes sens quelque chose qui leur permettait de

53

recevoir des impressions excédant leur capacité naturelle.

Sur la terre, en effet, il m’eût été impossible d’embras­

ser d’un seul regard un panorama aussi vaste; et le bruit

que faisait la chute aurait jeté la terreur à vingt lieues à la

ronde. Ici, une fois le premier saisissement surmonté, ma

sensibilité enregistrait son et vision de la même manière

qu’un vaisseau bien construit accueille une vague puis­

sante. J’exultais. Le bruit était formidable, mais il faisait

penser au rire d’un géant. Ou plutôt, aux ébats de toute

une bande de géants qui auraient ri, dansé, chanté,

vociféré, clamé leur joie devant la grandeur de ce qu’ils

avaient accompli.

Près de l’endroit où l’eau se déversait dans le lac, un

arbre avait poussé. Tout humide de l’eau qui rejaillissait

constamment de la chute, à demi caché derrière un rideau

d’écume, il brillait de l’éclat mobile que lui donnaient

d’innombrables oiseaux voletant parmi ses branches. Son

feuillage mouvant, énorme comme un de ces brouillards

qui paressent au-dessus d’un marécage, prenait toutes les

formes possibles. Un peu partout, entre les feuilles,

scintillaient une multitude de pommes d’or.

Soudain mon attention fut attirée par un étrange

phénomène. Un buisson d’aubépine qui se trouvait à

vingt mètres environ semblait bouger et prendre des

attitudes bizarres. Mais bientôt je m’aperçus qu’il ne

s’agissait pas du buisson lui-même, mais de quelque

chose qui se trouvait juste à côté; et, finalement, je

réalisai que ce quelque chose était un des fantômes de

notre groupe. Il s’était accroupi comme s’il avait voulu se

cacher de quelqu’un placé derrière le buisson, et il me

regardait en me faisant des signes comme pour m’inviter

54

à me baisser, moi aussi. Mais rien d’inquiétant ne se

montrait, et je restai debout.

Ayant d’abord jeté un regard circulaire, le spectre

quitta son buisson et s’aventura un peu plus loin. Il ne

pouvait pas progresser très vite, à cause des herbes

rigides qui le mettaient à la torture, mais on voyait qu’il

s’efforçait d’atteindre un autre arbre aussi vite que

possible.

Arrivé là, il s’arrêta de nouveau et se dressa cette fois

tout contre le tronc, comme s’il cherchait par là à se

dissimuler. Il était maintenant à l’ombre des branches, et

je distinguais mieux ses traits. C’était un de mes

compagnons de route, celui qui portait un chapeau melon

et que le Colosse avait appelé Ikey.

Il mit environ dix minutes à reprendre haleine, puis,

après avoir soigneusement parcouru des yeux le terrain, il

se rua sur un autre arbre — pour autant qu’il lui fût

possible de se ruer. Au prix d’un labeur infini et en

prenant mille précautions, il lui fallut environ une heure

pour atteindre le grand arbre dont j’ai parlé — ou du

moins pour arriver à une dizaine de mètres de son but.

Mais, là, il dut s’arrêter. Au pied de l’arbre, une ceinture

de lis opposait au fantôme un obstacle insurmontable.

C’était comme s’il avait dû traverser un champ semé

d’obstacles antichars.

Il se mit alors à quatre pattes et tenta de se faufiler en

rampant entre les fleurs; mais celles-ci étaient trop

serrées, et elles ne voulaient pas s’écarter. Pendant tout

ce temps, le spectre paraissait hanté par la crainte d’être

découvert. Au moindre souffle de vent, il s’arrêtait et

rentrait la tête dans les épaules. Le vol d’un oiseau le fit

même retourner à sa dernière place pour s’y cacher. Mais

55

son désir d’approcher l’arbre était tel qu’il reprit bientôt

son manège. La frustration était si grande que je le vis

joindre les mains et se crisper tout entier dans une

véritable agonie.

Le vent semblait se lever. Je vis le spectre secouer une

main et se mettre à sucer l’un de ses pouces. Celui-ci

avait dû être cruellement coincé entre deux tiges de lis

que le vent agitait. Bientôt ce fut une véritable bourras­

que, et les branches du grand arbre en furent toutes

secouées, tant et si bien qu’une demi-douzaine de pom­

mes tombèrent sur le spectre et autour de lui. Il laissa

échapper un cri de douleur, mais l’étouffa aussitôt. Il me

semblait que le poids des pommes d’or était tel qu’une

seule, en tombant sur lui, aurait dû le mettre hors de

combat. Et de fait, il fut d’abord incapable de se relever

et resta là, gémissant, à se masser les membres.

Mais bientôt il se remit au travail. Fiévreusement, il

tentait de remplir ses poches de pommes. Efforts inutiles,

cela va sans dire ! Progressivement, ses ambitions se

firent plus modestes. Il abandonna d’abord l’idée de

remplir ses poches : deux pommes devraient suffire. Puis

il abandonna même cette idée et voulut se contenter d’une

seule, en tombant sur lui, aurait dû le mettre hors de

impossible, et il se mit en quête de la plus petite, afin de

voir si, celle-là au moins, il serait capable de la

transporter. L’étonnant est qu’il y réussit. Je me rappelais

la feuille de hêtre que j’avais essayé en vain de soulever

du sol, et je ne pus qu’admirer le malheureux lorsqu’il se

redressa péniblement, la petite pomme entre les mains.

Eclopé comme il l’était du fait des coups qu’il avait

reçus, le poids de son précieux fardeau le pliait en deux.

Centimètre par centimètre, et cherchant toujours à se

56

dissimuler derrière le moindre objet capable de l’abriter,

il poursuivit sa route — un vrai chemin de croix — dans

la direction du bus, serrant entre ses mains l’instrument

de sa torture.

« Imbécile ! laisse tomber ça ! », clama soudain une voix

puissante, toute différente de celles que j’avais entendues

auparavant. Elle avait le son du tonnerre, et en même

temps paraissait comme liquide ; et je connus alors avec

une effrayante certitude que c’était la chute d’eau

elle-même qui parlait. Tout en gardant l’apparence d’une

chute d’eau, je vis que c’était aussi un ange resplendis­

sant, dressé contre les rochers dans l’attitude d’un

crucifié, et se déversant sans cesse vers la forêt avec une

joie retentissante.

« Imbécile, reprit la voix, laisse-la tomber ! Tu ne peux

pas la rapporter chez toi. Il n’y a pas de place pour elle en

Enfer. Reste ici, et apprends à manger ce genre de

pommes. Les feuilles elles-mêmes et les brins d’herbe

seront heureux de t’apprendre à le faire. »

Le fantôme entendait-il? Je n’en sais rien. Toujours

est-il qu’après s’être reposé durant quelques minutes, il

banda de nouveau toutes ses forces et reprit sa route avec

des précautions accrues, jusqu’à ce que je l’eusse perdu

de vue.

J’avais contemplé avec une certaine complaisance, je

l’avoue, les vains efforts de mon compagnon de route.

Cependant, quand je me retrouvai seul, la présence du

géant liquide me plongea dans un grand malaise. Il ne

semblait pas me remarquer, mais moi, je me sentais gêné

et je crois que la désinvolture avec laquelle je redescen­

dis, sur les pierres plates, le cours de la rivière, n’était

qu’apparente. La fatigue m’envahissait. Regardant le

poisson argenté qui filait comme une flèche à peine

au-dessus du lit de la rivière, j’aurais bien voulu que l’eau

me fût, comme à lui, perméable; j’y aurais vite fait un

plongeon !

« Vous songez à repartir? » fit soudain une voix derrière

moi. Je me retournai et vis un fantôme de haute taille,

debout, le dos contre un arbre et mâchonnant nonchalam­

ment un cigare de Manille tout aussi fantomal que lui.

C’était un homme sec à la mine blasée. Ses cheveux

étaient grisonnants et sa voix rude, quoique non dépour­

vue de distinction. Tout à fait le genre d’homme à qui j’ai

toujours instinctivement fait confiance.

«Je ne sais pas, dis-je. Et vous?

59

— Moi? Eh bien, oui, je m’en vais. Je crois que j’ai

vu à peu près tout ce qu’il y avait à voir.

— Vous ne songez donc pas à rester?

— Vous n’y pensez pas ! Tout cela, c’est de la

propagande. Il n’a jamais été réellement question que

nous restions. On ne peut ni manger de ces fruits ni boire

de cette eau, et rien que de marcher sur l’herbe vous

prend tout votre temps. Un être humain ne peut pas vivre

ici. Cette idée de rester qu’on fait miroiter devant nos

yeux n’est pas autre chose qu’un montage publicitaire.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ?

— Oh ! je n’en sais trop rien. Simplement pour jeter

un coup d’œil. Je suis de ces gens qui aiment à se rendre

compte des choses par eux-mêmes. Partout où j’ai été,

j’ai toujours eu le souci de regarder de près ce qu’on nous

vantait. Quand j’ai été en Extrême-Orient, j’ai voulu voir

Pékin. Quand...

— A quoi ressemblait Pékin ?

— A rien de spécial ! Rien que des murailles, et encore

des murailles. Un attrape-touristes. J’ai été un peu

partout : les chutes du Niagara, les Pyramides, Sait Lake

City, le Taj Mahâl...

— Il ressemblait à quoi ?

— Ça ne valait pas le dérangement. Tout cela, je le

répète, c’est du montage publicitaire, fabriqué partout par

les mêmes types. Un trust, je vous le dis, un trust

d’envergure mondiale. Ils prennent un atlas, et ils y

piquent un drapeau là où ils décident qu’il y a quelque

chose à voir. Peu importe ce qu’ils choisissent, pourvu

que le battage publicitaire soit bien fait.

— Et vous avez vécu quelque temps, euh... là-

dessous, dans la ville ?

60

— Dans ce qu’on appelle l’Enfer? Oui, et c’est tout

aussi raté que le reste. On vous fait croire qu’il y aura des

flammes et des démons et toutes sortes de personnages

connus en train de rôtir sur des grils — Henri VIII, par

exemple ; et tout ce qu’on voit, c’est une ville tout comme

les autres.

— Je préfère ceci.

— Eh bien, moi, dit le Fantôme Blasé je ne vois pas à

quoi rime tout ce qu’on en dit ; cela ressemble à n’importe

quel parc, en moins confortable.

— Il semble pourtant que si l’on y restait, on pourrait

— comment dire ? — devenir plus compact, plus

consistant; s’acclimater, quoi!

— Je sais, je sais, grommela mon interlocuteur.

Toujours les mêmes rengaines. On m’a raconté cela tout

au long de mon existence. Je n’étais encore qu’un bébé

quand on m’a dit que si j’étais sage je serais heureux. A

l’école, même refrain : le latin deviendrait facile avec le

temps. J’étais à peine marié d’un mois qu’un idiot m’a dit

qu’il y avait toujours des difficultés au début, mais

qu’avec un peu de tact et de patience je verrais tout

rentrer dans l’ordre et je serais heureux. Et pendant deux

guerres successives, que n’a-t-on pas inventé à propos du

bon temps que je me paierais ensuite, si seulement je me

montrais brave et continuais à me faire tirer dessus ? Eh

bien ! c’est la même farce qu’on nous joue ici. Il faudrait

être complètement idiot pour les écouter.

— Vous dites : *les* écouter. De qui parlez-vous ? C’est

peut-être différent, ici.

— Direction entièrement renouvelée, n’est-ce pas? Ne

croyez pas cela ! Il n’existe nulle part de Direction

61

nouvelle. C’est toujours et partout la même clique. C’est

comme quand notre chère petite maman venait dans notre

chambre et nous tirait les vers du nez ; puis nous

découvrions qu’elle et notre père étaient de connivence.

Ne savons-nous pas que dans toutes les guerres les deux

armées en présence ont été manœuvrées par les mêmes

fournisseurs d’armes? Et que c’est toujours la même

bande qui est derrière les Juifs, comme derrière le

Vatican, derrière les dictateurs comme derrière les

démocraties et tout le bataclan ? Toute la boutique, ici, est

régentée par les mêmes types qui tiennent les leviers de

commande dans la ville d’en bas. Ils se moquent de nous,

voilà tout !

— Je croyais qu’ils se faisaient la guerre.

— Naturellement ! c’est la version officielle. Mais qui

en a jamais vu les signes? Oh ! je le sais : c’est bien ce

qu’ils disent. Mais s’ils sont réellement en guerre,

pourquoi ne bougent-ils pas ? Ne voyez-vous pas que si la

version officielle était vraie, les types d’ici devraient

attaquer la ville et la rejeter dans le néant ? Ils sont assez

forts pour cela. S’ils voulaient vraiment nous sauver, ils

pourraient le faire. Mais, évidemment, mettre fin à leur

prétendue guerre est le dernier de leurs soucis. Leur jeu

consiste à la faire durer. »

Tout cela me parut assez plausible pour en devenir

inquiétant. Je ne répondis rien.

«De toute façon, poursuivit le Spectre, qui veut être

sauvé ? Que diable aurait-on à faire, ici ?

— Pas plus qu’en bas, dis-je.

— C’est bien ça ! D’un côté comme de l’autre, ils nous

tiennent !

62

— Qu'aimeriez-vous faire si vous aviez le choix !

— Je vous attendais là ! s’écria le spectre, avec un

accent de triomphe. Vous me demandez d’établir un plan.

Mais cela regarde la Direction ! C’est à eux de trouver

quelque chose qui ne nous embête pas. C’est leur boulot.

Pourquoi devrions-nous le faire à leur place? C’est

justement là que les curés et les moralistes ont mis les

choses à l’envers. Ils passent leur temps à nous demander

de nous transformer. Mais si ceux qui tiennent la queue

de la poêle sont aussi habiles et puissants qu’on nous le

dit, pourquoi ne sont-ils pas capables de trouver quelque

chose qui plaise à leur public ? Au lieu de cela, ils nous

servent des idioties, comme de nous inviter à devenir plus

durs, de sorte que l’herbe ne nous blesse plus les pieds.

Que diriez-vous si, par exemple, vous vous trouviez dans

un hôtel où les œufs seraient détestables ? Vous allez vous

plaindre au patron ; et celui-ci, au lieu de s’excuser et de

changer de crémier, vous dit d’essayer quand même, en

vous assurant qu’avec le temps vous arriverez à aimer les

œufs pourris. »

Et après un moment de silence : «Bon, je m’en vais.

M’accompagnez-vous ?

— S’il faut vous en croire, je ne vois pas grand intérêt

à aller où que ce soit», dis-je. — Je me sentais très

déprimé. « Et puis, ici au moins, il ne pleut pas.

— Pas pour le moment, reprit mon Fantôme Blasé,

mais je n’ai jamais vu un seul de ces matins ensoleillés

qui ne tourne pas un peu plus tard à la pluie. Et quand il

pleut, fichtre ! Y avez-vous pensé ? Avec le genre d’eau

qu’on a ici, la moindre goutte vous percera comme une

balle de mitrailleuse. C’est leur manière à eux de

63

plaisanter. Ils commencent par nous offrir un terrain sur

lequel nous ne pouvons pas marcher et une eau que nous

ne pouvons pas boire ; puis ils font de nous une passoire.

Mais *moi,* ils ne m’auront pa$ comme ça ! »

Sur ce, il disparut.

Je restai un moment assis sur une pierre, au bord de la

rivière, avec le sentiment d’être plus misérable que je ne

l’avais jamais été dans toute ma vie. Jusqu’ici la pensée

ne m’était pas venue de douter des intentions des Etres

Opaques qui étaient venus à nous, ni de mettre en

question la bonté essentielle de leur pays, même si c’était

un pays où je ne pourrais vivre longtemps. C’est vrai que

l’idée m’avait effleuré que s’ils étaient tous aussi

bienveillants que l’un ou l’autre d’entre eux avaient paru

l’être, ils auraient bien dû faire quelque chose pour

secourir les habitants de la Ville ; quelque chose de plus

que de venir à leur rencontre dans la plaine.

Maintenant, une terrible explication surgissait dans

mon esprit. Et s’ils n’avaient jamais eu l’intention de

nous faire du bien? Et si tout ce voyage n’avait été

arrangé que pour leur permettre de se moquer de nous ?

Le souvenir d’horribles mythes, de redoutables croyances

s’agitait dans mon cerveau. Je me rappelais comment les

dieux avaient puni Tantale. Je songeais à ce passage de

l’Apocalypse dans lequel il est dit que la fumée de l’enfer

ne cesse jamais de monter sous le regard des esprits

bienheureux\*. Je me souvenais de ce pauvre Cowper\*\*,

65

qui avait rêvé qu’après tout il n’était pas voué à la

perdition; sachant aussitôt que ce rêve n’était qu’illusion,

il affirma :

*Ce sont là les flèches les plus acérées de son carquois.*

Et ce que le Spectre Blasé m’avait dit de la pluie était

parfaitement vrai. De simples gouttes de rosée tombant

d’une branche m’auraient mis en pièces. Je n’avais pas

pensé à cela auparavant, et j’aurais pu aisément m’aven­

turer parmi les gouttelettes que la chute d’eau faisait

gicler autour d’elle.

Le sentiment d’un péril imminent, qui ne m’avait pas

quitté depuis ma sortie du bus, s’empara soudain de moi

avec une urgence accrue. Je jetai un regard circulaire sur

les arbres, les fleurs, la cataracte douée de la parole :

toutes ces choses avaient pris un aspect menaçant,

insupportable. Des insectes brillants voletaient de-ci de-là,

rapides comme des flèches. S’il prenait à l’un d’eux la

fantaisie de se lancer contre mon visage, ne passerait-il

pas au travers? S’il se posait sur ma tête, n’allais-je pas

être écrasé sous son poids? J’entendais la peur me

souffler : « Ta place n’est pas ici ! » Et puis, il y avait les

lions...

Bien que n’ayant pas en tête de plan bien défini, je me

levai et, m’éloignant de la rivière, je me dirigeai vers un

endroit où les arbres avaient poussé plus serrés. Je n’étais

pas complètement décidé à rejoindre le bus, mais je

voulais tout au moins éviter les endroits découverts. Si

j’avais seulement l’ombre d’une preuve qu’il était possi­

ble à un Fantôme comme moi de rester -r- que ce choix

offert n’était pas une cruelle comédie —, je ne partirais

pas.

Entre-temps, je poursuivis mon chemin, posément,

66

mais en me tenant toujours sur mes gardes. Au bout

d’une demi-heure de marche, je parvins à une petite

clairière au centre de laquelle avait poussé quelques

buissons. Je m’arrêtai un moment, me demandant si

j’allais me risquer à la traverser, quand je m’aperçus que

je n’étais pas seul.

Un spectre s’avançait en clopinant, aussi vite qu’il

pouvait le faire sur ce sol raboteux. De temps en temps, il

jetait un regard par-dessus son épaule, comme s’il avait

été poursuivi. Je vis bientôt que cela avait été une femme,

et une femme élégamment vêtue; mais, dans la lumière

indécise du matin, l’ombre de ses parures prenait des

reflets sinistres. Elle se dirigeait vers les buissons, mais

ne put réussir à pénétrer dans cette masse dure de tiges et

de feuilles. Elle se pressa cependant tout contre, semblant

croire qu’elle s’était ainsi mise à l’abri.

Au bout d’un moment, un pas se fit entendre, et je vis

apparaître un des Etres Lumineux. Comme ses congénè­

res, il faisait résonner le sol en marchant, ce qui n’était

pas notre cas à nous autres fantômes.

« Allez-vous-en ! glapit le Spectre Féminin. Allez-vous-

en ! Ne comprenez-vous pas que je veux être seule ?

— Mais vous avez besoin- de moi, fit F Etre Opaque.

— S’il vous restait la moindre trace de délicatesse,

vous ne me poursuivriez pas ainsi ! Je n’ai pas besoin

d’aide. Je veux qu’on me laisse seule. Partez ! Vous savez

bien que je ne peux pas marcher assez vite sur ces affreux

piquants pour vous éviter. C’est abominable de votre part

de profiter de l’avantage que vous avez sur moi.

— Oh, pour ça, il ne faut pas vous inquiéter : vous

serez bientôt en mesure de marcher normalement. Mais

vous avez pris la mauvaise direction. C’est vers les

67

montagnes qu’il faut aller. Vous pouvez compter sur moi.

Je ne peux pas vous porter complètement, mais vous

n’aurez presque pas à peser sur vos pieds, et ceux-ci vous

feront souffrir de moins en moins à chaque pas.

— Vous savez bien que je n’ai pas peur de souffrir.

— Alors, quoi ?

— Vous ne comprenez donc *rien ?* Croyez-vous sérieu­

sement que je puisse aller vivre comme ça, parmi ces

gens-là ?

— Pourquoi pas ?

— Je ne serais jamais venue si j’avais su que vous

étiez tous habillés comme ça.

— Mais, amie, je ne suis pas habillé du tout !

— Ce n’est pas cela que je veux dire. Allez-vous-en !

— Mais ne pouvez-vous pas me dire pourquoi ?

— Si vous ne voulez pas comprendre, je perds mon

temps à essayer de vous expliquer. Comment puis-je

aller, telle que je suis, me mêler à des gens qui ont de

vrais corps, des corps opaques ? Ce serait pire que de me

montrer en public, sur la terre, sans rien sur moi. Penser

que tout le monde pourrait me percer du regard !

— Ah ! je comprends. Mais, vous savez, nous étions

tous un peu fantomatiques quand nous sommes arrivés.

Cela ne dure pas. Venez seulement et essayez.

— Mais ils vont me *voir!*

— Qu’est-ce que cela fait?

— J’aimerais mieux mourir.

— Mais vous êtes déjà morte ! Il serait vain de tenter

de recommencer. »

Le spectre fit entendre un son, mi-sanglot, mi-soupir :

« Je voudrais n’être pas née ! Pourquoi donc sommes-nous

nés?

68

— Pour un bonheur infini, répliqua F Esprit. Il vous

appartient d’y entrer quand vous voudrez.

— Mais, je vous l’ai dit, ils vont me *voir.*

— Dans une heure d’ici, vous ne vous en soucierez

plus. Un jour de plus, et vous en rirez. Ne vous rappelez-

vous pas que sur la terre il y avait des boissons trop

chaudes pour qu’on y mît le doigt? Et pourtant vous

arriviez sans peine à les avaler. Il en va de même de la

honte. Si vous l’acceptez, si vous videz la tasse jusqu’au

fond, vous trouverez la boisson très nourrissante. Mais

essayez d’en faire autre chose, elle vous échaudera.

— Voulez-vous vraiment dire... ? » Mais elle n’acheva

pas sa phrase.

Ce fut pour moi un moment de tension intense. Je

sentais que ma propre destinée était suspendue à sa

réponse. Je serais bien tombé à ses pieds pour la supplier

de se rendre.

« Oui, répéta F Esprit. Venez, essayez ! \*

On aurait pu croire que la pauvre femme obéissait. Elle

esquissait déjà un mouvement. Mais soudain elle s’écria :

« Non, je ne peux pas ! Je vous dis que je ne peux pas !

Pendant que vous parliez, j’ai cru un moment... Mais

quand il a fallu... Vous n’avez pas le droit de me

demander pareille chose. C’est répugnant ! Si je le faisais,

je ne me le pardonnerais jamais ! Jamais ! Et ce n’est

vraiment pas juste, on aurait dû nous avertir. Je ne serais

jamais venue. Et maintenant, s’il vous plaît, partez !

— Amie, pourriez-vous, rien qu’un petit instant,

penser à autre chose qu’à vous-même ?

— Je vous ai déjà répondu», soupira-t-elle d’un ton

froid, mais où l’on sentait encore des larmes.

«Dans ce cas, il n’y a plus qu’une solution», fit

69

posément l’Esprit; et, à ma grande surprise, il emboucha

une trompe et se mit à souffler dedans.

Je dus me boucher les oreilles. La terre tremblait, toute

la forêt s’agitait convulsivement. Je suppose qu’il y eut

ensuite une pause, même si je n'en fus pas vraiment

conscient. Puis j’entendis un bruit de sabots, lointain

d’abord, puis se rapprochant avant même que j’eusse pu

l’identifier; si proche enfin que je cherchai des yeux un

endroit où je pourrais me mettre en sûreté.

Je n’en avais pas trouvé encore, que le danger était

déjà là. Un troupeau de licornes arrivait au galop, faisant

un bruit de tonnerre. La plus petite d’entre elles avait

vingt-sept coudées de haut. Elles étaient blanches comme

des cygnes, mais il y avait des lueurs rougeâtres dans

leurs yeux et autour de leurs naseaux, et leurs cornes

avaient des reflets indigo. Je crois entendre encore les

mottes humides qui giclaient sous leurs sabots, les

broussailles qui s’écrasaient, le bruit qu’elles faisaient en

s’ébrouant et en hennissant. De temps en temps elles

faisaient une ruade et donnaient de la corne, simulant le

combat. Simple répétition, sans doute, mais en vue de

quelle bataille ?

J’entendis la femme-fantôme pousser un cri de terreur;

Elle fit, je crois, un bond en avant, et peut-être se

dirigea-t-elle vers l’Esprit, mais je n’en suis pas sûr. Mes

nerfs, en effet, avaient lâché, et je me sauvai, sans

prendre garde, cette fois, à l’âpreté du sol sur lequel je

marchais et sans oser m’arrêter une seconde.

Je n’ai jamais su comment l’entrevue s’était terminée.

«Où allez-vous ?», demanda une voix dotée d’un fort

accent écossais.

Je m’arrêtai et regardai. Le bruit que faisaient les

licornes s’était depuis longtemps éteint, et ma fuite

m’avait conduit en terrain découvert. Je pouvais voir les

montagnes, caressées par l’éclat immobile d’un soleil qui

n’en finissait pas de se lever. A l’avant-plan, deux ou

trois pins dressaient leur silhouette élégante sur un tertre

parsemé de roches lisses et couvert de bruyère.

Sur une de ces pierres était assis un homme de haute

taille, presque un géant, barbu à souhait.

Il ne m’était pas encore arrivé de regarder en face un

des Etres Opaques. Maintenant que je le faisais, je

découvrais qu’on pouvait avoir à leur égard une sorte de

double vision. D’une part, j’apercevais un dieu trônant

dans tout l’éclat de sa majesté, un être sans âge dont

l’esprit pesait sur le mien comme un lingot d’or pur; et,

en même temps, j’avais sous les yeux un vieillard à la

peau tannée, peut-être un ancien berger; un de ces

hommes que les touristes prennent pour des simples parce

qu’ils sont droits et honnêtes, et que leurs voisins

qualifient de malins pour la même raison. Ses yeux

71

avaient cette acuité du regard que donne l’habitude de

contempler de vastes étendues, et il me semblait deviner

sur son visage les rides qui l’avaient marqué autrefois,

avant que la nouvelle naissance les eût noyées dans un

bain d’immortalité.

«Je... je n’en sais trop rien, dis-je.

— Alors, venez vous asseoir et faisons un brin de

causette. » Et il me fit place auprès de lui.

« Je n’ai pas l’honneur de vous connaître, dis-je,

m’installant sur la pierre à côté de lui.

— Je m’appelle George. George Mac-Donald\* ».

— Comment ! c’est vous ! m’écrié-je. Dans ce cas, vous

’ allez pouvoir me dire tout. Vous, du moins, vous ne me

tromperez pas. »

Et, supposant que cet élan de confiance avait besoin

d’explication, j’essayai de dire à mon interlocuteur, avec

un tremblement dans la voix, tout ce que ses livres

avaient été pour moi. Je lui rapportai comment, me

trouvant par un froid après-midi d’hiver à Leatherhead

Station —j’avais alors seize ans—,j’y fis l’acquisition

d’un exemplaire de *Phantastes,* et comment ce livre avait

été pour moi ce qu’avait été pour Dante l’apparition de

Béatrice : « Ici commence la vie nouvelle\*\*. »

Je lui confessai que cette vie était longtemps restée

pour moi dans le domaine de l’imagination, et avec quelle

lenteur et combien de réticences je finis par admettre que

la foi chrétienne de l’auteur avait avec elle autre chose

qu’une relation accidentelle. Il se dégageait de ses livres

un parfum que j’avais goûté particulièrement, tout en me

refusant longtemps à lui donner son vrai nom; car, ce

parfum, c’était celui de la sainteté.

A ce moment, il mit sa main sur la mienne et m’arrêta.

72

« Mon fils, dit-il, ta sympathie — toute sympathie — est

pour moi d’un prix inestimable. Mais — et ici il se

montrait bien Ecossais — nous pouvons gagner un temps

précieux si je te dis que tous ces détails concernant ta vie

privée me sont déjà familiers. J’ai pu d’ailleurs remarquer

que ta mémoire manquait de fidélité par rapport à certains

d’entre eux.

« Oh ! » dis-je, et je devins silencieux.

«Tu avais commencé à parler de choses plus utiles.

— Pardonnez-moi, Monsieur, je l’avais presque ou­

blié ! Je ne suis plus inquiet maintenant, mais je reste

curieux de recevoir la réponse à mon problème. C’est au

sujet de tous ces fantômes. Est-ce que certains d’entre

eux restent vraiment ici? Le peuvent-ils seulement?

Est-ce un vrai choix qui leur est offert? Et comment se

fait-il qu’ils soient ici?

— N’as-tu jamais entendu parler du *refrigerium?* Un

homme comme toi a dû rencontrer ce mot chez Prudence,

à moins que ce ne soit chez Jeremy Taylor\*.

— Ce mot me dit quelque chose, mais je crains bien

d’avoir oublié ce qu’il signifie.

— Il veut dire que les damnés ont des vacances ; des

excursions, quoi?

— Des excursions dans *ce* pays-ci ?

— Pour ceux qui le veulent, oui ! Naturellement, la

plupart de ces idiots n’y tiennent pas. Ils préfèrent un

petit voyage de retour à la terre. Ils y vont donc et jouent

toutes sortes de tours à ces pauvres femmes plus ou moins

déséquilibrées que vous appelez médiums. Ou bien ils

revendiquent la propriété de telle ou telle maison qui fut

effectivement la leur autrefois, et cela en fait ce qu’on

appelle une maison hantée. Ou bien, ils espionnent leurs

73

enfants. Ou, encore, les Fantômes Littérateurs traînent

dans les bibliothèques pour voir si on lit encore leurs

livres.

— Mais s’ils viennent ici, peuvent-ils vraiment rester?

— Oui, certainement. Tu dois avoir entendu dire que

ce fut le cas de l’empereur Trajan\*.

— Je ne comprends pas. Le jugement n’est-il pas

irréversible? Y a-t-il réellement une voie qui mène de

FEnfer au Paradis?

— Cela dépend du sens que l’on donne aux mots. Si

ceux dont nous parlons abandonnent la Ville grise que tu

sais, elle n’aura pas été pour eux l’Enfer; pour tous ceux

qui en repartent elle n’aura été que le Purgatoire. Mais je

crois que tu ferais mieux de ne pas appeler Paradis

l’endroit où nous sommes. Je veux dire : ce n’est pas ici

le Paradis profond». Il eut un sourire. « Appelle-le, si tu

veux, la Vallée de l’ombre de la Vie ! Toutefois, pour

ceux qui décident de rester, ç’aura été dès le début le

Paradis. De même, on peut dire de ces rues sales et

tristes, dans la Ville, en-bas, qu’elles sont la Vallée de

l’ombre de la Mort. Mais pour ceux qui y restent, la Ville

aura été l’Enfer dès le commencement. »

Il dut lire l’étonnement sur mon visage, car aussitôt il

continua : « Mon fils, dit-il, dans l’état où tu te trouves

maintenant, tu ne peux pas comprendre encore ce qu’est

l’éternité. Quand Anodos eut jeté un regard par la porte

entrouverte des Immortels, il ne put rien redire de ce qu’il

avait vu. Mais tu peux t’en faire une idée en te disant que

le bien et le mal, lorsqu’ils ont atteint leur plein

accomplissement, ont un impact pour ainsi dire rétrospec­

tif. Ce n’est pas seulement cette vallée où nous sommes,

74

mais aussi leur passé terrestre qui aura été le Ciel pour

ceux qui sont sauvés. Et pour ceux qui se perdent, l’Enfer

n’est pas limité à cette Ville où règne un crépuscule

perpétuel. C’est toute leur vie sur Terre qui aura été pour

eux, déjà, un enfer. C’est sur ce point que les mortels se

méprennent. Aux prises avec quelque souffrance, ils

disent : « Aucun bonheur futur ne pourra lui faire

contrepoids ! » Ils ne savent pas que le ciel, une fois

atteint, fait son œuvre à rebours et transforme en gloire

cette détresse. Inversement, d’un plaisir coupable, ils

disent : « Que seulement j’obtienne ceci, et j’en accepte

d’avance les conséquences. » Ils ne se rendent pas compte

que le châtiment futur va s’inscrire dans le présent et

pénétrer de son amertume le fruit défendu.

« Tout cela se produit dès avant la mort. Chez l’homme

de bien, le passé se transforme, de sorte que ses péchés

pardonnés et le souvenir de ses peines prennent un goût

de ciel. Chez le méchant, le passé se conforme à sa

méchanceté et ne contient que tristesse. Et voilà pour­

quoi, quand à la fin des temps le soleil se lèvera ici et, que le

crépuscule fera place, là-bas, à la nuit noire, les bénis de

Dieu diront : « Nous n’avons jamais vécu ailleurs qu’au

Paradis !» ; et ceux qui seront perdus à jamais : « L’Enfer,

nous y avons toujours été ! » Et tous auront raison.

— C’est bien dur, cela, Monsieur !

— Comprends-moi bien ! Je veux dire que là sera le

sens profond de leurs paroles. Mais les damnés pourront,

bien entendu, s’exprimer en termes différents. Tel dira

que, à tort ou à raison, il a toujours servi son pays. Tel

autre qu’il a tout sacrifié à son art. Certains prétendront

qu’on ne leur a jamais rendu justice. D’autres, que, grâce

à Dieu, ils se sont toujours souciés de leur petite

75

personne. Presque tous, enfin, qu’ils ont au moins été

loyaux avec eux-mêmes.

— Et les sauvés ?

— Ah! les sauvés... Eh bien, ce qui leur arrivera, je

crois qu’on peut le décrire comme l’opposé d’un mirage.

Ce qui leur aura paru être une « vallée de larmes »

deviendra pour eux, lorsqu’ils regarderont en arrière, un

puits de bénédiction ; et là où l’expérience terrestre ne

leur avait révélé que déserts arides, c’est d’étangs pleins

de fraîcheur que leur mémoire gardera le souvenir.

— Ceux-là ont donc raison qui disent que le Ciel et

l’Enfer ne sont que des états d’esprit?

— Halte là, mon ami, ne blasphème pas ! L’Enfer,

oui, est un état d’esprit : tu n’as jamais rien dit de plus

vrai. Inversement, on pourrait dire que tout état d’esprit

limité à lui-même, tout cloisonnement dans lequel

s’enferme la créature est, en définitive, l’Enfer. Mais il

n’en va pas de même du Ciel. Celui-ci est *la* Réalité.

Tout ce qui est pleinement réel est céleste. Car tout ce qui

peut être ébranlé sera ébranlé, et seul l’inébranlable

demeurera.

— Mais a-t-on encore le choix après la mort? Mes

amis catholiques en seraient surpris, car, pour eux, les âmes

du purgatoire sont déjà, en fait, sauvées. Et mes amis

protestants ne seraient pas davantage satisfaits, car, dans

leur pensée, l’arbre se couche du côté où il tombe.

— Les uns et les autres peuvent avoir raison. Ne

t’embarrasse pas de pareilles questions. Tu ne pourras

comprendre parfaitement la relation entre choix et temps

que lorsque tu auras dépassé ces deux termes. Et si on t’a

amené ici, ce n’est pas pour t’aider à satisfaire ta

curiosité. Ce qui importe pour toi, c’est de saisir la nature

76

du choix à faire, et d’assister à celui que font les

nouveaux arrivants.

— Sans doute, dis-je ; mais cela même demande

explication. Que choisissent donc, en fait, ceux qui

décident de rentrer (et jusqu’ici, je n’en ai pas vu

d’autres) ? Comment pewvenr-ils faire ce choix ?

— Milton avait raison. Le choix d’une âme qui se perd

peut être exprimée sous cette forme :

*Mieux vaut régner en enfer que de servir au ciel! \**

Il y a toujours quelque chose qu’ils veulent à tout prix

garder, fût-ce au prix de la plus grande misère. Il y a

toujours quelque chose qui leur paraît préférable à la joie ;

autrement dit à la réalité. C’est l’enfant gâté qui aime

mieux manquer un jeu et être privé de souper que de

demander pardon et de retrouver l’amitié des siens. Chez

un enfant, on appelle cela de la bouderie. Chez l’adulte,

on a le choix entre une foule de mots à effet. On parle de

la noble colère d’Achille, de la rigueur superbe de

Coriolan. Ou bien c’est une juste revanche, ou le mérite

insulté, le respect qu’on doit avoir pour soi-même, la

grandeur tragique, la juste fierté, que sais-je encore?

— Et personne ne se perd pour des vices moins

reluisants? Par exemple, l’ordinaire sensualité?

— Il y en a sans doute. Disons que le sensuel

commence par chercher un plaisir réel, quoique limité. Sa

faute est assurément la moindre de toutes. Mais un temps

vient où le plaisir diminue de plus en plus, tandis que le

désir, lui, s’exacerbe toujours davantage. Celui qui en

devient l’esclave sait qu’il n’obtiendra jamais une vraie

joie de cette manière ; pourtant il tient plus à son insatiable

convoitise qu’à la joie même, et ne prétend pas qu’on la

lui enlève. Il se battrait à mort, s’il le fallait, pour la

77

garder. Il voudrait pouvoir se gratter, mais, ne le pouvant

plus, il aime encore mieux sentir la démangeaison que

d’être guéri. »

Mon maître resta silencieux durant quelques minutes,

puis il reprit :

« Comme tu le verras, le choix peut revêtir des formes

innombrables. Il en est dont on aurait à peine l’idée sur la

terre... Nous avons eu ici, il n’y a pas bien longtemps,

quelqu’un qui est reparti. On l’appelait Sir Archibald.

Durant sa vie terrestre, le problème de la survie avait

formé son unique centre d’intérêt. Il avait écrit là-dessus

assez de livres pour en remplir tout un rayon. Il avait

abordé la question en philosophe, mais, bientôt s’était

orienté vers la recherche psychique. C’était devenu sa

seule préoccupation : il faisait de l’expérimentation,

donnait des conférences, dirigeait une revue. Il voyageait,

aussi, pour dénicher d’étranges histoires chez les lamas

thibétains, ou pour receyoir l’initiation dans des confré­

ries de l’Afrique centrale. Des preuves, encore des

preuves, et toujours plus de preuves, voilà ce qu’il lui

fallait. S’il lui arrivait de rencontrer quelqu’un qui

s’intéressât à autre chose, il en était exaspéré.

« Au cours d’une de vos guerres, il s’attira des ennuis

en poussant les gens à mettre bas les armes. Cette guerre,

disait-il, engloutissait des sommes folles qui auraient pu

être employées plus utilement pour la recherche.

« Son heure vint enfin. Notre homme mourut et arriva

un jour ici. Rien, absolument rien, ne l’aurait empêché de

rester et d’aller jusqu’aux montagnes. Mais pensez-vous

qu’il sut en profiter ? Non ! Le pays n’avait pour lui aucun

attrait. Tout le monde, ici, avait déjà «survécu».

Personne ne s’intéressait le moins du monde à la

78

question. Il ne restait rien à démontrer; ce qui avait

rempli sa vie n’avait plus de raison d’être. Naturellement,

il lui aurait suffi de reconnaître qu’il s’était trompé et

qu’il avait pris les moyens pour la fin, de rire une bonne

fois de lui-même, et il aurait pu repartir à zéro, comme

un petit enfant, et entrer dans la joie. Mais il n’en fit rien.

La joie, cela ne l’intéressait pas. Finalement, il est

reparti.

— Fantastique ! murmurai-je.

— Tu crois? répliqua mon instructeur en me lançant

un regard perçant. Cette histoire te concerne plus que tu

ne le penses. Il y a eu avant nous des hommes qui ont mis

tant de zèle à prouver l’existence de Dieu qu’ils en sont

venus à ne plus se soucier de Dieu lui-même, comme si

celui-ci n’avait rien d’autre à faire que *d'exister* ! D’autres

se sont employés si totalement à propager le christianisme

qu’ils n’ont plus eu une seule pensée pour le Christ.

« Bon sang ! On voit aussi cela dans d’autres domaines.

N’as-tu jamais entendu parler d’un amateur de livres si

préoccupé de premières éditions et de dédicaces qu’il en

aurait perdu la capacité de lire aucun livre? Ou d’un

organisateur d’œuvres de charité qui aurait perdu tout

sentiment de charité ? Nous avons là le plus sournois de

tous les pièges. »

Voulant changer de sujet, je demandai pourquoi les

Etres Opaques, remplis comme ils sont d’amour pour les

autres, ne descendent pas jusqu’en Enfer pour en faire

sortir les fantômes. Pourquoi donc se contentent-ils de les

rencontrer ici, dans la plaine? On attendrait d’eux une

charité plus militante.

« Tu comprendras mieux cela, me dit-il, peut-être

même avant de te remettre en route. Dans l’intervalle, je

79

dois te dire que nos gens ont fait plus pour les fantômes

que tu ne peux le mesurer. Chacun de nous ne vit que

pour progresser toujours davantage à l’intérieur du massif

montagneux. Or chacun a interrompu son voyage et

parcouru à rebours d’incommensurables distances pour

redescendre ici et tenter de sauver l’un ou l’autre

fantôme. C’est, bien sûr, pour nous une joie de le faire ;

mais tu n’as pas le droit de nous reprocher de ne faire *que*

cela. Il serait d’ailleurs vain d’aller plus loin, même si

nous le pouvions. L’homme sain d’esprit ne saurait se

rendre utile à un fou si, pour l’aider, il se rendait fou

lui-même.

— Mais qu’en est-il de ces pauvres spectres qui ne

prennent jamais le bus ?

— Tous ceux qui le désirent le prennent. Ne crains

rien ! Il n’existe, en fait, que deux sortes de gens : ceux

qui disent à Dieu : « Que ta volonté soit faite ! », et ceux à

qui Dieu se résout finalement à dire : « Que *ta* volonté

soit faite ! » Tous ceux qui sont en Enfer ont choisi d’y

être. Sans ce choix personnel, il n’y aurait pas d’Enfer.

Une âme qui désire la joie avec sérieux et constance ne

manquera jamais de l’atteindre. Quiconque cherche,

trouve. A ceux qui frappent il sera ouvert. »

Nous fûmes soudain interrompus par la voix aigre d’un

spectre qui parlait avec une rapidité vertigineuse. Nous

nous retournâmes pour le voir. C’était une vieille femme

en conversation — si l’on peut dire ! — avec un des Etres

Opaques. Elle était si occupée de son discours qu’elle ne

remarquait pas notre présence... De temps en temps,

l’Esprit essayait de placer un mot, mais il n’y parvenait

pas.

« Ah, mon cher, disait-elle, j’ai eu bien des ennuis ! Je

80

me demande comment j’ai pu arriver jusqu’ici. Je devais

venir avec Elinor Stone, et nous nous étions donné

rendez-vous au coin de Sink Street. Je le lui avais dit en

termes bien clairs — car je sais comment elle est ! et si je

ne lui ai pas dit cent fois, je ne lui ai pas dit une seule

fois ! — que je ne voulais pas la retrouver devant cette

affreuse maison pour femmes de Marjoribanks, surtout

après la manière dont elle m’a traitée ! C’est bien là une

des choses les plus affreuses qui me soient arrivées. Je

mourais d’envie de te le dire, parce que j’étais sûre que tu

me donnerais raison. Non, attends un moment, mon cher,

laisse-moi te dire. J’ai essayé de vivre avec elle, quand je

suis arrivée, et tout était bien réglé : elle devait faire la

cuisine, et moi je devais m’occuper de la maison ; et je

croyais vraiment que j’allais être enfin tranquille après

tout ce que j’avais souffert. Mais non, elle avait

complètement changé. Elle était devenue férocement

égoïste, sans l’ombre de sympathie pour personne sinon

pour elle-même, et comme je lui ai dit : Je crois, moi,

que j’ai droit à un peu d’égards. Toi, au moins, tu as

vécu ta vie jusqu’au bout, tandis que moi je n’aurais pas

dû arriver ici avant des années et des années... Mais,

j’oublie : tu ne sais pas ! On m’a assassinée : oui, tout

simplement, assassinée; cet homme n’aurait jamais dû

m’opérer, je serais encore en vie aujourd’hui. Mais on

m’a affamée, dans cet odieux hôpital, où personne n’est

jamais venu s’occuper de moi et... »

La voix geignarde, monotone, s’éteignit peu à peu,

tandis que la femme s’éloignait, toujours accompagnée

par la lumineuse patience qui marchait à ses côtés.

«Qu’est-ce qui t’inquiète, mon fils?», demanda mon

interlocuteur.

81

— C’est que, à mon sens, Monsieur, cette malheu­

reuse créature n’est pas du genre à devoir seulement

risquer de perdre son âme. Elle n’est pas méchante. Ce

n’est qu’une vieille femme sotte et bavarde, qui a pris

l’habitude de ronchonner à tout propos. Je pense qu’avec

un peu de gentillesse, du repos et un petit changement,

cela s’arrangerait.

— C’est bien ce qu’elle a été autrefois, en effet, et

c’est peut-être ce qu’elle est encore. En ce cas, elle peut

certainement guérir. Mais toute la question est de savoir

si, maintenant, c’est encore une ronchonneuse.

— J’aurais cru que cela ne faisait aucun doute !

— Tu ne m’as pas compris. Ce qu’on peut se

demander, c’est si elle est une ronchonneuse, ou si elle

n’est plus qu’un ronchonnement. S’il y a véritablement ne

fût-ce que la trace d’une vraie femme derrière ce

ronchonnement, on peut la ramener à la vie. S’il reste au

moins une petite étincelle sous les cendres, nous souffle­

rons dessus jusqu’à ce que le tas tout entier soit redevenu

rouge et incandescent. Mais s’il n’y a plus que des

cendres, nous n’allons pas nous les souffler éternellement

dans les yeux. Il ne reste plus qu’à les balayer.

— Mais comment peut-il y avoir un ronchonnement

sans quelqu’un qui ronchonne?

— Tu vois, toute la difficulté pour comprendre

l’Enfer, c’est que la chose à comprendre ressemble

tellement à Rien! Tu dois pourtant en avoir fait l’expé­

rience : on commence avec une humeur ronchonneuse,

mais on ne s’y est pas identifié, et peut-être garde-t-on un

œil critique. Aux heures sombres, tu as pu vouloir cette

humeur, la faire tienne. Et après, tu peux te repentir et en

sortir. Mais le jour peut venir où tu en es devenu

82

incapable. Alors, il n’y aura plus de *toi* pour te reprocher

ton mauvais caractère, ni même pour y prendre plaisir,

mais seulement ce ronchonnement intarissable continuant

tout seul comme une mécanique.

« Mais, viens ! Tu es ici pour regarder et écouter.

Prends mon bras. Nous allons faire un petit tour. »

J’obéis. M’appuyer sur le bras d’un plus vieux que moi

était une expérience qui me ramenait au temps de mon

enfance. Avec ce secours, je trouvai la marche tolérable.

A tel point que je me flattai d’avoir déjà les pieds plus

fermes, jusqu’au moment où un regard jeté sur ces

pauvres choses transparentes me persuada que je devais

toute ma facilité au bras puissant de mon vieux maître.

Fut-ce aussi en raison de cette présence que mes sens

me semblèrent avoir reçu un stimulant ? Je remarquai des

senteurs qui jusqu’ici m’avaient échappé, et le pays

revêtit à mes yeux une nouvelle beauté. Partout il y avait

de l’eau, et des fleurs minuscules frémissaient sous la

brise matinale. Au loin, dans les bois, j’aperçus des

chevreuils qui jetaient un regard furtif, et, une fois, une

panthère au poil luisant vint ronronner à deux pas de mon

compagnon. Nous vîmes aussi bon nombre de fantômes.

Parmi eux, un Spectre Féminin me parut le plus digne

de pitié. Ce qui l’affectait était à l’opposé de la crainte

qui avait arrêté l’autre, cette femme qu’avaient effrayée

les licornes. Celle-ci semblait n’avoir pas conscience de

son apparence fantasmagorique. Plus d’un, parmi les

Etres Opaques, essaya de lui parler, et je n’arrivai pas

tout de suite à saisir son comportement à leur égard. Elle

semblait se contorsionner, tenter de faire prendre à son

visage aux traits indistincts et à son corps évanescent des

attitudes incompréhensibles. Finalement, j’en arrivai à

83

cette conclusion — invraisemblable en apparence —

qu’elle se croyait encore capable de séduire ceux qui

l’approchaient et que c’était bien là ce qu’elle tentait de

faire. Elle était, on le voyait bien, incapable de concevoir

une conversation qui ne tendît pas à ce but. Un cadavre a

demi décomposé se serait dressé dans son cercueil, aurait

enduit de rouge à lèvres ses gencives dénudées et se serait

efforcé de flirter, que le spectacle n’aurait pas été plus

effroyable.

Finalement elle grommela : « Stupides créatures ! » et

s’en retourna vers le bus.

Cette petite scène m’incita à demander à mon maître ce

qu’il pensait de l’affaire des licornes. « Le coup a

peut-être réussi, me dit-il. Tu as sûrement compris qu’il

voulait l’effrayer. Non que cette peur elle-même pût la

rendre moins « fantomale » ; mais cela pouvait la faire

sortir un instant d’elle-même, et, pendant cet instant-là, il

y avait peut-être une chance. J’en ai vu qui ont été sauvés

de cette façon. »

Nous rencontrâmes ensuite plusieurs fantômes qui

n’étaient venus si près du Ciel que pour parler de F Enfer

aux Etres Célestes. C’est là, en fait, parmi les visiteurs,

un des types le plus communs. D’autres qui, apparem­

ment, avaient été comme moi professeurs, voulaient à

tout prix donner des conférences sur le même sujet. Ils

avaient apporté de gros cahiers de notes, pleins de

statistiques et de cartes; l’un d’eux avait même un

appareil de projection. Certains cherchaient à raconter des

anecdotes concernant des pécheurs notoires de toutes les

époques, dont ils avaient fait la connaissance en bas.

Mais la plupart semblaient croire que le simple fait de

s’être ménagé à eux-mêmes une telle infortune leur

84

conférait une sorte de supériorité. « Vous avez mené une

vie trop protégée, disaient-ils d’un ton grondeur; vous ne

connaissez pas les désagréments de l’existence. Nous

allons vous instruire en vous citant des faits. » Comme si

leur seul propos en venant en ce lieu avait été de teinter le

Ciel de couleurs et d’images empruntées à l’Enfer. Et, à

en juger par ma propre connaissance du monde d’en-bas,

ils étaient tous aussi peu dignes de confiance les uns que

les autres, et tous aussi peu curieux du pays dont ils

venaient à peine de franchir le seuil. Ils repoussèrent tout

effort fait pour leur en apprendre quelque chose, et quand

ils virent que personne ne les écoutait, ils reprirent l’un

après l’autre le chemin du retour.

Ce besoin étrange de décrire l’Enfer ne représente que

la forme la plus inoffensive d’un travers tout à fait

commun parmi les fantômes : le désir d’étendre le

domaine de l’Enfer, de l’apporter matériellement, s’ils

l’avaient pu, jusque dans le Paradis. Il y avait parmi eux

des orateurs de carrefour qui, d’une voix grêle, susur­

rante, pressaient les Esprits Bienheureux de dénouer leurs

entraves, de fuir le bonheur dont ils étaient prisonniers,

d’abattre les montagnes de leurs propres mains et de

s’emparer du Ciel pour en faire leur propriété. L’Enfer

offrait pour cela sa coopération.

Il y avait les Fantômes Spécialistes de la planification.

Il fallait, selon eux, endiguer la rivière, couper les arbres,

tuer les animaux, construire un chemin de fer à crémail­

lère, faire disparaître cette herbe odieuse, cette mousse,

cette bruyère, et recouvrir le sol avec de l’asphalte.

Il y avait les Fantômes Matérialistes, qui cherchaient à

persuader les immortels qu’ils étaient dans l’illusion : il

85

n’y avait pas de vie après la mort, et tout ce qu’ils

voyaient était le résultat d’une hallucination.

Il y avait enfin des Fantômes Ordinaires — de vrais

fantômes : pleinement conscients de leur déchéance, ils

acceptaient de jouer le rôle traditionnel du revenant et

semblaient espérer faire peur à quelqu’un.

Ce désir pouvait-il être satisfait? Je n’en avais nulle

idée. Mais mon maître me fit souvenir que le plaisir

d’effrayer les autres n’est pas chose inconnue sur la terre.

Il me rappela le mot de Tacite : « Ils font peur, de peur

d’avoir peur\*. » Quand ce qui reste d’un être humain a

été réduit à l’état de spectre et peut se dire qu’il est

maintenant ce que toute l’humanité a toujours redouté :

une ombre glacée hantant les cimetières, cette horrible

chose qui ne peut pas exister et pourtant existe en quelque

manière; alors, terrifier les autres apparaît comme une

évasion. On cherche à fuir le sort auquel on a été voué, à

échapper à la crainte qu’inspirent les autres fantômes, à la

crainte qu’on a de soi-même. Car, avoir peur de soi, c’est

bien ce qu’il y a au monde de plus affreux.

Je vis pis encore : des caricatures de fantômes, qui

avaient à peine gardé une apparence humaine. Monstres

qui n’avaient pas reculé devant un voyage de plusieurs

milliers de kilomètres pour atteindre l’arrêt du bus et

parvenir ainsi au pays de l’Ombre de la Vie. Ils s’étaient

avancés en boitant sur l’herbe qui les torturait, unique­

ment pour cracher, dans une sorte d’extase de haine, leur

envie et — chose plus difficile encore à comprendre — le

mépris qu’ils avaient de la joie des autres. Le long

voyage qu’ils avaient fait leur paraissait peu de chose à

côté de la satisfaction qu’ils éprouvaient à pouvoir, face à

l’aurore étemelle, dire à ces petits saints, à ces cagots, à

86

I

1

■

|

I

ces faux dévots, à ces poseurs, à ces «possédants», tout

ce qu’ils pensaient d’eux.

« Comment se fait-il qu’ils soient ici ? demandai-je.

— J’en ai vu de cette sorte qui se sont convertis, me

répondit mon maître, alors que d’autres, dont on aurait pu

croire qu’ils étaient moins complètement condamnés, s’en

sont allés. Ceux qui haïssent la bonté sont parfois plus

proches d’elle que ceux qui n’en connaissent rien et

croient qu’ils la possèdent déjà.

« Mais, chut ! », me souffla soudain mon compagnon.

Nous nous trouvions près de quelques buissons derrière

lesquels se dessinait la silhouette de l’un des Etres

Opaques ainsi que celle d’un fantôme. Ils venaient

apparemment de se rencontrer. L’aspect du second

évoquait en moi un vague souvenir, mais j’eus bientôt fait

de m’apercevoir que je ne le connaissais pas autrement

que par des photos parues dans les journaux. C’était, en

fait, un artiste célèbre.

« Mon Dieu ! » murmura-t-il en lançant un regard

circulaire.

« Mon Dieu quoi? demanda l’Esprit.

— Que voulez-vous dire, “Mon Dieu quoi?”

— Dans notre grammaire, Dieu est un nom.

— Ah, oui, je vois ! Moi je voulais seulement dire :

Nom d’un chien ! ou quelque chose comme ça. Je

voulais... voyons! Tout cela, c’est... c’est... Enfin,

j’aimerais bien faire de cela un tableau.

— Si j’étais vous, je ne me préoccuperais pas de cela

pour le moment.

— Voyons ! Est-ce qu’on ne va pas avoir le droit de

continuer à peindre ?

— Il faut d’abord regarder.

87

— Mais c’est ce que j’ai fait ! J’ai vu ce que je désirais

voir. Mon Dieu ! Ce que je regrette de ne pas avoir

apporté mon matériel ! »

L’Esprit hocha la tête, et de sa chevelure jaillirent des

éclairs.

« Cette sorte de choses, dit-il, ne sert à rien ici.

— Que voulez-vous dire ?

— Quand vous faisiez de la peinture, sur terre, tout au

moins à vos débuts, c’était parce que vous aviez saisi

quelque reflet du Ciel dans un paysage terrestre. Et si vos

œuvres ont eu du succès, c’est qu’elles permettaient à

d’autres d’avoir, eux aussi, cette vision fugitive. Mais ici

vous êtes en présence de la Réalité. C’est d’ici que les

messages sont partis. Il est inutile de nous parler de ce

pays puisque nous y sommes et que nous le voyons.

J’ajoute que, nous autres, nous le voyons mieux que

vous.

— Il n’y aura donc jamais, ici, aucune raison de se

remettre à peindre ?

— Je ne dis pas cela. Quand vous serez devenu une

personne (ne vous inquiétez pas, nous avons tous eu à le

devenir), alors, il y aura des choses que vous verrez

mieux que quiconque. Vous voudrez alors nous en parler.

Mais vous n’en êtes pas encore là. Pour l’instant, ce que

vous avez à faire, c’est de voir. Venez et voyez. // est

sans bornes. Venez et nourrissez-vous. »

Il y eut un temps d’arrêt.

«Voilà qui sera délicieux», finit par dire le fantôme,

sans grande conviction.

« Venez donc ! » dit l’Esprit ; et il lui offrit son bras.

« Quand pensez-vous que je pourrai me remettre à

peindre ? »

88

L’Esprit éclata de rire. « Ne comprenez-vous donc pas

que vous ne le ferez jamais si vous continuez à ne penser

qu’à cela ?

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! si ce pays ne vous intéresse que dans la

mesure où il vous fournit des sujets de tableau, vous

n’apprendrez jamais à le voir.

— Mais c’est comme ça qu’un véritable artiste peut

s’intéresser au pays !

— Non pas ! Vous l’avez oublié : ce n’est pas ainsi

que vous avez commencé. La lumière a été votre premier

amour. Vous avez aimé peindre parce que vous vouliez

dire quelque chose de la lumière.

— Oh, il y a bien longtemps de cela ! Avec le temps,

tout cela change. Mais, j’en suis sûr, vous n’avez pas vu

les œuvres que j’ai réalisées plus tard. Plus on va, plus on

s’intéresse à la peinture pour elle-même.

— C’est tout à fait vrai. Moi aussi, j’ai dû me guérir

de cette déformation. Une vraie chausse-trape. L’encre,

les cordes de violon, les couleurs, on a besoin de tout

cela là-bas ; mais ce sont de dangereux excitants. Chaque

poète, musicien ou peintre passe peu à peu, sauf si la

grâce agit, de l’amour des choses qu’il s’efforce d’expri­

mer à l’amour de l’expression qu’il en donne. Jusqu’au

point où, au plus profond de l’Enfer, ce n’est plus Dieu

qui les intéresse, mais seulement ce qu’ils disent de Dieu.

Car, sachez-le bien, ça ne s’arrête pas à l’amour de l’art.

Ceux-là descendent toujours plus bas, pour ne plus

s’intéresser qu’à eux-mêmes et à leur renom.

— Je ne crois pas que ce qu’on pense de moi me

préoccupe beaucoup, répliqua l’autre avec raideur.

— Très bien ! Parmi nous, il n’en est guère qui aient

89

été entièrement quittes de ce genre de choses quand ils

sont arrivés. D’ailleurs s’il vous en reste quelque déman­

geaison, cela disparaîtra quand vous arriverez à la fontaine.

— Quelle fontaine ?

— Elle se trouve là-haut, dans les montagnes, entre

deux coteaux verdoyants. L’eau en est fraîche et pure.

Elle est un peu comme le Léthé. Quand on en a bu, on

perd à jamais tout sentiment de propriété à l’égard de ses

œuvres passées. On jouit de celles-ci, mais comme si

elles appartenaient à un autre, sans en éprouver ni orgueil

ni modestie.

— Fameux ! dit le spectre, sans enthousiasme.

— Allons ! Décidez-vous ! » fit l’Esprit. Et il aida

l’ombre à faire quelques pas clopinants dans la direction

de l’est.

«Je suppose, dit l’artiste, comme s’il se parlait à

lui-même, qu’il y aura là des gens intéressants à

rencontrer ?

— Ils le seront tous.

— Oh ! ah oui ! sans doute ! Mais je veux parler de

gens qui sont de notre bord : Claude Lorrain, par

exemple, ou Cézanne, ou...

— Vous les verrez tôt ou tard — s’ils sont là.

— Vous ne le savez donc pas ?

— Ma foi, non ! Je ne suis ici que depuis quelques

années. Il aurait fallu beaucoup de chances pour que je

les rencontre. Nous sommes tellement nombreux, ici !

— Pourtant, quand il s’agit d’hommes qui se sont

distingués, vous devez en avoir entendu parler.

— Mais ils ne sont pas plus distingués que n’importe

qui. Ne le comprenez-vous pas? La Gloire se répand en

tous indistinctement, et elle rejaillit de tous, comme la

90

lumière d’autant de miroirs. Mais, ce qui compte, c’est la

lumière.

— Voulez-vous dire qu’il n’y a pas, ici, d’hommes

célèbres ?

— Célèbres, ils le sont tous. Tous sont connus,

appréciés, préservés de l’oubli, par le seul Esprit qui soit

apte à juger chacun selon ce qu’il est véritablement.

— Sans doute ! en ce sens-là...

— Ne vous arrêtez pas ! » s’écria vivement l’Esprit, en

s’efforçant d’entraîner son compagnon un peu plus loin.

« Il faut donc, reprit ce dernier, se contenter de la

renommée dont on jouit auprès de la postérité ?

— Mon ami, ne savez-vous donc pas?

— Quoi donc ?

— Qu’on nous a déjà complètement oubliés, vous et

moi, sur la terre.

— Que dites-vous là?» s’exclama l’autre. Et il

dégagea son bras. « Voulez-vous dire que ces satanés

néo-régionalistes ont fini par triompher?

— Seigneur, oui!», repartit l’Esprit, frémissant d’un

grand rire qui rejaillissait en éclairs. « On n’obtiendrait

pas cinq livres d’un de mes tableaux, ou même d’un des

vôtres, pas plus en Europe qu’en Amérique. Nous

sommes passés de mode, vous et moi.

— Laissez-moi ! Il faut que je m’en aille tout de suite !

Sacrebleu, c’est un devoir de penser à l’avenir de l’art. Il

faut que je retourne chez mes amis. Il faut que j’écrive un

article. Nous devons rédiger et signer un manifeste,

publier une revue. Il faut faire de la publicité. Laissez-

moi partir ! Cela passe les bornes, cette histoire. \*

Et sans même écouter la réponse de l’Esprit, le spectre

s’éclipsa.

91

Une autre conversation attira notre attention.

« C’est hors de question ! entièrement hors de question !

disait une femme fantôme à l’un des Esprits Féminins. Je

ne songerais pas un seul instant à rester si je devais

m’attendre à rencontrer Robert. Naturellement, je suis

prête à lui pardonner. Mais il m’est impossible d’aller

plus loin. Je me demande d’ailleurs comment il peut bien

se trouver ici. Mais c’est votre affaire.

— Puisque tu lui as pardonné, je présume que... »

L’autre l’interrompit: «Comme chrétienne, je lui

pardonne. Mais il y a des choses qu’on ne peut pas

oublier.

— Je ne comprends pas... commença la Femme

Lumineuse.

— En effet ! interrompit l’autre avec un petit rire. Tu

n’as jamais compris ! Tu as toujours cru que Robert ne

pouvait rien faire de mal. S’il te plaît, ne m’interromps

pas ! Tu n’as pas la moindre idée de ce que j’en ai vu

avec ton cher Robert. L’ingratitude personnifiée! C’est

pourtant moi qui ai fait de lui un homme ! Je lui ai sacrifié

toute ma vie. Et quelle a été ma récompense? Un

égoïsme total et sans limites ! Non, écoute ! Quand je l’ai

93

épousé, il perdait son temps à bricoler pour à peu près six

cents livres par an. Et note bien mes paroles, Hilda ! Il

aurait continué à faire de même jusqu’au jour de sa mort

si je n’avais pas été là. Il a fallu que je le pousse à chaque

pas. Il n’avait pas le moindre atome d’ambition. Autant

soulever un sac de charbon ! J’ai dû positivement le

harceler avant qu’il se décide à accepter ce travail

supplémentaire dans un autre service. Or c’est ce qui a

été pour lui le commencement de tout. Ah ! cette paresse

des hommes ! Il disait, écoute-moi bien, qu’il ne pouvait

pas travailler plus de treize heures par jour. Comme si,

moi, je ne travaillais pas beaucoup plus ! Mon travail à

moi n’était jamais fini, même quand le sien l’était. Je

devais veiller sur lui tous les soirs. Tu comprends ce que

je veux dire : si je l’avais laissé faire, une fois le dîner

fini il se serait affalé dans un fauteuil et enfermé dans un

silence boudeur. C’est moi qui devais le faire sortir de lui-

même, l’égayer en lui faisant la conversation, sans

aucune aide de sa part, naturellement ! Parfois il ne

m’écoutait même pas ! Comme je le lui disais, j’aurais cru

qu’au moins, les bonnes manières, à défaut d’autre

chose... Mais il semblait avoir oublié que j’étais une

Dame, même si j’avais accepté de l’épouser, et que tout

le temps je m’usais les doigts jusqu’à l’os pour lui, sans

m’attirer pour cela ne fût-ce qu’un simple merci.

«Je passais des heures à arranger des fleurs pour

donner une apparence plaisante à notre vilaine petite

maison; et, au lieu de me remercier, tu sais ce qu’il me

disait? Qu’il souhaitait que je n’en couvre pas le bureau

quand il voulait s’en servir ! Un soir, il a fait tout un plat

parce que j’avais renversé un vase sur certains de ses

papiers. Mais ça n’avait aucune importance, car ces

94

papiers n’avaient rien à voir avec son travail. L’imbécile

s’était mis en tête d’écrire un livre, comme s’il en était

capable ! J’ai fini par le guérir de cette lubie.

«Non, Hilda, tu *dois* m’écouter! Les ennuis que j’ai

eus, quand j’ai voulu me mettre à recevoir! L’idée de

Robert, c’était de s’échapper de temps en temps pour

aller voir ceux qu’il appelait ses vieux amis, et de me

laisser toute seule. Mais je savais que ces amis ne lui

feraient pas de bien. “Non, Robert, disais-je, tes amis

sont maintenant les miens. Il est de mon devoir de les

accueillir ici, même si je suis fatiguée et si nous ne

pouvons pas leur offrir grand-chose.’’ On aurait pu penser

que ça n’irait pas plus loin, mais ils vinrent bel et bien

pendant un bout de temps; et c’est alors que j’ai dû

montrer du tact. Une femme qui a de la présence d’esprit

peut toujours glisser un mot de temps en temps. Ce que je

voulais, c’était que Robert les voie dans un cadre

différent. Ils ne semblaient pas à l’aise dans mon salon et

ils n’y paraissaient pas à leur avantage. Je ne pouvais pas

m’empêcher d’en rire, parfois. Naturellement, Robert non

plus n’était pas à l’aise, aussi longtemps que dura le

traitement, mais c’était pour son bien. Il n’a pas fallu un

an pour que ses prétendus amis le quittent.

«C’est alors qu’il a eu son nouvel emploi. Un

avancement qui en valait la peine. Mais, le croiras-tu? au

lieu d’admettre qu’enfin nous avions quelque chance de

nous agrandir un tant soit peu, tout ce qu’il a trouvé à

dire fut : “Et maintenant, pour l’amour de Dieu, fiche-

moi un peu la paix !’’ Cela m’a presque démolie. J’ai été

tentée de l’envoyer promener. Mais je savais où était mon

devoir. Et j’ai toujours fait mon devoir. Tu n’imagines

pas combien j’ai dû lutter pour lui faire accepter l’idée

95

d’une maison plus grande, et pour en trouver une. Je ne

lui en aurais pas voulu un brin, si seulement il'avait pris

les choses du bon côté, s’il avait su voir ce que cela avait

d’amusant. S’il avait été un autre homme, ç’aurait été un

plaisir pour moi de l’accueillir, le soir, sur le seuil,

lorsqu’il revenait de son bureau, et de lui dire : “Allons

Bob ! nous n’avons pas le temps de dîner, ce soir. On m’a

justement parlé d’une maison près de Watford. J’en ai

obtenu les clés. Nous pouvons aller la voir et être de

retour à 1 heure.’’ Mais avec lui! C’était vraiment

sinistre, Hilda ! A cette époque-là, ton cher Robert était

devenu l’homme qui ne pense plus qu’à manger.

«Finalement, j’ai pu l’emmener voir la nouvelle

maison. Oui, je sais : c’était un peu plus que ce que nous

pouvions nous permettre à ce moment-là, mais le succès

s’ouvrait devant lui. Et bien sûr, j’ai pu commencer à

recevoir comme il convient. Dieu merci ! plus de gens tels

que ses amis ! Tout cela, je le faisais pour lui. Toutes les

amitiés utiles qu’il a contractées, c’est à moi qu’il les a

dues. Naturellement, je devais être bien habillée. Ces

années-là auraient dû être les plus heureuses de notre vie

à tous deux. Si elles ne l’ont pas été, il n’a à s’en prendre

qu’à lui-même. C’était un homme à vous rendre folle, à

vous rendre folle, je te dis ! Tout ce qu’il a réussi à faire,

c’est à devenir vieux, taciturne, maussade. Il se renfer­

mait en lui-même. S’il avait voulu se donner un peu de

mal, il aurait pu paraître dix ans plus jeune. Il n’avait pas

besoin de marcher tout voûté, je l’ai assez souvent

sermonné à ce sujet ! Pas d’homme plus incapable que lui

de jouer un rôle de maître de maison ! Quand nous

donnions une réception, tout retombait sur moi. Robert

n’était qu’un vieux rabat-joie. Pourtant il n’avait pas

96

toujours été comme ça (et si je ne le lui ai pas répété cent

fois je ne le lui ai pas dit une fois). Il y avait eu un temps

où il s’intéressait à toutes sortes de choses, et où il ne

demandait qu’à se faire des amis. “Qu’est-ce qui a bien

pu t’arriver?’’ lui répétai-je. Mais il ne me répondait

plus. Il s’asseyait, fixait sur moi des yeux hagards —j’ai

horreur des hommes qui ont les yeux noirs — et, je le

sais maintenant, il me détestait. Ce fut là toute ma

récompense. Après tout ce que j’avais fait ! La haine pure

et simple, la haine sans raison ! Et cela, juste au moment

où il était plus riche qu’il n’avait jamais rêvé le devenir!

Je le lui disai : “Robert, tu te laisses aller! ’’ Les jeunes

gens qui venaient nous voir — ce n’est pas ma faute s’ils

m’aimaient mieux que mon ours de mari — ces jeunes

gens riaient sous cape en le voyant.

«J’ai fait mon devoir jusqu’au bout. Je l’ai forcé à

prendre de l’exercice; et ce fut pour ce motif surtout que

j’ai voulu garder un grand danois. J’ai continué à donner

des réceptions. Je l’ai emmené en vacances, de superbes

vacances. J’ai veillé à ce qu’il ne boive pas trop. Même,

quand tout semblait désespéré, je l’ai encouragé à

reprendre la plume. Cela ne pouvait plus lui faire de mal.

Qu’est-ce que j’y peux si, finalement, il a fait une

dépression nerveuse? Ma conscience ne me reproche

rien. Si jamais une femme a fait son devoir à l’égard de

son mari, c’est bien moi ! Donc, tu vois, Hilda, qu’il me

serait impossible...

«Pourtant, je ne sais pas... Je crois bien que j’ai

changé d’avis. Je vais leur faire une proposition honnête.

Je ne veux toujours pas le rencontrer, s’il ne s’agit que de

le rencontrer, et rien de plus. Mais si on me donne toute

liberté, je veux bien me charger de nouveau de lui. Je

97

reprendrai mon fardeau. Mais il faut qu’on me laisse

toute liberté. Avec tout le temps qu’on a ici, je crois que

je pourrai arriver à en tirer quelque chose. Seulement, il

me faudrait un endroit où nous serions vraiment seuls.

Une bonne idée, n’est-ce pas? Il n’est pas capable de se

suffire à lui-même. Qu’on me permette de le prendre en

charge ! Il a besoin d’être mené d’une main ferme et je le

connais mieux que vous autres.

« Qu’est-ce que c’est? Non, je te dis de me le donner,

entends-tu? Ne lui demande pas son avis à lui. Je suis sa

femme, après tout ! Je n’ai fait que commencer le travail,

il y a encore des tas et des tas de choses que je voudrais

lui faire faire. Voyons! écoute-moi, Hilda, s’il te plaît!

S’il te plaît ! Je suis si malheureuse ! Il me faut quelqu’un

à qui je puisse faire... C’est effroyable, là, en bas!

Personne ne se soucie de moi. Je n’arrive pas à les

changer. C’est affreux de voir tout ce monde inactif

autour de soi et d’être incapable d’en tirer quelque chose !

Rendez-le moi. Pourquoi faudrait-il que tout marche à sa

guise ? Ce n’est pas bon pour lui, cela. Ce n’est pas juste,

pas normal. Il me faut Robert. Vous n’avez pas le droit

de le garder. Je vous déteste. Comment pourrais-je faire

tout mon devoir à son égard, si vous ne me le laissez

pas ? »

La femme fantôme, qui s’était lentement élevée de

terre comme la flamme d’une chandelle qui se meurt,

sembla soudain éclater avec un bruit sec. Une odeur âcre,

désagréable, flotta un moment dans l’air. Puis, on ne vit

plus rien.

Une des scènes les plus pénibles dont nous fûmes

témoins eut pour acteurs une autre femme fantôme et un

Esprit Lumineux qui, apparemment, avait été son frère.

L’un et l’autre venaient à peine de se rencontrer quand

nous passâmes auprès d’eux, car j’entendis la femme

s’écrier avec un désappointement non dissimulé : «Oh,

c’est toi, Réginald ! Toi !

— Mais oui, ma chérie ! Je sais que tu t’attendais à

voir arriver quelqu’un d’autre. Peux-tu...? J’espère que

tu n’es tout de même pas trop mécontente de me voir, du

moins pour le moment ?

— Je croyais vraiment que Michel allait venir», mur­

mura la femme fantôme. Puis, avec une sorte d’énergie

farouche : «Il est ici, naturellement?

— Il est là-bas, très haut, dans les montagnes.

— Pourquoi n’est-il pas venu à ma rencontre? N’était-

il donc pas au courant ?

— Ne te tourmente pas, ma chérie, tout ira bientôt

pour le mieux. Mais avec Michel, cela n’aurait pas

marché. Pas tout de suite. S’il était venu, il n’aurait pu ni

te voir ni t’entendre, dans l’état où tu es à présent. Tu

99

serais pour lui totalement invisible. Mais nous allons te

donner de la consistance.

— J’aurais cru que si, toi, tu pouvais me voir, mon

propre fils l’aurait pu aussi.

— Ce n’est pas toujours ainsi que les choses se

passent. Tu sais, moi je suis spécialisé dans ce genre de

travail.

— Il s’agit donc de travail ! » fit le fantôme d’un ton

hargneux. Puis, après une pause : « Alors quand me

permettra-t-on de le voir?

— Il n’est pas question de permission, Paméla. Dès

qu’il lui sera possible de te voir, il viendra, bien sûr!

Mais pour cela il faut que tu prennes un peu plus de

consistance.

— Comment?» demanda sèchement la femme, avec

comme une menace dans la vbix.

— Le premier pas est toujours difficile, je le crains,

répondit l’Esprit, mais après cela tu avanceras à pas de

géant. Dès que tu auras appris à désirer un Autre en plus

de Michel, tu deviendras assez opaque pour que Michel

puisse percevoir ta présence. Je ne dis pas désirer plus

que lui; du moins pas au commencement. Cela viendra

plus tard. Mais pour que le processus du développement

se déclenche, il n’est besoin que d’une chose : un tout

petit germe de désir de Dieu.

— Voilà maintenant que tu te mets à me parler

religion ! C’est bien le moment ! Et cela vient de *toi !*

Enfin, ne t’inquiète pas, je ferai tout ce qui sera

nécessaire. Que veux-tu que je fasse ? Allons-y ! Plus tôt

je commence, plus tôt on me laissera voir mon fils ! Je

suis prête.

— Mais enfin, Paméla, réfléchis donc un peu ! Ne

100

vois-tu pas que tu ne feras même pas le premier pas aussi

longtemps que tu resteras dans cet état d’esprit? Dieu

n’est pour toi qu’un moyen de revoir ton Michel. Or, ici,

tout le traitement consiste à apprendre à désirer Dieu pour

lui-même.

— Tu ne parlerais pas ainsi si tu étais une mère !

— Tu veux dire : si j’étais *seulement* une mère. Mais

cela n’existe pas d’être *seulement* une mère. Si tu es la

mère de Michel, c’est d’abord parce que tu es une

créature de Dieu. Cette relation est antérieure, et elle est

bien plus étroite. Non ! Ecoute-moi, Paméla ! Ton Dieu

aime, lui aussi; lui aussi a souffert; lui aussi a attendu

longtemps !

— S’il m’aimait, il me laisserait voir mon fils. S’il

m’aimait, pourquoi donc me l’a-t-il pris? Je n’avais pas

l’intention de parler de cela, mais c’est bien difficile à

pardonner, tu sais.

— Il *devait* te prendre Michel. Premièrement, pour le

bien de ton fils...

— Je suis sûre d’avoir fait de mon mieux pour rendre

Michel heureux. Je lui ai voué toute ma vie...

— Les humains ne peuvent pas se rendre vraiment

heureux les uns les autres; du moins, pas longtemps.

Deuxièmement c’est pour ton bien à toi aussi que Michel

t’a été repris. Ton amour pour ton enfant était purement

instinctif — les tigresses aussi ont cet amour-là! Dieu

voulait qu’il se transformât en quelque chose de meilleur.

Il voulait que tu aimes Michel de la manière dont il

comprend, lui, l’amour. On ne peut pas aimer pleinement

une créature aussi longtemps qu’on n’aime pas Dieu.

Parfois, la nécessaire conversion se produit, alors que

l’amour instinctif est encore comblé. Mais il semble que

101

dans ton cas il n’y avait aucune chance que cela arrivât.

L’instinct était chez toi incontrôlé, farouche, c’était une

obsession. Demande plutôt à ta fille, à ton mari.

Demande à ta mère. As-tu jamais pensé à elle ?

« Il n’y avait donc qu’un remède, c’était d’enlever son

objet à cet amour. Une opération chirurgicale, quoi ! Une

fois cet amour contrarié, il y avait quelque espoir que,

dans la solitude, dans le silence, quelque chose d’autre

puisse commencer à naître.

— Tout ça, c’est de l’absurdité ! Une absurdité mé­

chante et cruelle ! Qu’est-ce qui te donne le droit de dire

de pareilles choses de l’amour maternel ? C’est le plus

noble, le plus sacré de tous les sentiments ?

— Paméla, Paméla ! un sentiment naturel n’est ni

noble ni bas, ni sacré ni profane, en lui-même. Tous

deviennent saints quand la main de Dieu les dirige ; tous

se dégradent quand ils s’établissent de façon autonome et

s’érigent eux-mêmes en faux dieux.

— Mon amour pour Michel ne se serait jamais

dégradé ! Jamais ! Même si nous avions vécu ensemble

pendant des millions d’années !

— Tu te trompes, Paméla, et il faut que tu le saches.

N’as-tu pas rencontré, là-bas, en Enfer, des mères qui ont

leur fils avec elles? Est-ce que leur amour les rend

heureuses ?

— Si tu veux parler de femmes comme la Guthrie avec

son odieux Bobby, non, bien sûr ! Mais j’espère que tu ne

veux pas dire... Si j’avais Michel avec moi, je serais

parfaitement heureuse, même dans cette Ville. Je ne

ferais pas comme cette Winifred Guthrie, qui est sans

cesse à parler de son môme, tant et si bien que les gens

en arrivent à ne plus pouvoir supporter d’entendre même

102

prononcer son nom. Je ne me disputerais pas avec ceux

qui ne font pas assez attention à lui ; et je ne serais pas

furieusement jalouse de ceux qui le font. Je n’irais pas

partout geignant et me plaignant de ce qu’il n’est pas

gentil pour moi. D’ailleurs, il le serait, gentil, c’est

évident ! Surtout, ne viens pas me dire que Michel

pourrait devenir comme Bob Guthrie. Il y a des choses

que je ne supporte pas d’entendre.

— Ce que tu as constaté chez les Guthrie est ce qui se

produit quand l’amour maternel n’est pas sublimé.

— Mensonge ! Odieux mensonge ! Comment une mère

pourrait-elle aimer son fils plus que je ne l’ai fait? Est-ce

que je n’ai pas vécu uniquement de son souvenir ces

dernières années ?

— Eh bien ! ce fut là, justement, une erreur, Paméla.

Au fond de toi-même, tu le sais bien.

— Qu’est-ce qui fut une erreur?

— Tout ce rituel de deuil que tu as observé pendant

dix ans : garder sa chambre exactement dans l’état où elle

était quand il l’a laissée; célébrer ses anniversaires;

refuser de quitter cette vieille maison où tu savais que

Dick et Muriel étaient malheureux.

— Ah, ceux-là ! Bien sûr! ils s’en fichaient ! II ne m’a

pas fallu longtemps pour comprendre que je ne devais

attendre aucune sympathie vraie de leur part.

— Tu te trompes ! Nul homme n’a été affecté plus que

Dick par la perte de son fils ; et il n’y a pas beaucoup de

filles qui aient aimé leur frère autant que Muriel. Ce n’est

pas contre Michel qu’ils se sont révoltés ; c’est contre toi.

C’est contre un passé tyrannique qui dominait toute leur

existence. Et ce passé n’était pas réellement le passé de

Michel, mais ton passé à toi.

103

— Tu n’es qu’un sans cœur. Tout le monde est sans

cœur. Je n’avais rien d’autre à moi que ce passé.

— Dis plutôt que c’est là ce que tu as choisi d’avoir.

Mais ce n’était pas ainsi que tu devais te comporter avec

ta peine. Tu as fait comme les Egyptiens : tu as embaumé

ton fils mort.

— Naturellement, j’ai tort ! Tout ce que je dis ou fais

est une erreur, selon toi !

— Mais oui, bien sûr! » dit l’Esprit, Et à ce moment

l’amour et la joie rayonnaient de lui avec une telle force

que mes yeux en furent éblouis. « C’est bien ce que nous

avons tous découvert quand nous sommes arrivés dans ce

pays. Nous avons tous eu tort. C’est ce qui est drôle. Et il

ne sert à rien de continuer à prétendre que nous avions

raison. C’est alors que nous pouvons commencer à vivre.

— Comment oses-tu rire de tout cela ? Rends-moi mon

fils, entends-tu ! Je me fiche de toutes vos lois et de vos

règlements. Je ne crois pas en un Dieu qui tient une mère

séparée de son fils. Je crois en un Dieu d’amour.

Personne n’a le droit de se mettre entre moi et mon fils.

Pas même Dieu. Va lui dire ça en face. Je veux mon fils,

et j’entends l’obtenir. Il est à moi, ne comprends-tu pas ?

A moi, à moi, à moi pour toujours !

— Il le sera, Paméla. Tout sera à toi, Dieu même

sera à toi. Mais pas de cette manière. Rien n’est à toi par

droit de nature.

— Quoi? Pas même mon propre fils, né de mon

propre corps ?

— Où est-il, ton corps, maintenant? Ne t’a-t-on pas

appris que la nature touche à sa fin? Regarde, le soleil va

se montrer là-haut, par-dessus les montagnes. Le moment

est proche où il fera son apparition.

104

— Michel m’appartient.

— De quelle façon? Est-ce toi qui l’as fait? C’est la

nature qui l’a fait naître et grandir dans ton corps. Ta

volonté n’y a eu aucune part. Elle y était même opposée.

Tu semblés oublier qu’à ce moment-là tu ne voulais pas

d’enfant. A l’origine, Michel a été un accident.

— Qui t’a dit cela?» lança le fantôme; puis, se

reprenant : « C’est un mensonge ! Ce n’est pas vrai !

D’ailleurs, cela ne vous regarde pas ! Je déteste votre

religion ! Je hais et je méprise votre Dieu ! Je crois, moi,

en un Dieu d’amour!

— Et pourtant, Paméla, en ce moment même tu n’as

nul amour, ni pour ta propre mère, ni pour moi.

— Ah ! je vois ! C’est cela qui t’ennuie ! Vraiment,

Réginald ! Penser que tu es vexé parce que... »

L’Esprit partit d’un grand rire. « Seigneur tout puis­

sant ! Ne t’inquiète pas pour ça ! N’as-tu donc pas compris

que, dans ce pays, on ne peut vexer personne?»

Le fantôme resta bouche bée pendant un moment. Ce

qu’on venait de lui dire pour la rassurer semblait l’avoir

complètement décontenancée.

« Viens, dit mon maître en posant la main sur mon

bras. Continuons un peu notre route. »

« Pourquoi m’avez-vous entraîné loin d’eux ? »

demandai-je, quand nous fûmes hors de portée.

« Cette conversation peut se prolonger longtemps

encore, me répondit-il. Et tu en as entendu assez pour

comprendre en quoi consiste le choix, ici.

— Y a-t-il quelque espoir pour cette femme, à votre

avis ?

105

— Oui, il y en a. Ce qu’elle appelle son amour pour

son fils est devenu une pauvre chose amère, pleine de

piquants. Mais il y a tout de même là-dessous une petite

étincelle d’autre chose qu’elle-même. En soufflant des­

sus, on pourra peut-être ranimer la flamme.

— Il y a donc des sentiments naturels qui valent mieux

que d’autres? Je veux dire : qui constituent un point de

départ meilleur ?

— Meilleur *et* pire. Il y a dans une affection naturelle

quelque chose qui peut conduire à l’amour étemel plus

facilement que n’importe quel autre appétit naturel. Mais

il s’y trouve aussi quelque chose qui peut faire qu’on

s’arrête au niveau naturel en se croyant au niveau céleste.

On prend le cuivre pour de l’or plus facilement que

l’argile. Et si l’amour refuse de se laisser convertir, sa

corruption devient pire que ce que nous appelons les

passions viles ou dégradantes. C’est un ange plus fort, et

donc, quand il tombe, c’est un démon plus féroce.

— Je me demande, Monsieur, si j’oserai jamais

répéter cela sur la terre. Ils diront que je ne suis pas

humain, que je crois à la corruption totale, que j’attaque

les choses les meilleures et les plus saintes. Ils m’appelle­

ront. ..

— Cela ne te ferait peut-être pas de mal ! » dit mon

maître, et je crus voir ses yeux pétiller de malice.

« Mais comment oser, comment avoir l’audace de dire

cela à une mère qui a perdu son enfant, alors que

soi-même...

— Personne ne te demande cela, mon fils. Tu n’es pas

prêt pour une telle mission. Il faut d’abord que ton cœur à

toi soit brisé par la souffrance. Alors tu pourras penser à

parler. Mais il faut aussi que quelqu’un se lève pour dire

106

*ce* que personne, chez vous, n’a plus osé dire depuis bien

des années ; à savoir que l’amour, au sens que les mortels

donnent communément à ce mot, ne suffit pas. Tout

amour naturel ressuscitera et vivra à jamais, dans ce

pays-ci, mais nul ne ressuscitera s’il n’a pas d’abord été

enseveli.

— Cette parole est presque trop dure pour nous.

— Eh oui ! Mais il serait plus cruel de ne pas la dire.

Ceux qui savent sont devenus trop craintifs pour parler.

Voilà pourquoi les souffrances qui, autrefois, purifiaient,

ne font plus maintenant que corrompre.

— Keats se trompe donc quand il dit être certain de la

sainteté des sentiments du cœur\* ?

— Je me demande s’il savait seulement de quoi il

parlait. Mais, toi et moi, nous devons être clairs. Nul

n’est bon que Dieu seul. Tout autre être n’est bon que s’il

est orienté vers lui; il est mauvais s’il s’en détourne. Et

ce qu’il y a de plus haut et de plus fort dans l’ordre de la

nature devient le plus démoniaque lorsqu’il se rebelle. Ce

n’est pas avec de méchantes souris ou de mauvaises

puces que l’on fait des démons, mais avec des archanges

révoltés. La fausse religion du sexe est plus vile que la

fausse religion de l’amour maternel, ou du patriotisme,

ou de l’art; mais on fait moins facilement du sexe une

religion. « Mais regarde ! »

Je vis arriver dans notre direction un fantôme qui

portait quelque chose sur son épaule. Comme tous les

fantômes, il était sans substance, mais il y avait entre eux

des différences comme entre diverses sortes de fumées.

J’en avais vu qui étaient blanchâtres ; celui-ci était noir et

huileux. Ce qu’on y voyait sur son épaule était un petit

107

lézard rouge; il agitait sa queue comme un fouet, et

soufflait quelque chose à l’oreille de celui qui le portait.

Quand il s’aperçut que nous le regardions, le spectre

tourna la tête vers le reptile avec un grognement

d’impatience : «Tais-toi ! je te dis. »

L’animal remua la queue, et continua à chuchoter. Le

spectre, lui, cessa de grommeler et se mit à sourire. Puis

il reprit sa marche et se dirigea en clopinant vers l’ouest,

tournant donc le dos aux montagnes.

« Tu pars déjà ? » fit une voix.

Celui qui parlait ainsi avait plus ou moins les

apparences d’un homme, mais en plus grand. Il émanait

de lui une telle lumière que je pouvais à peine le regarder.

Sa présence heurtait mes yeux et tout mon corps — car la

chaleur en rayonnait en même temps que la lumière —

comme le soleil d’un brûlant matin d’été.

«Oui, je m’en vais, dit le spectre. Merci pour votre

hospitalité ! Mais cela ne marche pas. J’avais bien dit à ce

petit bonhomme — il montra le lézard — qu’il devrait se

tenir tranquille, s’il venait. Et il a voulu à tout prix venir.

Naturellement, sa place n’est pas ici, je le sais bien. Mais

il ne restera pas. Je l’emmène à la maison.

— Aimerais-tu que je le fasse taire?» dit l’Esprit

Flamboyant (C’était un Ange, je le compris, cette fois).

— Bien sûr !

— Alors, je vais le tuer», dit l’Ange, en faisant un pas

en avant.

« Ah, mais, faites attention ! Vous me brûlez ! N’appro­

chez pas davantage ! » Et le spectre esquissa un mouve­

ment de retraite.

« Ne veux-tu pas que je le tue ?

— Vous n’avez par parlé d’abord de le tuer. Je n’ai

108

jamais eu l’intention de vous ennuyer en vous demandant

quelque chose d’aussi énergique.

— Il n’y a pourtant que ce moyen», dit l’Ange, dont

les mains brûlantes se faisaient maintenant toutes proches

du lézard. « Dois-je le tuer?

— Euh ! la question se pose, je suis prêt à l’examiner,

mais c’est là du nouveau, pour moi, n’est-ce pas ! Je veux

dire que, pour l’instant, je pensais seulement à le faire

taire, parce qu’ici, enfin, il est fichtrement gênant.

— Puis-je le tuer?

— Mon Dieu ! nous avons le temps de discuter cela

plus tard.

— Nous n’en avons pas le temps. Puis-je le tuer?

— Excusez-moi ! Je ne voulais vraiment pas vous

ennuyer avec ça. Mais ne vous en faites pas, je vous en

prie ! Voyez, d’ailleurs, il s’est endormi. Je suis sûr que

tout ira bien, maintenant. Merci de tout cœur !

— Puis-je le tuer?

— Sincèrement, je n’en vois pas la nécessité. Je suis

sûr que j’arriverai à l’assagir. Je pense qu’il vaut mieux y

aller progressivement, plutôt que de le tuer.

— Y aller progressivement ne servirait rigoureusement

à rien.

— Croyez-vous ? Eh bien ! je vais penser sérieusement

à ce que vous venez de dire. Sincèrement, je vais y

penser. En fait, je vous laisserais bien faire tout de suite,

mais je dois vous avouer que je ne me sens pas très bien

aujourd’hui. Ce serait idiot de faire ça maintenant. J’ai

besoin d’être en pleine forme pour l’opération. Disons :

un autre jour.

— Il n’y a pas d’autre jour. Tous les jours sont

présents, en ce moment.

109

— Écartez-vous ! Vous me brûlez ! Comment pourrais-

je vous dire de le tuer? Vous me tuerez, moi aussi !

— Certainement pas !

— Mais vous me faites déjà mal !

— Je n’ai jamais dit que cela ne vous ferait pas mal.

J’ai dit que cela ne vous tuerait pas.

— Oui, je sais. Vous pensez que je ne suis qu’un

lâche. Ce n’est pas ça, pourtant. Laissez-moi partir,

reprendre le bus du soir, et demander l’avis de mon

médecin. Je reviendrai aussitôt que possible.

— Le moment où nous sommes contient tous les

moments possibles.

— Pourquoi me mettre à la torture? Vous vous

moquez de moi ! Comment puis-je vous laisser me réduire

en pièces? Si vous êtes vraiment venu pour m’aider,

pourquoi n’avez-vous pas tué cette sacrée bête à mon

insu, sans rien me demander? Tout serait fini, mainte­

nant !

— Je ne peux pas le tuer contre votre gré. C’est

impossible. M’en donnez-vous maintenant la permis­

sion ? »

Les mains de l’Ange se fermaient presque sur le lézard

— mais pas tout à fait. Celui-ci se mit à parler si fort à

son fantôme que je pus l’entendre.

« Prends bien garde ! disait-il. Il est capable de faire ce

qu’il dit. Un seul mot de toi, et il me tue ! Après, tu

devras te passer de moi pour toujours. C’est contre

nature ! Comment pourrais-tu vivre ? Tu ne serais plus

qu’une sorte de fantôme et non plus un homme bien réel

comme tu l’es maintenant. Lui ne peut pas comprendre.

C’est un être froid, abstrait, insensible. Ce qui lui paraît

naturel ne l’est pas pour nous. Oui, oui, je sais ! Il n’y a

110

pas de vrais plaisirs pour le moment; il n’y a que des

rêves. Mais n’est-ce pas mieux que rien? Et je serai si

sage ! Je reconnais que dans le passé, j’ai parfois été trop

loin, mais je te promets que je ne recommencerai pas. Je

ne te donnerai que des rêves agréables ; des rêves doux,

pleins de fraîcheur, des rêves innocents, ou presque. On

peut même dire tout à fait innocents... »

« Ai-je votre permission ? réitéra l’ange.

— Je sais que cela va me tuer.

— Je vous ai déjà dit que non. Mais, à supposer que

cela arrive ?

— Vous avez raison. Mieux vaut être mort que de

vivre avec cette maudite bête.

— Donc, vous me le permettez?

— Mais, Sacré bon sang, allez-y ! Qu’on en finisse !

Faites ce que vous voulez ! » vociféra le fantôme ; puis il

ajouta dans un gémissement : « Que Dieu m’aide ! Que

Dieu m’aide ! »

L’instant d’après il poussa un cri de souffrance tel que

je n’en ai jamais entendu sur terre. Le Brûlant referma sa

main couleur de pourpre sur le reptile et l’arracha d’une

torsion, tandis que l’animal mordait et se débattait. Puis il

le lança, le dos brisé, sur le gazon. « Ouf ! Voilà qui est

fait ! » murmura le spectre dans un souffle, et il recula en

chancelant.

Durant quelques instants, je ne distinguai plus rien.

Puis je commençai à voir, entre moi et le buisson le plus

proche, incontestablement opaques et le devenant de plus

en plus, le bras et l’épaule d’un homme. Ensuite parurent

les jambes et les mains, plus brillantes encore et plus

fortes. Le cou et une tête qui semblait d’or pur se

matérialisèrent devant moi ; et si mon attention n’avait pas

111

été distraite par autre chose, j’aurais contemplé en entier

l’édification d’un homme, d’un homme immense, nu,

atteignant presque la stature de l’Ange.

Ce qui m’avait distrait, c’est qu’en même temps

quelque chose semblait arriver au lézard. Au premier

moment, je crus que l’opération n’avait pas réussi. Loin

d’être morte, la créature se débattait encore ; et plus elle

se débattait, plus elle grossissait. Et en grossissant elle se

transformait. Son arrière-train s’arrondissait. Sa queue,

qui avait continué à frétiller, devenait peu à peu une

masse de crin, plantée sur une large croupe lustrée. J’eus

un sursaut et me frottai les yeux. Ce que j’avais devant

moi, c’était le plus grand étalon que j’eusse jamais vu. Il

était d’un blanc d’argent, mais sa crinière et sa queue

semblaient en or. Sa peau était lisse et brillante, et l’on

voyait onduler par-dessous sa puissante musculature. Il

hennissait et piaffait. A chaque coup de ses sabots, la

terre tremblait et les arbres frémissaient.

L’Homme Nouveau se retourna et donna une tape

amicale sur le cou du cheval. Celui-ci flaira son corps

brillant. Cheval et maître se soufflèrent mutuellement

dans les narines. Puis l’homme se détourna un moment,

se jeta aux pieds du Brûlant et les embrassa. Quand il se

releva, il me parut que sa figure était mouillée de larmes.

Mais ce pouvait être aussi l’amour qui en rayonnait

comme un flot de liqueur dorée.

Je n’eus d’ailleurs pas le temps de me poser beaucoup

de questions. Avec une hâte joyeuse, le jeune homme

sauta d’un bond sur le dos de l’animal. Se retournant, il

fit de la main un geste d’adieu, puis toucha de ses talons

les flancs de la bête. Je n’aVais pas encore réalisé ce qui

112

se passait, que déjà le cheval s’élançait au galop. Une

chevauchée, s’il en fût !

Je me faufilai aussi vite que je le pus hors des buissons

pour suivre des yeux la monture et son cavalier; mais ils

n’étaient déjà plus qu’une étoile filante, bien loin dans la

plaine verdoyante, et bientôt ils atteignirent le pied du

massif montagneux. Puis je les vis monter en zigzags,

escaladant toujours plus vite des pentes incroyablement

escarpées, atteignant enfin le sommet — ce sommet dont

le contour indistinct se profilait si haut dans l’espace que

je dus tendre le cou pour continuer à les apercevoir. Ils

disparurent enfin, tout lumineux, dans la lumière rose de

l’étemel matin.

Tandis que je regardais encore, je remarquai que la

plaine et la forêt tout entières étaient secouées par un son

dont l’amplitude eût été, dans notre monde, proprement

intolérable, et qui, ici, me remplissait de joie. Ce n’était

pas le chant des Etres Opaques, je le savais; c’était la

voix de cette terre, celle de ces bois et de ces eaux. Un

son étrange, brut, qui semblait monter du fond des âges,

et qui venait de toutes les directions à la fois. La nature

— la Sur-nature de ce pays — clamait sa joie d’avoir été

une fois de plus parcourue par le cheval et son cavalier, et

d’avoir atteint par là sa parfaite réalisation. Elle disait :

*Le Maître a dit à notre maître : Viens partager*

*mon repos, jusqu à ce que tout ce qui, dans la*

*nature, a été ton ennemi devienne ton esclave et*

*danse devant toi, f offre son dos pour une chevau­*

*chée, soit un appui ferme à tes pieds pour qu’ils s’y*

*reposent.*

*D’au-delà des lieux et des temps, du Lieu*

113

*' véritable, U autorité te sera donnée. Les forces qui*

*jadis se sont opposées à ton vouloir deviendront un*

*feu docile dans ton sang, un tonnerre céleste dans ta*

*voix.*

*Sois notre vainqueur, afin que, ainsi vaincus,*

*nous puissions être nous-mêmes. Ton règne, nous le*

*désirons tous, comme nous désirons T aurore,*

*comme nous désirons la rosée à la naissance de la*

*lumière.*

*O Maître, ton Maître a fait de toi pour toujours*

*notre roi de justice et notre grand prêtre\*.*

« Comprends-tu tout cela, mon fils ? demanda mon

compagnon.

— Je ne suis pas sûr de *tout* comprendre, Monsieur,

répondis-je. Ai-je raison de croire que le lézard a

vraiment été changé en cheval ?

— Oui. Mais il a d’abord été tué. N’oublie pas cette

partie de l’histoire.

— Je tâcherai de ne pas l’oublier. Mais est-ce que cela

signifie que tout, absolument tout ce qui est en nous, peut

se frayer un chemin jusqu’aux montagnes ?

— Il n’est rien, pas même ce qu’il y a de meilleur et

de plus noble en vous, qui soit capable de faire ce voyage

dans l’état actuel. Et il n’est rien, pas même ce qu’il y a

de. plus bas et de plus vil, qui ne soit capable de

ressusciter, à condition de passer par la mort. On est

semé corps naturel, on ressuscite corps spirituel\*\*. La

chair et le sang ne peuvent faire l’ascension des

montagnes. Non qu’il y ait en eux une impureté foncière,

mais parce qu’ils n’en ont pas la force. Qu’est-ce qu’un

lézard à côté d’un étalon ? La concupiscence chamelle est

114

une pauvre chose, faible, larmoyante et geignarde, si on

la compare à la richesse, à la puissance du désir qui naît

quand cette même concupiscence a été mise à mort.

— Mais vais-je leur dire, quand je serai rentré, que la

sensualité de cet homme a été un obstacle moindre à sa

transformation que l’amour de cette pauvre femme pour

son fils? Ce qu’on pouvait lui reprocher, à elle, c’était,

au fond, un excès d’amour?

— Ne va pas leur dire pareille chose, répliqua mon

maître d’un ton ferme. Excès d’amour, as-tu dit. Dis

plutôt : défaut d’amour. Cette femme n’a pas aimé trop

son fils ; elle l’a aimé trop peu. Si elle l’avait aimé

davantage, il n’y aurait pas eu de problème. J’ignore

comment son affaire se terminera. Mais il se peut qu’en

ce moment elle soit en train de demander qu’on lui

accorde de ramener son fils en Enfer. Des gens comme

elle sont parfois prêts à plonger ceux qu’ils disent aimer

dans un abîme de misère, pourvu qu’ils puissent les

posséder en quelque manière. Non ! C’est une autre leçon

que tu dois en tirer. Si le corps ressuscité du simple désir

a pris les dimensions du cheval que tu as vu, qu’en

sera-t-il de l’amour maternel ou de l’amitié, quand il

renaîtront à une autre vie ? »

Mais, une fois de plus, mon attention fut détournée.

« Y a-t-il une autre rivière ? » demandai-je.

Si j’avais posé cette question, c’est que, tout au long

d’une des allées qui traversaient la forêt, le bas des

branches feuillues avait commencé à trembler en scintil­

lant doucement ; et sur terre je ne connaissais rien qui pût

produire cet effet, sinon les lueurs reflétées par un cours

d’eau. Mais il ne me fallut qu’un instant pour me rendre

compte de mon erreur. Ce qui se passait, c’était, en

réalité, qu’une sorte de procession s’approchait de nous,

et la clarté qui avait attiré mon attention émanait de ceux

qui la composaient.

Venaient d’abord des Esprits Lumineux — mais non

pas des Esprits d’hommes — qui dansaient en lançant des

fleurs ; des fleurs qui tombaient silencieusement et

légèrement bien que, selon nos mesures à nous autres

fantômes, chacune aurait dû peser une tonne et tomber

avec le bruit fracassant d’un rocher arraché à la

montagne.

Venaient ensuite, à gauche et à droite de l’allée, des

Etres jeunes, garçons d’un côté, filles de l’autre. Si

seulement je pouvais me souvenir de leur chant et le

coucher sur le papier, celui qui en lirait la partition serait

assuré d’une santé et d’une jeunesse étemelles. Entre les

117

deux files de choristes se trouvaient des musiciens. Enfin

parut la dame en l’honneur de qui ce cortège s’était

déployé.

Il m’est impossible de me rappeler si elle était nue ou

vêtue. Si elle était nue, je pense que c’est l’éclat presque

palpable de sa bonté et de sa joie qui produisit dans ma

mémoire l’illusion d’une grande traîne brillante effleurant

l’herbe heureuse. Si elle était habillée, l’illusion de sa

nudité naissait, sans aucun doute, de la clarté avec

laquelle le plus intime de son être resplendissait à travers

ses vêtements. Car, dans ce pays-là, les habits ne servent

pas à masquer : le corps spirituel qu’ils recouvrent

remplit de sa vie les moindres fils du tissu et en fait des

organes vivants. Une robe, une couronne, sont des

traits de celui qui les porte, autant que ses lèvres ou ses

yeux.

Mais j’ai oublié! Je ne puis même plus faire revivre

qu’en partie dans ma mémoire l’admirable beauté de cette

femme — une beauté presque intolérable. « Est-ce que...

Est-ce... ? » murmurai-je en me penchant vers mon guide.

« Pas du tout ! C’est quelqu’un dont tu n’as sans doute

jamais entendu parler. Sur la terre elle s’appelait Sarah

Smith, et elle habitait Golders Green.

— Elle paraît être.... Comment dire? une personne

particulièrement remarquable.

— Tu ne te trompes pas. Elle est parmi les grands.

Mais tu sais bien que la célébrité d’ici et celle de la Terre

sont deux choses bien différentes.

— Et qui sont donc ces géants... Regardez ! On dirait

des émeraudes..., qui dansent et jettent des fleurs devant

elle ?

— N’as-tu pas lu Milton ?

118

*Un millier d'anges en livrée sont à son service\*.*

— Et ces jeunes gens et ces jeunes filles qui l’entou­

rent ?

— Ce sont ses fils et ses filles.

— Elle doit donc avoir eu une bien nombreuse

famille !

— N’importe quel garçon qui l’approchait devenait

son fils, même si ce n’était que le livreur qui apportait la

viande par la porte de service. Et n’importe quelle fille

qu’elle rencontrait devenait sa propre fille.

— Est-ce que ce n’était pas un peu dur pour leurs

parents ?

— Pas le moins du monde ! Il y a des gens qui volent

leurs enfants à d’autres ; mais sa maternité à elle était

d’un autre ordre. Ceux qu’elle a reçus comme s’ils étaient

ses propres enfants sont retournés à leurs parents avec un

amour accru. Peu d’hommes l’ont regardée sans devenir

d’une certaine façon amoureux d’elle. Mais l’amour

qu’ils éprouvaient pour elle les rendait non pas moins

fidèles, mais encore plus fidèles à leurs épouses.

— Et comment...? Mais, holà! Que sont donc ces

animaux ? Un chat, deux chats, des douzaines de chats !

Et tous ces chiens ! Mais, je ne peux même plus les

compter. Et ces oiseaux ! Et ces chevaux !

— Ce sont ses animaux à elle.

— Etait-elle donc à la tête d’une ménagerie ? ! C’est

que... enfin ! je trouve qu’il y en a un peu beaucoup !

— Toute bête, tout oiseau qui venait auprès d’elle

avait une place dans son cœur. En elle, ils devenaient

eux-mêmes. Et maintenant, la surabondance de vie que le

Père lui donne dans le Christ rejaillit sur eux. »

Je regardai mon maître avec étonnement.

119

« Eh oui ! dit-il. C’est comme quand tu jettes une pierre

dans un étang. Les ondes concentriques s’étendent

toujours plus loin. On ne sait pas où cela s’arrête.

L’humanité rachetée est encore jeune ; elle n’a pas encore

toute sa vigueur. Mais il y a déjà assez de joie dans le

petit doigt d’une grande sainte comme celle-ci pour

éveiller à la vie toutes les choses mortes de l’univers. »

Tandis que nous parlions, la Dame s’avançait vers nous

d’un pas ferme. Mais ce n’était pas nous qu’elle

regardait. Je suivis la direction de son regard et, me

retournant, j’aperçus un fantôme bizarrement conformé

qui s’approchait. Ou plutôt, il y en avait deux : un grand,

horriblement maigre, qui s’avançait en chancelant et

semblait conduire au bout d’une chaîne un autre fantôme

pas plus grand qu’un de ces singes qu’on voit perchés sur

les orgues de Barbarie.

Le fantôme de haute taille portait un chapeau mou de

couleur sombre, et il me rappelait quelqu’un dont ma

mémoire n’arrivait pas à retrouver l’identité. Quand il ne

fut plus qu’à quelques pas de la Dame, il posa une main

maigre et tremblante à plat sur sa poitrine, et s’exclama

d’une voix caverneuse : « Enfin ! » Aussitôt mes souvenirs

se précisèrent : il ressemblait à un acteur miteux de la

vieille école.

« Chéri ! enfin ! » fit à son tour la dame.

« Bon sang ! me dis-je. Elle ne peut tout de même'

pas...» Mais aussitôt deux choses me frappèrent

D’abord, le petit spectre n’était pas tenu en laisse par le

grand. C’était au contraire lui, le nain, qui tenait la

chaîne en main, et le personnage de théâtre qui portait le

collier autour du cou.

En second lieu, je constatai que la Dame n’avait

120

d’yeux que pour le nain. Elle semblait croire que c’était

ce dernier qui l’avait saluée; ou bien elle ignorait l’autre

délibérément. La pauvre petite créature accaparait toute

son attention. L’amour rayonnait, non seulement de son

visage, mais de tous ses membres. On eût dit qu’elle

sortait d’un bain de lumière.

Elle fit alors quelques pas de plus, se pencha, et, à

mon grand effroi, embrassa le nain. C’était à vous donner

le frisson de la voir entrer en contact avec cette chose

froide, humide, ratatinée. Mais elle ne frissonna pas.

« Frank, dit-elle, je te demande avant tout de me

pardonner. Oui, de me pardonner tout ce que j’ai fait de

mal et tout ce que je n’ai pas fait de bien depuis le jour où

nous nous sommes rencontrés pour la première fois. »

Je fixai mon regard sur le nain, avec une plus grande

attention. Il se peut d’ailleurs qu’après avoir reçu le

baiser de la dame il soit devenu un peu plus visible. On

devinait maintenant le visage qu’il devait avoir eu quand

il était sur terre : une petite figure ovale, couverte de

taches de rousseurs, un menton fuyant, l’ombre d’une

moustache au poil clairsemé.

II ne jeta sur la dame qu’un regard furtif. Du coin de

l’œil, il épiait son compagnon. Tout à coup, il tira sur la

chaîne, et ce fut le tragédien qui prit la parole :

« Là ! là ! n’en parlons plus. Nous commettons tous des

erreurs. »

Tandis qu’il parlait, sa bouche se tordait en un rictus

qui voulait être, me sembla-t-il, un sourire gentiment

indulgent.

« Ne revenons pas là-dessus, continua-t-il. Ce n’est pas

à moi que je pense, mais à toi. Rien d’autre n’a occupé

mon esprit durant les années qui viennent de s’écouler. Je

121

n’ai fait que penser à toi. A toi, toute seule ici, avec le

cœur brisé à cause de moi.

— Mais maintenant, répondit la dame — elle ne

s’adressait toujours qu’au nain —, tu peux laisser tout

cela de côté. N’y pense plus ! C’est du passé. »

Tandis qu’elle parlait, sa beauté devenait si éclatante

que je n’avais plus de regard que pour elle, et le nain

lui-même, sous l’effet de cette douce contrainte, s’enhardit

à la regarder. Pendant une seconde, je crus qu’il allait

grandir, atteindre la stature normale d’un homme. Il

ouvrit la bouche. Il allait, cette fois, prendre lui-même la

parole. Mais quel désappointement quand il parla !

« Est-ce que je t’ai manqué ? » demanda-t-il d’une petite

voix bêlante qui ressemblait à un coassement.

Cette question ne démonta pas son interlocutrice ; et ce

fut avec la même attention tendre qu’elle répondit :

«Chéri, tu comprendras bientôt. Mais, aujourd’hui... »

J’eus un choc quand j’entendis le nain et le tragédien

s’écrier à l’unisson et comme se parlant l’un à l’autre :

« Tu vois ! Elle n’a pas répondu à notre question ! » Et je

me rendis compte qu’il n’y avait là qu’une seule

personne, où plutôt les restes diversifiés de ce qui avait

été une personne.

Le nain donna de nouveau un coup sec à la chaîne.

«Est-ce que je t’ai manqué?» demanda le tragédien

avec un trémolo grotesque dans la voix.

« Mon ami, dit la dame — et c’était toujours au nain

qu’elle s’adressait —, tu n’as pas à te tourmenter à ce

sujet, par plus d’ailleurs qu’à propos de n’importe quoi.

Ne pense plus jamais à cela ! »

Cette fois encore, je crus que le nain allait se rendre.

D’abord, parce que les traits de son visage continuaient à

122

s’affirmer, et puis parce que cette invitation à la joie,

émanant de tout l’être de cette femme comme un chant

d’oiseau en un soir d’avril, me paraissait si pressante

qu’aucune créature n’aurait pu, croyais-je, lui résister.

Le nain eut, de fait, un moment d’hésitation. Puis, de

nouveau, lui et son complice dirent en chœur :

« Bien sûr, il serait plus délicat et plus magnanime de

ne pas insister là-dessus. Mais sommes-nous sûrs qu’elle

le remarquera? C’est ainsi qu’autrefois nous avons agi. Il

y eut la fois où nous lui avons laissé le dernier timbre qui

restât à la maison, pour lui permettre d’écrire à sa mère.

Nous n’avons rien dit, et pourtant elle savait bien que

nous-mêmes nous voulions écrire une lettre. Nous

pensions qu’elle s’en souviendrait et reconnaîtrait com­

bien nous nous étions montrés grands. Mais elle n’en a

rien fait. Et il y eut la fois... Oh! combien de fois,

combien de fois ! »

Nouveau coup sec à la chaîne.

« Je ne puis pas oublier, s’écria le tragédien, et je ne

veux pas oublier. Je serais capable de pardonner tout ce

qu’on m’a fait à moi, mais quant à tes souffrances...

— Mais ne comprends-tu donc pas, interrompit la

Dame, qu’ici, il n’y a plus de souffrances?

— Veux-tu dire, répliqua le nain, comme si l’idée qui

lui venait à l’esprit lui faisait oublier un instant le

tragédien, veux-tu dire que tu as été *heureuse ?*

— Ne souhaitais-tu donc pas que je le sois ? Mais, peu

importe ! Souhaite-le maintenant ! Ou n’y pense plus du

tout ! »

Le nain la regarda les yeux mi-clos. Il était visible

qu’une idée nouvelle faisait son chemin dans sa petite

tête, et qu’il y trouvait quelque douceur. Pendant une

123

seconde, il lâcha presque la chaîne, puis aussitôt il s’y

agrippa de nouveau, comme si elle avait été pour lui une

ligne de sauvetage.

« Cette fois-ci, dit le tragédien, il faut regarder la

situation bien en face. » Il avait pris le ton d’un homme

qui tient à être le maître, le ton qu’il faut pour ramener

une femme à la raison.

« Mon chéri, fit la Dame, il n’y a rien à regarder en

face. Ce n’est pas pour le plaisir de me voir malheureuse

que tu souhaites que je l’aie été. Tu te dis seulement que

je dois l’avoir été si je t’aimais. Mais attends seulement

un peu, et tu verras qu’il n’en est rien.

— L’amour!» s’écria le tragédien en se frappant le

front. Puis, d’une voix plus grave : « L’amour ! Sais-tu

seulement ce que veut dire ce mot ?

— Comment ne le saurais-je pas, puisque j’aime?

*j'Aime9* tu entends? Oui, maintenant, je sais ce que c’est

qu’aimer.

— Tu veux donc dire que tu ne m’as pas vraiment

aimé autrefois ?

— Si, mais de façon bien imparfaite, et c’est pourquoi

je t’ai demandé de me pardonner. Il y avait de l’amour,

chez moi, mais ce que nous appelions amour, là, en bas,

c’était surtout un grand désir d’être aimé. Si je t’ai aimé,

ce fut plus ou moins dans mon propre intérêt. Au fond,

j’avais besoin de toi.

— Et maintenant, dit le tragédien, avec un grand geste

de désespoir, maintenant tu n’as plus besoin de moi !

— Non, naturellement ! » dit la dame avec un sourire

qui me fit me demander comment les deux fantômes

pouvaient s’empêcher de crier de joie.

— «Quel besoin pourrais-je avoir, continua-t-elle,

124

maintenant que je possède tout? Il n’y a plus de vide en

moi r tout est plénitude. J’ai en moi l’Amour lui-même,

je ne suis plus seule, et je ne suis plus faible, car il me

remplit de force.. C’est ce qui t’attend, toi aussi. Viens

plutôt voir. Nous n’aurons plus besoin l’un de l’autre,

désormais. Nous commencerons à aimer vraiment. »

Mais le tragédien persistait à prendre des poses

théâtrales. « Elle n’a plus besoin de moi ! Non ! Plus

besoin ! » Il parlait à la cantonade, et sa voix s’étranglait

dans sa gorge. « Plût à Dieu (et il prononçait ce mot avec

un accent qu’il voulait distingué) que je l’aie vue morte à

mes pieds, plutôt que d’entendre pareille chose ! Morte à

mes pieds ! Morte à mes pieds ! »

Le spectre aurait pu continuer longtemps sur ce ton ;

mais la dame l’interrompit. « Frank ! » s’écria-t-elle d’une

voix si forte que la forêt tout entière en résonna. « Frank !

regarde-moi ! Que fais-tu là avec ce vilain fantoche ?

Lâche cette chaîne ! Envoie-la promener! C’est toi que je

veux entendre. Ne vois-tu pas qu’il nous raconte des

inepties ? »

Une lueur de malice dansa dans ses yeux. Elle

cherchait visiblement à faire partager sa gaieté au nain,

par-dessus la tête du tragédien.

Une ombre de sourire s’ébaucha sur les lèvres de

Frank. Il ne craignait plus de la regarder. Son rire faisait

tomber ses dernières défenses. Il luttait encore pour ne

pas se rendre, mais faiblissait déjà; et, contre son gré, il

devenait même un peu plus grand.

« Allons donc, gros bêta ! A quoi bon parler comme

ça ? Tu sais aussi bien que moi que tu m’as vue morte, en

effet, il y a bien des années. Pas à tes pieds, naturelle­

ment! Sur un lit d’hôpital. L’infirmière en chef n’aurait

125

jamais toléré qu’on laissât le corps d’une morte étendu

sur le plancher ! Il est ridicule de la part de ce pantin

d’essayer de m’impressionner avec des histoires de ce

genre. Ça ne prend pas, ici ! »

Je ne sais si j’ai jamais vu chose plus effroyable que le

combat de ce nain-fantôme contre la joie. Il n’était pas

loin d’être vaincu. Autrefois, bien loin dans le passé, on

avait dû pouvoir trouver chez lui quelque lueur d’humour

et de bon sens. Tandis que la dame le regardait avec

amour, avec gaieté aussi, l’espace d’un moment il avait

compris que l’attitude prise par le tragédien était

absurde. L’espace d’un instant, il avait compris le rire de

son interlocutrice. Lui aussi, en son temps, avait bien dû

savoir qu’il n’y a personne au monde pour se trouver

mutuellement plus ridicules que deux amoureux. Mais la

lumière qui l’atteignait, l’atteignait à son corps défendant.

Ce n’était pas ainsi qu’il s’était imaginé cette rencontre et

il ne voulait pas l’accepter. Une fois de plus, il tira sur la

chaîne — sa ligne de perdition — et le tragédien reprit la

parole.

« Tu as l’audace d’en rire ! gronda-t-il, d’en rire à mon

nez et à ma barbe ! Voilà donc ma récompense ! Très

bien ! C’est une chance que tu ne te fasses nul souci de

mon sort. Autrement, tu pourrais regretter, après coup, de

m’avoir renvoyé en Enfer. Quoi? Tu penses que je vais

rester, maintenant ? Merci bien ! Je crois être assez

127

perspicace pour me rendre compte qu’on ne veut pas de

moi, ici. “Pas besoin de toi !” C’est bien ce que tu as dit,

n’est-ce pas ? »

Le nain n’avait pas ouvert la bouche et ne devait plus

le faire désormais, pourtant ce fut à lui encore que la

Dame s’adressa :

« Chéri, personne ne te renvoie ! Ici, tout est joie; tout

t’invite à rester ! »

Mais, tandis qu’elle parlait, le nain devenait de plus en

plus petit.

«Oui, dit le tragédien, tu en dirais autant à un

chien. Dieu merci ! il me reste encore un certain respect

de moi-même. Je vois bien que mon départ te laissera

totalement indifférente. Cela ne te fait rien, je le sais, que

je retourne dans le froid, dans l’obscurité, que je retrouve

ces rues désertes... désertes...

— Non ! Je t’en prie, Frank ! Ne le laisse pas parler

comme ça ! »

Le nain était devenu si petit qu’elle avait dû se mettre à

genoux pour lui parler. Quant au tragédien, il saisit ses

paroles au vol avec autant d’avidité qu’un chien s’empare

d’un os.

« Ah ! tu ne peux pas supporter cela ! s’écria-t-il avec

un accent de triomphe qui faisait mal. Il en a toujours été

ainsi. Tu as besoin d’être protégée. Il faut que l’on te

tienne à l’écart de la triste réalité. Toi qui peux être

heureuse sans moi, en m’oubliant, tu ne veux même pas

entendre parler de mes souffrances. Tu dis : “Non je t’en

prie ! Ne m’en parle pas ! Ne me rends pas malheureuse !”

Tu ne dois pas rompre le charme de ton petit paradis à

toi, si douillet, si bien protégé! Et c’est là la récompen­

se...»

128

La Dame se pencha encore davantage, car le nain

n’était maintenant pas plus gros qu’un chaton. Ses pieds

avaient quitté le sol. Il pendait au bout de la chaîne.

« Ce n’est pas pour cela que j’ai dit : Non ! Je t’en prie.

Je voulais dire : Cesse de jouer la comédie ! Cela ne sert à

rien. Il est en train de te tuer. Lâche cette chaîne ! Il est

encore temps !

— Jouer la comédie ! hurla le tragédien. Que veux-tu

dire ? »

Le nain était maintenant si petit que je ne le distinguais

plus de la chaîne à laquelle il était suspendu. Et, pour la

première fois, je ne pouvais plus savoir si c’était à lui que

la dame s’adressait, ou bien au tragédien.

« Vite ! dit-elle. Il est encore temps. Arrête ! Arrête tout

de suite !

— Arrêter quoi ?

— De te servir de la pitié des autres comme tu le fais.

Nous l’avons tous fait plus ou moins sur la Terre. La

pitié, c’est l’aiguillon qui pousse la joie à venir en aide au

malheur. Mais on peut s’en servir de travers ; on peut s’en

servir pour faire une sorte de chantage. Ceux qui

choisissent le malheur peuvent mettre les gens heureux à

la rançon en utilisant leur pitié. Je le sais, maintenant !

Déjà, quand tu étais enfant, tu te comportais ainsi. Au

lieu de dire : «Je regrette ! », tu montais au grenier et tu

boudais. Tu savais bien que tôt ou tard une de tes sœurs

allait dire : «Je ne peut pas supporter de penser qu’il est

là-haut, tout seul, en train de pleurer. » Tu te servais de

leur pitié pour exercer sur elles un chantage et finalement

elles se rendaient. Et plus tard, quand nous avons été

' mariés... Oh, et puis cela n’a plus d’importance, pourvu

que maintenant tu *arrêtes !*

129

— Et c’est là tout ce que tu as compris de moi ! gémit

le tragédien. Après tant d’années ! »

Je ne sais pas ce qu’était devenu le nain. Peut-être

grimpait-il le long de la chaîne comme un insecte ;

peut-être avait-il été en quelque sorte digéré par elle.

« Non, Frank, pas cela ici ! Essaye d’entendre raison.

Crois-tu vraiment que la joie a été créée pour vivre

constamment sous une telle menace ? Pour être à jamais

sans défense contre ceux qui préfèrent être malheureux

que de voir leur volonté contrariée ? Car tu étais

réellement malheureux, je le sais maintenant. Tu t’es

rendu toi-même malheureux, et tu peux continuer à le

faire. Mais ce qui t’est devenu impossible, c’est de

communiquer aux autres ton malheur. Ici, toute chose

devient de plus en plus elle-même. Ici, la joie ne peut être

ébranlée. Notre lumière peut bien engloutir ton obscurité ;

mais ton obscurité ne peut pas atténuer notre lumière.

Non, non et non ! Viens à nous ! Ce n’est pas nous qui

irons à toi. As-tu sincèrement cru que l’amour et la joie

seraient toujours à la merci des mines renfrognées et des

soupirs de tristesse? Ne savais-tu pas qu’ils sont les plus

forts?

— L’amour! dit le tragédien. Comment oses-tu em­

ployer ce mot sacré ? » Et, tout en parlant, il ramena à lui

la chaîne qui, depuis un moment, pendait inutilement à

son côté. Je ne sais trop ce qu’il en fit, mais j’ai

l’impressioh qu’il l’avala. Dès lors, et pour la première

fois, il devint clair que la Dame ne voyait plus que lui et

s’adressait à lui.

«Où est Frank? dit-elle. Et qui êtes-vous, Monsieur?

Je ne vous connais pas. Vous feriez peut-être mieux de

me laisser. Ou bien restez, si vous préférez. Si cela

130

pouvait vous être utile et si c’était possible, je descendrais

avec vous en Enfer. Mais vous ne pouvez pas faire

descendre l’Enfer en moi.

— Vous ne m’aimez pas, » dit le tragédien d’une petite

voix de fausset, et on ne distinguait plus qu’avec

difficulté sa maigre silhouette.

«Je ne peux pas aimer un mensonge, répliqua douce­

ment la dame. Je ne peux pas aimer ce qui n’est pas. Je

suis plongée dans l’Amour, et je n’en sortirai pas. »

Il n’y eut pas de réponse. Le tragédien avait disparu.

La dame restait seule au milieu des bois. Un oiseau brun

passa auprès d’elle en sautillant, écrasant sous ses pattes

frêles l’herbe que je ne pouvais faire plier.

Bientôt la Dame se releva et commença à s’éloigner.

Les Etres Etincelants que j’avais vus auparavant s’avan­

cèrent à sa rencontre. On les entendait chanter :

*La bienheureuse Trinité est sa demeure; rien ne*

*peut troubler sa joie.*

*Elle est r oiseau qui échappe à tous les filets, le*

*chevreuil rapide qui franchit d’un bond les fossés.*

*L’oiselle pour ses oisillons, l’armure pour le*

*chevalier; tel est le Seigneur pour l’esprit qui*

*T anime : une immuable clarté.*

*Elle ne craint ni les terreurs de la nuit, ni les*

*balles qui sifflent au grand jour.*

*Le mensonge déguisé en vérité lui fait la guerre*

*en vain : elle perce à jour l’imposture comme si*

*c’était du verre.*

*Le microbe insidieux ne saurait lui nuire, non*

*plus que le soleil qui frappe en plein midi. Mille*

131

*reculent devant le problème, dix mille le résolvent*

*de travers ; elle seule le dénoue comme en Jouant.*

*Il détache des immortels pour former sa suite, sur*

*tout chemin qu elle doit prendre.*

*Ils lui donnent la main aux endroits difficiles ; ses*

*pieds ne buteront pas dans ï obscurité.*

*Elle marchera parmi les lions et les crotales, les*

*dinosaures et les nichées de lionceaux.*

*Il la remplit jusqu au bord d'une surabondance*

*de vie ; il lui permet de contempler ce à quoi le*

*monde aspire\*.*

«Et pourtant... Et pourtant... », ne pus-je m’empêcher

de dire à mon maître, quand les formes lumineuses et

leur chant eurent disparu dans la forêt. Je ne suis pas

encore totalement convaincu. Est-il tolérable qu’elle ne

soit pas touchée par la souffrance de celui qui fut son

mari, même s’il s’y est plongé volontairement?

— Voudrais-tu qu’il ait encore le pouvoir de la

tourmenter? C’est ce qu’il a fait, des jours et des années

durant, lorsqu’ils vivaient ensemble.

— Non, sans doute. Ce n’est pas cela que je veux

dire.

— Quoi, alors?

— Je ne sais pas très bien. Ce que certains disent, sur

la terre, c’est que la perte d’une seule âme est un démenti

à la joie de tous ceux qui sont sauvés.

— Tu vois bien qu’il n’en est rien.

— En un sens, j’ai l’impression que cela devrait être.

— Ce que tu dis là semble très charitable. Mais te

rends-tu compte de ce qui se cache derrière ?

132

— Quoi donc ?

— L’exigence de ceux qui n’aiment pas, de ceux qui

sont emprisonnés en eux-mêmes; à savoir qu’il leur soit

permis d’exercer un chantage sur l’univers ; que jusqu’au

moment où ils consentiront, eux, à être heureux selon

leur propre formule, personne ne goûte aucune joie; que

le pouvoir, finalement, leur appartienne, et que l’Enfer

soit capable d’imposer son veto au Paradis.

— Je ne sais plus ce que je dois désirer, Monsieur !

— Mon fils ! mon fils ! c’est l’un ou l’autre ! Ou bien

le jour viendra où la joie prévaudra et où les artisans de

malheur ne pourront plus la contaminer; ou bien ceux-ci

garderont pour toujours le pouvoir de détruire chez les

autres le bonheur dont ils ne veulent pas pour eux-

mêmes. Je le sais : cela sonne bien de dire qu’on

n’acceptera pas un salut qui laisserait ne fût-ce qu’une

seule créature dans les ténèbres extérieures. Mais méfie-

toi de ce sophisme ; ou bien tu feras d’un chien des rues le

tyran de l’univers.

— Mais qui oserait dire — et j’ai même honte de le

dire — que la pitié elle-même devrait un jour mourir ?

— Il faut distinguer. Les œuvres de la pitié, son aspect

d’action, cela vivra à jamais. Mais non son aspect de

passion : cette tyrannie de la pitié, cette espèce de douleur

qui entraîne les hommes à concéder ce qui ne devrait pas

l’être, à flatter quand ils devraient dire la vérité ; la pitié

qui a fait perdre à plus d’une fille sa virginité et à plus

d’un homme d’État son intégrité; cette pitié-là, oui, elle

mourra. Elle est utilisée comme une arme par les

méchants contre les bons. Cette arme-là sera brisée.

— Et l’autre sorte de pitié, les œuvres?

— C’est une arme aussi ; mais elle se trouve de l’autre

133

côté. Elle saute plus vite que la lumière, du plus haut au

plus bas, pour apporter guérison et joie, quel qu’en soit le

prix. Elle change en jour l’obscurité et le mal en bien.

Mais elle n’impose pas aux bons, comme le font les

larmes hypocrites de l’enfer, la tyrannie du mal. Tout

malade qui se soumet à un traitement guérira ; mais nous

n’appellerons pas le bleu jaune pour plaire à ceux qui

veulent à tout prix avoir la jaunisse, ni ne ferons un fumier

du jardin du monde en faveur de ceux qui ne supportent pas

le parfum des roses.

— Vous dites que la pitié se porte vers ce qu’il y a de

plus bas. Mais elle n’est pas descendue avec lui en

Enfer? Elle ne l’a même pas vu reprendre le bus.

— Où voudrais-tu qu’elle soit allée?

— Eh bien ! là d’où nous sommes venus tous par ce

bus. Je veux dire le gouffre sans fond, par-delà le bord de

l’escarpement. C’est par là. Vous ne pouvez pas le voir

d’ici, mais vous devez le connaître, je suppose ? »

Mon guide eut un sourire étrange. « Regarde ! » dit-il ;

et en même temps il se mit à quatre pattes. Je l’imitai —

aïe ! mes pauvres genoux ! — et je le vis arracher un brin

d’herbe. S’en servant pour diriger mon regard, il me fit

voir dans le sol une fissure quasi imperceptible.

« Je ne suis pas certain, dit-il, que ce soit par là que tu

es venu; Mais ce fut à coup sûr en passant par une

ouverture pas plus grande que celle-ci.

— Comment ! dis-je, avec une stupéfaction qui n’était

pas exempte de crainte. Comment! j’ai vu un abîme

infini ; et des falaises qui s’élevaient à des hauteurs

prodigieuses. Puis ce pays-ci, au sommet des falaises.

— Sans doute ! mais ce voyage n’a pas été un simple

134

déplacement. Le bus, et vous tous qui vous trouviez

dedans, vous avez changé de taille\*.

— Voulez-vous dire que l’Enfer, cette Ville désolée et

sans limites, se trouve quelque part, au fond d’une petite

fissure comme celle-ci ?

— Exactement ! L’enfer tout entier est plus petit qu’un

caillou de votre monde terrestre ; et il est plus petit qu’un

seul atome de ce monde-ci, du Monde réel. Vois ce

papillon, là-bas. S’il avalait l’enfer, celui-ci ne serait pas

assez gros pour lui faire du mal, ou pour avoir le moindre

goût.

— Pourtant, quand on y est, Monsieur, il paraît bien

grand !

— Et cependant, si on prenait toute la solitude, les

colères, les haines, les jalousies, les agacements qu’il

contient, qu’on en faisait un tout et qu’on mettait ce

magma en balance avec la moindre des joies que ressent

le plus petit des élus, on n’en sentirait même pas le poids.

Le mal ne peut même pas arriver à être mal aussi

véritablement que le bien est bien. Si toutes les peines de

l’enfer entraient dans le champ de conscience de ce petit

oiseau jaune que tu vois là, perché sur un rameau, elles

seraient englouties sans laisser de trace, comme ferait une

goutte d’encre si elle tombait dans ce grand océan à côté

duquel votre Pacifique n’est qu’une molécule.

— Je vois, dis-je enfin. La Dame ne pourrait pas tenir

dans l’enfer. »

Il opina d’un signe de tête. « Il n’y a pas de place pour

elle là-bas, dit-il. L’enfer ne peut pas ouvrir une bouche

assez large.

— Mais ne pourrait-elle pas se rendre elle-même plus

petite, vous savez, comme Alice.

135

— Elle ne pourrait jamais se faire assez petite ! Un

damné, lui, est comme rien; il est rétréci, refermé sur

lui-même. Le flot du bien ne cesse de déferler sur les

damnés, comme les ondes sonores frappent les oreilles

d’un sourd, mais ils ne peuvent le recevoir. Leurs poings

sont fermés, leurs dents serrées, leurs yeux farouchement

clos. Au début, ils ne veulent pas ouvrir leurs mains aux

dons qui leur sont offerts, leurs bouches à la nourriture,

leurs yeux à la lumière. A la fin, ils ne le peuvent même

plus.

— Donc, personne ne saurait les approcher?

— Seul Celui qui est plus grand que tout peut se faire

assez petit pour pénétrer en Enfer. Plus on est élevé dans

l’échelle des êtres, plus bas on peut descendre. Un

homme peut sympathiser avec un cheval ; un cheval ne le

peut pas avec un rat. Un Seul, tu le sais, est descendu en

Enfer.

— Le fera-t-il encore ?

— Ce n’est pas seulement une fois, il y a bien

longtemps, qu’il l’a fait. Le temps ne se mesure plus de

la même manière, quand on a quitté la Terre. Tous les

instants qui ont été, ou qui seront, étaient ou sont présents

au moment où il est descendu. Il n’est pas d’esprit en

prison auquel il n’ait prêché.

— Et certains Font-ils écouté?

— Oui.

— Vos livres montrent, Monsieur, que vous avez

professé le salut universel. A vous lire, on penserait

que tous les hommes doivent être, finalement, sauvés. A

lire saint Paul, aussi !

— On ne peut rien savoir de la fin de toutes choses ;

rien, en tout cas, qui puisse s’exprimer dans les termes

136

que tu emploies. Nous pouvons croire que, comme le

Seigneur l’a dit à Dame Julienne\*, «tout ira bien,

vraiment bien, que toutes choses finiront bien». Mais il

n’est pas bon de remuer de tels problèmes.

— Parce qu’ils sont redoutables, n’est-ce pas?

— Non. Parce que toutes les réponses déçoivent. Si,

pour poser la question, tu te places à l’intérieur du temps

et considères les diverses possibilités, la réponse ne fait

pas de doute. Deux voies s’ouvrent devant vous; aucune

des deux n’est fermée. N’importe qui peut choisir la mort

étemelle. Ceux qui la choisissent l’auront.

Mais si tu essaies de plonger ton regard jusque dans

l’éternité, si tu tentes d’apercevoir l’état final des choses,

ce qui *sera* (on ne peut s’exprimer qu’ainsi) quand il n’y

aura plus de possibles mais seulement le Réel, alors tu

poses une question pour laquelle il n’est pas de réponse

qu’une oreille mortelle puisse entendre. Le temps est'

comme la lentille optique à travers laquelle vous voyez

quelque chose qui, autrement, serait trop vaste pour votre

regard. Vous le voyez nettement, mais en réduction,

comme lorsqu’on regarde par le mauvais bout d’une

longue-vue. Et ce quelque chose, c’est la liberté,

c’est-à-dire le don par lequel vous ressemblez le plus à

votre Créateur; par lequel, aussi, vous faites vous-mêmes

partie de la Réalité étemelle. Mais vous ne pouvez la voir

qu’à travers cette lentille du temps : petite image nette

aperçue dans votre longue-vue à l’envers.

Ce que vous découvrez, alors, c’est une série d’instants

qui se succèdent, et vous-même, à chacun de ces instants,

en train de faire un choix qui aurait aussi bien pu être

autre. Mais ni la succession temporelle, ni le fantôme de

137

de que vous auriez pu choisir ne constituent en eux-

mêmes la liberté. Ils ne sont qu’une lentille.

Cette image est un symbole, mais celui-ci est plus vrai

que n’importe quelle théorie philosophique qui prétendrait

voir ce qu’il y a derrière; plus vrai même, peut-être, que

n’importe quelle vision mystique. Tenter d’apercevoir

l’éternité autrement qu’à travers la lentille du temps, c’est

anéantir votre connaissance de la liberté. Témoin, la

doctrine de la prédestination. Elle montre (avec raison)

que la réalité étemelle n’a pas à attendre un futur pour

être réelle. Mais elle ne le fait qu’en sacrifiant la liberté

qui est, des deux, la vérité la plus profonde.

La doctrine du salut universel ne ferait-elle pas la

même chose ? On ne peut pas enfermer la réalité étemelle

dans une définition. C’est le temps lui-même, c’est toutes

les actions et tous les événements qui remplissent le

temps qui sont la définition ; et le temps doit être vécu.

Le Seigneur a dit : *Vous êtes des dieux\*.* Combien de

temps pourrais-tu supporter de contempler — sans la

lentille du temps — la grandeur de ton âme et l’étemelle

réalité du choix qu’elle doit opérer?

Et soudain, tout changea. Je vis une grande assemblée,

des formes gigantesques, immobiles. Elles se tenaient

debout autour d’une petite table en argent, et elles la

contemplaient en silence. Sur cette table, il y avait de

petits personnages semblables aux pièces d’un jeu

d’échecs. Ils allaient et venaient, faisaient ceci ou cela.

Je sus alors que chacun était *Vidolum,* la représentation

animée de l’un des êtres immenses qui se trouvaient là.

Les actes, les mouvements de chacun étaient comme un

tableau vivant, un sorte de pantomime ou de mimodrame

représentant la nature intime de son maître géant. Ces

pions, ce sont les hommes et les femmes, tels qu’ils se

voient eux-mêmes et apparaissent les uns aux autres dans

ce monde-ci. La table d’argent, c’est le temps. Et ceux

qui se tiennent là et regardent sont les âmes immortelles

de ces hommes et de ces femmes.

A cette vue, un vertige me saisit. Je fus terrifié. Me

cramponnant à mon guide, je lui dis : « Est-ce vraiment la

vérité ? Dans ce cas, tout ce que j’ai vu dans ce pays-ci serait

faux? Ces conversations que j’ai entendues entre les

Esprits et les fantômes ne seraient que la représentation

139

figurée de choix qui, en réalité, auraient été faits

longtemps auparavant?

— Tu pourrais dire tout aussi bien : l’anticipation de

choix qui doivent être faits à la fin des temps. Mais tu

ferais mieux encore de ne dire ni l’un ni l’autre. Tu as vu

les choix s’opérer, tu les as vus un peu plus clairement

que tu n’aurais pu le faire sur la terre : la lentille était

plus transparente. Mais c’est toujours à travers une

lentille que tu les as vus. Ne demande pas à un rêve de te

donner plus qu’un rêve ne peut donner.

— Un rêve? Mais alors, Monsieur, je ne me trouve

pas réellement ici ?

— Non, mon fils, dit-il gentiment, et il prit ma main

dans la sienne. Ce serait trop beau ! Tu n’as pas goûté

encore à la coupe amère de la mort. Tu es seulement en

train de rêver. Et s’il t’arrive de raconter ce que tu as vu,

dis bien clairement que ce n’était qu’un rêve. Oui, veille

à le dire très clairement. Aux pauvres sots qui t’enten­

dront, ne donne pas lieu de croire que tu prétends

connaître ce que nul ne connaît. Je ne veux pas d’autres

Swedenborg ou Dale Owen parmi mes enfants \*.

— A Dieu ne plaise ! » dis-je, en essayant de prendre

un air entendu.

« Dieu ne le permet pas ! C’est comme je te le dis ! »

L’entendant parler ainsi, il me parut plus Ecossais que

jamais. Je regardai son visage fixement. La vision des

pièces d’échecs s’était évanouie, et devant nous, il n’y

avait de nouveau plus que les bois paisibles, baignant

dans cette lumière douce qui précède le lever du soleil.

Mais alors, et sans cesser de regarder le visage de mon

maître, je vis quelque chose qui me donna le frisson.

Je tournais à ce moment le dos à l’orient, et donc aux

140

montagnes, tandis que mon guide, placé en face de moi,

les contemplait. Son visage prit un nouvel éclat. Un plant

de fougères qui se trouvait derrière se mit à briller comme

s’il était d’or. La partie des troncs d’arbres qui était

exposée à l’est devint lumineuse. Les ombres s’épaissi­

rent.

Tout le temps, jusque là, on avait entendu le chant, les

trilles, le bavardage des oiseaux ; Mais à présent, c’était

un véritable chœur, une symphonie qui se déversait de la

moindre branche. Avec cela, des coqs lançaient leurs

cocoricos, des chiens aboyaient, des cors sonnaient, et

par-dessus tout dix mille voix d’hommes, dix mille voix

d’Anges sylvestres, et la forêt elle-même, chantaient : « Il

vient ! Il vient ! Dormeurs, éveillez-vous ! Il vient ! »

Je jetai un regard effayé par-dessus mon épaule. Pas

assez longtemps toutefois pour voir (ou bien, .l’ai-je

aperçu ?) le bord du soleil levant qui, de ses flèches d’or,

frappait à mort le temps et mettait en fuite les formes

indécises.

Hurlant de terreur, je me pressai contre mon maître et

enfouis ma tête dans les plis de sa robe. « C’est le matin !

le matin ! criai-je. Me voilà pris par le matin, moi qui ne

suis qu’un fantôme ! »

Mais il était trop tard. Comme si elle était formée de

blocs solides, de blocs énormes et pesants, la lumière

tombait sur mon crâne avec un bruit de tonnerre.

L’instant d’après le vêtement de mon maître n’était

plus que le vieux tapis de table, tout maculé d’encre, que

j’avais tiré vers moi en tombant de ma chaise. Les blocs

de lumière n’étaient que les livres que j'avais entraînés

141

avec le tapis, et qui m’étaient tombés sur la tête. Je me

réveillai dans une chambre glaciale, ramassé en boule sur

le plancher, à côté d’un foyer éteint, tandis que l’horloge

sonnait trois heures, et que, par-dessus nos têtes, une

sirène hurlait \*.

NOTES

**P. 9 \* Peintre, graveur et poète anglais (1757-1827), farouchement hostile au**

**christianisme. L’ouvrage cite ici fut public en 1793.**

**P. 10 \* *with backward mutters of dessevering power :* citation non identifiée.**

**P. 26 \* A.H. CLOUGH (1819-1861), *Say Not the Struggle Naught Availeth.* (« Ne**

**dis pas que la lutte ne sert à rien •).**

**P. 47 \* l1\* Epître aux Thessaloniciens. 5. 21.**

**P. 48 \* 1" Epître aux Corinthiens, 13, 11.**

**P. 65 \* Apocalypse, 14, 10-11.**

**\*\* William Cowper, poète anglais (1731-1800).**

**P. 72 \* Romancier et poète écossais (1824-1905), auteur d’allégories religieuses et**

**de contes. L’ouvrage cité plus bas, publié en 1858, décrit sous une forme imagée le**

**pèlerinage de l’homme retournant à Dieu.**

***•\* Vira Nova,* L**

**P. 73 \* Poète chrétien du IV\* siècle et évêque et théologien anglican (1613-1667).**

**P. 74 \* L’auteur fait ici allusion à une légende médiévale d’origine anglo-saxonne,**

**selon laquelle le pape Grégoire le Grand, plein d'admiration pour Trajan, aurait obtenu**

**de Dieu qu’il ressuscitât cet empereur, lui permettant ainsi de se convertir au**

**christianisme et d’être sauvé.**

**P. 77 \* *Paradis perdu,* livre I, vers 265.**

**P. 86 \* *Annales,* I, 29.**

**P. 107 \* John Keats (1795-1821), *Lettre à Benjamin Bailey, 22* novembre 1817.**

**P. 114\* Paraphrase très libre du Psaume 110 (109).**

**•\* 1" Epître aux Corinthiens, 15, 44; cf. 15, 50.**

**P. 119 \* *Cornus* (1634).**

**P. 132 \* Nouvelle paraphrase, toujours très libre, du Psaume 91 (90).**

**P. 135 • C’est aussi à la science-fiction que j’ai emprunté cette idée.**

**P. 137 \* Julienne de Nordwich, recluse et mystique (1342 - après 1413). La phrase**

**citée est tirée de ses *Révélations de l’amour divin,* ch. 27.**

**P. 138 \* Psaume 82 (81), 6. Cf. Evangile selon S. Jean, 10, 34-35.**

**P. 140 \* Emmanuel Swedenborg, savant et théosophe suédois (1688-1772).**

**Robert Dale Owen, diplomate américain (1800-1877) qui s’intéressa au spiritisme,**

**sans toutefois y adhérer formellement.**

**P. 142 \* L’ouvrage date d’avril 1945.**

143

**Achevé d'imprimer en mai 1980**

**sur les presses de l’imprimerie Laballery et Cle**

**58500 Clamecy**

**Dépôt légal : 2\* trimestre 1980**

**N° d’éditeur : 7197**

**N® d’imprimeur : 19622**

***Imprimé en France***

Une rue grise, sinistre, une longue file d’attente,

sous la pluie, dans l’obscurité d’un crépuscule qui

semble figé à jamais...

Mais le héros de notre histoire va bien vite quitter

cette atmosphère désespérante en prenant l’autobus

qui va l’emmener, par-delà un abîme lumineux,

jusqu’à l’entrée du Paradis.

♦ ■ •

Nous le suivons dans un voyage où l’inattendu, la

fantaisie et l’humour sont les chemins empruntés

pour avancer... un peu plus loin peut-être.

ISBN: 2-204-01555-5

Couverture : Ph. Joudiou